



Robert Desnos

LE VIN
EST
TIRÉ...

1943

édité par la
bibliothèque numérique romande
ebooks-bnr.com

Table des matières

<i>PRÉFACE</i>	5
LE CHEVAL MAROCAIN	7
LA SOIRÉE DE NOGENT	12
ANTOINE CHEZ BARBARA	36
ARTENAC S'EN VA	42
LA MORT D'ARTENAC	53
FUNÉRAILLES D'ARTENAC	64
UNE EXCURSION DANS LA VALLÉE DE L'YONNE.....	70
BARBARA RENCONTRE DONDLINGER.....	86
MOLINIER ET M ^{lle} MUCHE	93
LA FOLIE D'ARICHETTI.....	99
L'INSPECTEUR ESTIVAL.....	104
ANTOINE DÉJEUNE AVEC ESTIVAL	111
ANTOINE ET SON AMOUR.....	120
COURVOISIER SE DÉSINTOXIQUE.....	134

BARBARA MANQUE DE DROGUE.....	148
LA POLICE JOUE À CACHE-CACHE	164
DONDLINGER ENTRE À L'HÔPITAL HENRI-ROUSSELLE	173
HENRI-ROUSSELLE	177
ANTOINE ET BARBARA	186
DONDLINGER EN LIBERTÉ	188
COLUMOT À N.-D. DES VICTOIRES	191
LA VISITE À ARICHETTI.....	194
ANTOINE FAIT UN VŒU	204
QUATRE TÊTES PROJETAIENT LEUR OMBRE.....	210
LE PECQ.....	215
LES MÉDITATIONS DE L'INSPECTEUR ESTIVAL.....	218
MORT DE SIMONE	222
LA MÈRE D'ARICHETTI	226
DÉCHÉANCE DE LILY	231

MARIE-JACQUELINE ET LILY.....	236
LA MORT DE BARBARA.....	240
ANTOINE ET SON DESTIN	248
COURVOISIER TRAFIQUE.....	253
L'ONCLE MAZURIER.....	257
LE DOCTEUR DESPÈRE	262
COLUMOT	270
DÉCHÉANCE DE COURVOISIER.....	278
COLUMOT GUÉRI.....	283
LA MORT DE COURVOISIER.....	288
DERNIÈRE VISION D'AUPORTAIN	296
L'INCONNUE DU BOIS DE BOULOGNE.....	300
Ce livre numérique.....	303

PRÉFACE

Maints livres sur le monde de la drogue ont été écrits soit par des intoxiqués, soit par des ignorants, remplis d'ailleurs de bonne volonté. Mais, malgré eux, les premiers, depuis Thomas de Quincey, ont toujours présenté la muse noire ou blanche sous des aspects séduisants. Les seconds n'ont pas tenté de pénétrer le drame qui se joue en ces hommes et ces femmes voués à un destin tragique. Surtout on n'a jamais tenté de poser la question de la drogue sur un plan réaliste.

Pourquoi y a-t-il des intoxiqués ?

Les intoxiqués valent-ils d'être sauvés ?

Les lois actuelles permettent-elles ce sauvetage ?

Le présent livre essaie, sans que l'auteur croie y être clairement parvenu, de prouver que la question sociale est responsable de la diffusion chaque jour plus grande des drogues, que les intoxiqués méritent d'être rendus à la vie réelle, que les lois de répression actuelles sont absurdes, injustes, néfastes et qu'il importe, avec la

collaboration du corps médical, de réformer un code barbare.

Il en va des drogués comme des fous. Un siècle et plus après Pinel notre organisation des asiles reste encore en deçà des théories médicales. Ce n'est pas non plus la police et les tribunaux qui pourront enrayer les progrès des poisons, poisons qui, ne l'oublions pas, ne sont plus le privilège des classes riches ou intellectuelles mais menacent le prolétariat et toute la nation. Tant que l'ordre social continuera à brimer le libre développement de l'individu, des hommes et des femmes chercheront dans l'opium et l'héroïne d'illusoires compensations et la clef d'un suicide lent.

Dans vingt ans la drogue se sera répandue dans tous les milieux, peut-être même dans les campagnes, et il sera trop tard pour remporter la victoire sur elle.

Ce livre se passe à Paris. Il pourrait aussi bien, à quelques, détails pittoresques près, dérouler les aventures de ses tristes héros dans n'importe quelle ville de n'importe quel pays du monde. L'auteur n'a pas prétendu faire le tableau d'un vice français mais d'un vice humain. Si ce vice au surplus menace la France au même titre que n'importe quelle nation, la France n'est pas encore la nation la plus en danger.

La lune resplendissait. Sa lumière rejaillissait des abîmes noirs qu'elle creusait entre les baraquements. L'air, la terre et la nuit respiraient. Des parfums montaient des touffes d'herbe et des mottes de terre. Les sentinelles se laissaient bercer par ces haleines et par la langueur de minuit, par le mouvement presque perceptible de la planète et par le clair de lune qui fleurissait les fils de fer barbelés, adoucissait jusqu'à l'orange le rouge des chéchias et des ceintures et donnait à la toile kaki l'éclat et les reflets de la soie.

À quelques centaines de mètres du camp on distinguait un bouquet d'oliviers ou plutôt « le » bouquet d'oliviers. Passé le crépuscule, passé l'heure de l'appel, il ne faisait pas bon s'y attarder. Plus d'un spahi, plus d'un zouave, plus d'un tringlot avait laissé là sa vie, un soir de saoulerie. À la tombée de la nuit l'enceinte était fermée. Plus personne ne devait être dehors... Mais de la popote

des officiers au foyer du soldat on contait maintes histoires de gaillards tués par un dissident à l'affût. On ne saura jamais pourquoi ces quatre ou cinq oliviers n'avaient pas été abattus.

Aussitôt après eux commençait la colline escarpée, plantée de vignes, ceinturée de pièges invisibles : clôtures, échelas et ficelles. Au sommet la ville arabe dormait à l'abri de murailles sarrasines, flanquées de tours carrées et trapues. Sur le ciel noir la ville paraissait plus blanche encore, mais la clarté était si grande, les ombres si intenses, le relief si accentué que l'œil perdait la notion des distances.

Un bruit soudain troua l'air, un galop qui réveilla les soldats somnolents et, là-haut, contre les murailles autour desquelles il tournait, parut un cheval blanc, sans selle, sans cavalier, sans harnais, crinière au vent de sa course. Il parut, longea la ville et disparut au tournant.

C'était un cheval égaré, en quête de son maître, affolé par son ombre et battant la campagne.

Quelques minutes s'écoulèrent, puis le galop retentit, le cheval reparut au tournant des remparts, passa et disparut. Et il continua ainsi sa course autour de la ville avec une régularité de mécanique.

Il semblait absurde de l'entendre et de le voir si distinctement comme si la lune amplifiait à la fois sa taille, le bruit de ses sabots et l'écho de ce bruit. Il prenait dans le paysage une importance phénoménale comme un météore ou les signes célestes des anciens âges.

Les tirailleurs sénégalais portèrent la main au gris-gris cousu au fond de leur chéchia.

Puis la densité de la nuit se modifia. Une porte claqua. La culotte battant ses mollets nus, en corps de chemise, un sous-officier s'approcha. Il bâilla, alluma une cigarette et mesura à sa montre le temps nécessaire à l'animal pour accomplir son tour. Des camarades vinrent le rejoindre.

Mais l'angoisse des soldats nègres s'était communiquée aux Arabes, aux Kabyles. Elle gagna les Européens : gars de Paris, laboureurs de Beauce, vigneron de Bourgogne. À mi-voix ils échangèrent les histoires de fantômes, de revenants et de maisons hantées que tout homme garde en réserve pour des soirs comme celui-là.

Dans la campagne un oiseau de nuit hulula. On entendit glapir un chacal, puis, tout près, si brusquement que tous sursautèrent, un rôdeur invectiva les roumis aux noms d'Abd-el-Kader et d'Abd-

el-Mélek, avec des ronflements de gorge et des cris aigus, pathétiques comme ceux de l'amour.

Un adjudant prit le fusil d'une sentinelle, visa attentivement, tira et manqua la bête. D'autres l'imitèrent. La fusillade retentit longuement dans les montagnes. Les officiers du camp se joignirent aux soldats.

Chaque fois que le cheval paraissait au tournant de la muraille un feu de salve retentissait que les échos roulaient longuement vers le désert comme des tonneaux vides. Le cheval courait toujours. Comme des flocons, arrachés à ses naseaux, des nuages blancs passèrent dans le ciel, puis, alors que nul n'y songeait, ce fut l'aube.

Un premier rayon de soleil surgit par-dessus les montagnes, frappa les toits de la ville et passa par-dessus le camp sans l'atteindre. Au même instant le cheval, crinière flottante, fut absorbé, dissous par la lumière. Son galop s'éteignit d'un seul coup. Les oiseaux chantaient. Les insectes bruissaient, cherchaient le rythme familier avec des coupures de silence.

Les hommes fatigués retournèrent à leur sommeil. Antoine resta seul. Il prit à la cuisine de la popote un quignon de pain et sortit du camp pour

cueillir un pissenlit sauvage ou, à la fontaine proche, quelques branches de cresson pour manger au vent du matin.

Le soleil était encore doux, la rosée presque séchée...

Le soir tombait sur la Marne. Une dernière barque passait, se hâtant vers Nogent. Le « Rendez-Vous des Pêcheurs », à l'écart des villas et des guinguettes, alignait six tables et trois tonnelles devant le fleuve.

Derrière des murs moussus et des arbres épais on voyait une grande maison aux fenêtres closes et, séparée par une ruelle, une autre propriété dans un parc. Le soir d'avril était calme, frais et parfumé.

Ils étaient une dizaine de jeunes gens bavardant à la terrasse.

— Notre ami Antoine est une belle âme, déclara Courvoisier.

— Moi, votre histoire me fait peur...

C'était Barbara Durand qui parlait. Elle et Courvoisier étaient beaux de jeunesse, de force aisée et de santé, mais déjà quelque langueur en leur re-

gard et leur pose laissait pressentir l'âge ou la fatigue.

À côté d'eux, Artenac, malgré son élégance paysanne et à cause de sa robustesse, faisait figure de rustre. C'est lui qui les avait amenés chez la mère Lampion au « Rendez-Vous des Pêcheurs ». Il habitait tout près un petit pavillon isolé entre les deux parcs et plus loin de tout bruit que s'il était à cent lieues de la ville. D'Antoine Maison ils savaient peu de choses. Ils le connaissaient depuis quelques semaines seulement. C'est lui qui venait de conter un souvenir d'Afrique.

— On rentre ? demanda Berthe.

— Rentrer ! et dîner ?

Artenac montrait dans la salle une table dressée.

— Un bouillon corsé, une poule au blanc, une friture de goujons, une salade et une tarte de la mère Lampion elle-même.

— Vous avez faim ?

— Oui, Berthe, j'ai faim.

— Moi pas.

— Ne l'écoute pas, dit Courvoisier, c'est une fumuse à la noix. Cela lui coupe l'appétit. Moi, au

contraire, après six pipes je mangerais un sanglier, n'est-ce pas, Barbara ?

— À table, dit celle-ci en se levant.

Ils dînèrent joyeusement. Courvoisier réclama du café, voulut le faire lui-même et le servir à ses camarades. Une fièvre les avait pris en mangeant, ils avaient hâte de finir.

— Alors, la jeunesse, on est content ? demanda la mère Lampion. Maintenant vous voilà parés pour la nuit. J'ai idée que vous n'allez pas vous coucher tout de suite.

Le bout de la ruelle était barré par la porte du pavillon, une porte à double battant. Elle donnait sur une cour moussue au fond de laquelle le petit bâtiment blanc, paré de vigne, avait l'air d'un décor. De chaque côté un chemin étroit longeait les murs des deux grands parcs et conduisait à un jardin triangulaire qui s'étendait derrière la maison. Artenac ouvrit une porte-fenêtre et tous pénétrèrent dans un salon, attendant à une chambre, puis dans une pièce qui donnait sur le jardin. Dans un coin s'empilaient des matelas et des couvertures. En quelques minutes ils furent transformés en larges divans. Barbara pressait des citrons et des

oranges dans des shakers tandis que les autres installaient les plateaux, les pipes et les lampes.

— Nous sommes nombreux, remarqua Auportain, et il n'y a que trois lampes.

— Deux lampes à trois personnes et une lampe à quatre, proposa Courvoisier.

— Non... bien plus simple. Je vais manger un peu de votre yunnam et j'attendrai mon tour.

— Mon yunnam ! protesta Artenac... du vrai bénarès.

— Du yunnam, mon cher, et tant mieux. Votre bénarès, c'est pour les dames. Je préfère quant à moi cette drogue de contrebande qui pèse son poids et garde son fruit. J'aime mieux le vin de cru que l'apéritif.

— À votre aise ! Et, vexé, Artenac sourit... Je n'ai pas la prétention de vous apprendre ce que c'est que l'opium. Vous vous y connaissez mieux que moi, homme de la brousse.

— Vous avez été aux Indes ? questionna Antoine.

— Oui.

— Et c'est là que... ?

— Que j'ai pris goût au bambou ? Pas du tout. C'est rue des Martyrs à Paris, vingt ans après mon retour. Aux Indes je buvais du whisky et cela valait mieux.

— Auportain est un original, assura Lily. Il ne cesse d'injurier l'opium, mais c'est le plus enragé fumeur de nous tous.

— Et le plus vieux... oui, je fume depuis vingt-cinq ans et j'en ai soixante-cinq, mais il n'a pas tenu à moi que je ne fume jamais. Du moins, quand j'avais votre âge j'avais mieux à faire que de m'intoxiquer.

— Oh docteur ! Vous allez attrister toute la nuit avec votre morale.

C'était Barbara déjà étendue qui faisait cuire une goutte d'opium grésillante au bout d'une aiguille au-dessus de la lampe.

Sans répondre, Auportain versa dans un verre sa dose d'opium, remplit avec de l'eau, agita avec une petite cuillère et avala cette boissonluma une cigarette et, prenant Maison par le bras, il l'entraîna dans le jardin, vers un banc.

On entendait des bruits d'ailes dans les arbres, quelques pépiements vite arrêtés. Le croissant pâle

de la lune envoyait un reflet sur l'herbe de la pelouse et l'eau frissonnante d'une petite fontaine.

— Qu'est-ce que vous foutez là ? demanda le vieux fumeur à son compagnon.

— Moi ?

— Oui, vous. Vous avez vingt-cinq ans et l'air d'avoir dans la cervelle d'autres désirs que de vous momifier. Ne vous imaginez surtout pas que toutes ces saloperies vous garderont centenaire.

— Centenaire ? à quoi bon ?

— Vous avez déjà souffert ?

— Non.

— Alors qu'est-ce que vous attendez pour faire l'amour avec une femme qui soit comme un jument de deux ans et qui vous livre bataille chaque nuit ?

— Je ne vous ai pas dit que je n'aimais personne.

— Et vous auriez tort. Un vieux jeton comme moi n'a pas besoin de regarder beaucoup pour comprendre que Barbara vous plaît.

— Oui, Barbara est charmante... mais...

— Mais quoi ?

— Mais que puis-je faire ? Elle est riche et je suis pauvre.

— Jeune idiot, quelle importance ?

— Ça en a.

— Eh bien, gagnez de l'argent.

— Facile à dire.

— Plus facile à faire que de payer de la drogue. Croyez-vous que cela coûte quatre sous par jour ? Pour en avoir il faut de l'argent, beaucoup d'argent et la drogue vous empêchera d'en gagner, et si vous en gagnez vous serez assez fatigué le soir pour préférer le sommeil à l'insomnie béate de l'opium. Il faut avoir dans le cœur un grand désir, mon jeune ami, un grand désir toujours présent.

Il leva la main vers le ciel où venait de passer une étoile filante.

— Faites un vœu.

Maison hésita et dit enfin :

— Être aimé.

— Ce n'est pas comme cela ! L'étoile filante ne doit pas être éteinte que votre vœu doit être formulé. Il faut être avide de ce qu'on désire et s'écrier « Je veux la femme que j'aime ! » ou « Je

veux la gloire » ou « Je veux l'argent » ; oui, l'argent, cela vaut mieux que la pipe. Et il faut vouloir ce qu'on veut tout de suite, impatiemment.

— Mais je ne puis approcher Barbara qu'en fumant...

— Alors sauvez-la ou sauvez-vous.

Il faisait maintenant nuit noire. Maison ne voyait le visage d'Auportain que lorsque celui-ci tirait sur sa cigarette. Une lueur rouge illuminait alors ce visage aux grands yeux marqués par la patte d'oie, au nez hardiment dessiné, à la bouche mince, au teint mat relevé aux pommettes par la couperose. Courvoisier se plaisait à dire que le docteur avait de la branche. On disait que sa jeunesse avait été brillante et tumultueuse, mais, après deux générations, les preuves de cette noblesse mondaine se perdent plus sûrement que les parchemins du moyen âge. Ces jeunes gens savaient que le docteur Auportain avait été un roi de Paris dans les années 1890, que ses équipages avaient servi de modèle. Retirés au fond d'une province, ou claustrés dans un monde de vieillards, certains de ses contemporains se souvenaient encore du nom de ses maîtresses et elles avaient été fameuses. À la fin d'une thèse sur les grandes maladies épidé-

miques un étudiant pouvait encore citer dans sa bibliographie ses « Observations sur l'épidémie de peste de 1886 à Chandernagor, à Mahé et dans la province de Madras », observations qui lui avaient valu, en même temps que des interviews enthousiastes dans les journaux et l'estime de ses pairs, la Légion d'honneur qui avait fait de lui le plus jeune légionnaire de son temps. Encore quelques années, vingt au plus, et l'oubli total suivrait de peu sa mort. Un jour, au fond d'un grenier, en dépliant un paquet de vieilleries, son nom attirerait peut-être l'attention sur un journal jauni. Et tel serait le destin de cet homme merveilleusement doué de maintes qualités du cœur et de l'esprit et dont la clairvoyance était assez grande pour qu'il en soit le premier informé.

Après un silence il reprit :

— Longtemps que vous connaissez Courvoisier ?

— Six mois, c'est Barbara qui me l'a fait connaître – comme d'ailleurs tous ceux qui sont ici, même vous.

— Vous savez qu'il pourrait être le premier physicien de son époque ?

— Je sais qu'il s'occupe de sciences. Mais n'y a-t-il rien entre Barbara et lui ?

— Moi ? Je n'en sais rien et je m'en moque au surplus. Voilà un gaillard qui est d'une beauté à faire crever de jalousie et qui ne trouve rien de mieux que de s'abîmer et de s'abrutir. Vous le trouvez séduisant... Ce n'est rien auprès de ce qu'il pourrait être.

— Et Artenac ? qui est-ce ?

— Un imbécile. Pouvez-vous me dire ce qu'il fait aussi, celui-là ? Moi, bâti comme il l'est, à son âge, j'aurais traversé le Brésil, gardé les troupeaux en Argentine, chassé l'éléphant en Afrique et laissé un fils dans toutes les îles du Pacifique. Fils de bourgeois, orphelin et assez riche pour se passer des fantaisies de jeune homme.

— Et Barbara ?

— Je vous attendais là. Elle est bien belle, n'est-ce pas ? Pour le reste trente mille francs par mois pour sa pension de jeune fille libre... son père ? Il ne sort pas de ses affaires, et sa mère, elle, à moitié folle, fait tourner les tables à longueur de nuits... un million de bijoux, déposés dans une banque d'ailleurs... des dizaines d'autres millions à hériter un jour et une santé tellement solide que c'est elle qui aura le dernier mot. On mettra Barba-

ra Durand dans un cimetière et sa belle santé restera enfin seule pour ne plus être maltraitée.

— Si on rentrait fumer un peu ?

— Puisque vous y tenez.

Ils pénétrèrent tous deux dans le salon. Autour d'une lampe, Courvoisier, Berthe, Lily ; autour d'une autre Barbara, Arichetti, Artenac. Une odeur lourde, inoubliable et séduisante flottait dans la pièce, ruisselait sur les murs, imprégnait les rideaux, tellement concrète que Maison eut la sensation de la percevoir par son corps tout entier.

Columot et Marie-Jacqueline kieffaient déjà dans un angle obscur de la pièce sur des piles de coussins. Le troisième plateau était libre. Antoine et Auportain s'installèrent. L'habileté de ce dernier était extraordinaire. Sous ses doigts maigres l'aiguille tournait et la goutte d'opium gonflait, blondissait, mûrissait. À la fin, d'un geste sec, il la collait sur le fourneau, la transperçait et tendait à son compagnon l'extrémité du gros tuyau de bambou. Il avait, à dessein, choisi la plus simple des pipes, sans ornements, sans métaux précieux. Rien qu'un morceau de bambou et un fourneau de terre avec une armature très simple et un embout d'ambre. Il donnait ainsi une leçon d'élégance à

Artenac dont la pipe d'ivoire aux ornements compliqués, au fourneau de faïence n'était qu'un objet d'exportation, et même à Barbara qui avait apporté une pipe ancienne, véritable pièce de musée.

— Regardez-moi, disait Auportain à Maison... vingt-cinq années de ma vie aboutissent à ce résultat : je suis l'un des meilleurs faiseurs de pipe d'Europe. Moquez-vous après cela des collectionneurs de timbres-poste.

Courvoisier s'adressait à Antoine :

— Prenez-en de la graine, mon vieux. Le jour où le docteur acceptera de fumer une pipe faite par vous, ce jour-là, et ce jour-là seulement, vous pourrez dire que vous savez fumer.

Berthe Cassotte ne cacha pas sa façon personnelle de penser.

— J'ai horreur de vos façons. À table le cuisinier ne vient pas vous dire comment il a vidé et préparé sa volaille ? non ? Alors faites-en autant avec votre art de faire les pipes.

C'était une belle fille qui apportait dans la vie une froideur et une insouciance de grande aventurière. Rien ne l'étonnait sauf l'étonnement des autres devant ses actes parfois délirants. Qui

étaient son père, sa mère, sa famille ? Nul ne le savait. On la disait apparentée à un célèbre ambassadeur et elle était reçue dans des milieux très fermés de Londres. Pour le reste, cherchait qui voulait. Car, bien que l'opium porte aux confidences, jamais Berthe n'avait rien dit de son passé. Elle mentait d'ailleurs avec l'assurance de ceux qui trouvent dans le mensonge leur satisfaction et se soucient peu d'être ou de ne pas être crus. Ainsi, mêlant le vrai et le faux, mais taisant les plus intimes de ses pensées, elle constituait elle-même sa légende et s'y installait avec volupté.

À côté d'elle, Julie Angeot, dite Lily, n'avait pour séduire que la fraîcheur de ses dix-huit ans. Où Berthe l'avait-elle trouvée ? Elle était arrivée avec elle un soir de fumerie chez Courvoisier, lui avait administré douze pipes d'opium dont la petite avait pensé crever. Courvoisier ne pouvait se rappeler sans rire, comment, tandis qu'elle vomissait dans son lavabo, Berthe lui tenait la tête en répétant :

— Dégueule, ma chérie ; dégueule, ma petite fille ; c'est un pucelage que tu perds.

Car tous, même Auportain, avaient passé par cette terrible épreuve de la première fumerie, qui

se termine par des nausées douloureuses, des haut-le-cœur, des crampes de ventre et d'estomac. Véritable mal de mer qui dépouille le fumeur néophyte de toute dignité, de toute volonté, de toute force. Ils pouvaient sourire en regardant les autres, mais dans leur souvenir ils gardaient l'image de ce qu'avait été cette première nuit et quelle déchéance finale avait préfigurée leur initiation.

Pour Antoine Maison cela s'était passé, le 14 Juillet précédent, chez Barbara. C'est par elle qu'il avait connu la drogue, c'est par la drogue qu'il essayait de la connaître mieux. Il se souvenait clairement du voyage de retour quand, vers quatre heures du matin, à l'aube blanchissante, elle l'avait emmené, inanimé, chez lui, à Montmartre, dans sa grande torpédo découverte, à travers les bals publics qui s'ouvraient devant eux et se refermaient après leur passage.

Cependant Antoine plongeait avec délices dans un marécage de rêve et d'espoir. La rêverie prenait possession de lui. Il s'arrêta de fumer, alluma une cigarette, but de la citronnade et se cala entre les coussins. L'odeur de l'opium le pénétrait et le soulevait. Son avenir lui apparaissait en rose et déjà au passé. Les images de ses désirs l'assaillaient

comme une marée et se précipitaient dans sa cervelle avec une étourdissante vitesse. Il triomphait des moindres obstacles, se livrait à de folles entreprises et le décor s'abolissait. Il lui sembla que des heures s'étaient écoulées. Il regarda sa montre. Il y avait à peine un quart d'heure qu'il songeait. À ses côtés Auportain fumait méthodiquement. Une puissante inspiration faisait pénétrer la fumée dans ses poumons tandis qu'il inclinait le fourneau sur la flamme. Puis il la rejetait lentement en lourdes volutes. Antoine replongea dans ses ténèbres. Quand il reprit notion de la réalité tous s'étaient isolés dans leur univers personnel. Seule Barbara fumait encore. Antoine se leva et vint s'allonger près d'elle.

— Une pipe ?

— Volontiers.

Elle la prépara elle-même et la lui tendit.

— Comme on est bien ici, dit-elle. L'été on peut ouvrir les fenêtres sans crainte et les parfums des fleurs se mêlent à celui de l'opium. On se sent libre. Plus besoin de se cacher.

— J'imagine que fumer en mer, cela ne doit pas manquer de charme.

— Oh ! j'ai remonté le Missouri sur le yacht d'un de mes amis. C'était délicieux. Mais, dites, Antoine, vous êtes intoxiqué, vous ?

— Moi ? non... du moins je ne le crois pas.

— Vous avez fumé hier ?

— Non, ni avant-hier...

— Alors vous n'êtes pas intoxiqué. Mais cela vous arrivera comme aux autres. C'est d'ailleurs peu intéressant, vous savez. Gardez votre liberté le plus longtemps possible, c'est bien meilleur. Pourtant j'ai un ami qui se promène dans l'opium comme un poisson dans l'eau. Il y entre, il y reste six mois à fumer comme une locomotive et il en sort du jour au lendemain sans le moindre malaise. Mais je ne connais que lui.

Antoine tirait sur une nouvelle pipe. Elle guidait le fourneau au-dessus de la flamme et, du bout de l'aiguille, grattait en même temps des boursouffures de dross.

— C'est bien où vous habitez ?

— Oh ! une simple chambre d'hôtel à Montmartre.

— Comme cela doit être amusant ! Vous voyez tout le panorama de Paris par la fenêtre ?

— Non, rien qu'une rue banale et triste et un petit bout du Sacré-Cœur entre deux toits.

— Oh ! déménagez... il y a à Paris des appartements merveilleux pour rien... Il suffit de faire quelques frais et on a un palais...

Antoine pensait aux cinq cents francs qu'il consacrait chaque mois à son logement. Cette vie qui avait été le rêve de son adolescence se révélait déjà dérisoire. Cette chambre d'hôtel symbolisait une liberté durement conquise sur des préjugés de caste, des obstacles de famille et la difficulté de gagner sa vie. Elle lui paraissait cependant l'image même d'une médiocrité à laquelle il résolut d'échapper. L'opium lui en donnait déjà l'illusion. Par lui il pénétrait dans son château de la Belle au Bois, un château où selon son humeur il organiserait sa solitude ou donnerait rendez-vous à ses amis qui seraient tous charmants, fidèles et intelligents...

— Vous kiefiez ? demanda Barbara.

— Oui... je rêvais... je rêvais à vous.

— Et à vous aussi. C'est toujours comme cela... Mais qu'est-ce que vous faites dans la vie ? Depuis que je vous connais vous ne parlez jamais de

vous... je parie que vous voudriez faire le tour du monde...

— Oh ! j'en serais enchanté, mais ce n'est pas le plus grand de mes désirs.

— Qu'est-ce que c'est ? Voyons, que souhaitez-vous le plus ?

— Découvrir un trésor caché...

— Comme cela doit être excitant ! Au fond d'une forêt, dans les ruines d'un château ou d'une abbaye... on creuse... on creuse... et on trouve un coffre où sont des bijoux vieux de trois mille années, des diamants, des turquoises, des rubis... le sceptre de Philippe le Bel, et aussi des poignards d'ivoire et d'or, des bagues et des talismans comme dans les romans de chevalerie.

— Je n'en demande pas tant... non, au coin d'une prairie ombragée par des peupliers, sous quelques centimètres de terre, trouver un cruchon plein de médailles aux effigies oubliées depuis longtemps. Il y a tout près trois gros champignons à fond rose. Un crapaud et des sauterelles sautent dans l'herbe, des grillons mènent leur train, des papillons et des oiseaux volent. On entend le cri lointain d'une locomotive. À l'horizon, au loin, une bergère garde des moutons au flanc d'une colline

et, derrière la haie, c'est la galopade d'un lièvre. L'air vibre, le soleil est chaud, un gros nuage tout blanc traverse le ciel en projetant une ombre rapide et douce.

Elle avait posé la pipe et reculé le plateau.

— Oui... et y aurait aussi deux bagues avec des signes gravés dans l'émeraude. Et nous en prendrions chacun une.

Elle mit la main sur son épaule et l'embrassa longuement sur la bouche. Il l'étreignit de ses deux bras et ils restèrent longuement enlacés, tête contre tête, poitrine contre poitrine.

Brusquement elle desserra l'étreinte, alluma une cigarette et lui tendit le paquet.

— Ce sont des Westminster's Commander... on a du mal à en trouver à Paris... à moins que vous préféreriez des Bocks, les meilleures cigarettes de La Havane.

Il posa la main sur son poignet.

— Barbara, m'aimez-vous un peu ?

— Aimer ? Comment ? Oui, je vous aime bien. Mais pour l'amour essayez d'y parvenir. Moi, je n'y crois pas ou plutôt je n'y crois plus. Parlons d'autre chose... cela gâcherait la nuit.

Antoine, interdit, ne savait quoi dire. Il se racrocha à ses compagnons.

— Qui est Arichetti ?

— Oh ! c'est un être délicieux. La fantaisie faite homme. Et tellement drôle ! C'est encore une de mes découvertes. Je l'ai rencontré à Juan-le-Pins, ou plutôt non, à La Napoule. Un jour d'été où il faisait tellement chaud... je prenais mon bain de soleil sur la plage, vous savez, entre La Bocca et La Napoule, quand tout à coup je vois sortir de l'eau un garçon tout habillé : souliers blancs, pantalon blanc, chemise bleue et cravate bleu et rouge. Je croyais rêver. Enfin je lui dis : « Est-ce que vous arrivez d'Afrique ? — Non, répond-il, je viens de Cannes en me promenant. Il faisait si beau... mais si chaud et l'eau était si bonne ! Je suis venu en marchant dans l'eau. » Là-dessus il se déshabille, ne garde que son caleçon, et met ses vêtements à sécher. Mais ce qui a été le plus beau, c'est quand il les a repassés avec des pierres chauffées par le soleil ! Enfin nous sommes rentrés ensemble et on a dîné, puis je l'ai emmené fumer quelques pipes. Il en avait déjà l'habitude.

— Mais qu'est-ce qu'il fait ?

— Il est correspondant d'une grosse boîte américaine de je ne sais plus quoi. Ou plutôt il était. Je crois qu'il a eu des ennuis avec eux et même ils lui ont payé une grosse indemnité pour se séparer de lui. C'est avec cela qu'il a pu acheter sa belle voiture.

— Mais il a de l'argent ?

— Non. Mais il en gagnera toujours. Il a un talent extraordinaire. S'il voulait se mettre décorateur, il gagnerait des fortunes. Tous les richards de Paris sont fous de lui... Encore une pipe ?

— Moi je rentre... Arichetti nous emmènera bien...

C'était Columot debout à côté d'eux avec Marie-Jacqueline.

— Rentrer ? quelle heure est-il ?

— Il est cinq heures, ma belle Barbara.

— Déjà !

Arichetti, Columot, Marie-Jacqueline et Lily partirent et le bruit de la puissante auto retentit longuement dans la nuit. Puis Antoine entra dans un long tunnel d'imaginations dorées dont il sortit brusquement pour voir qu'il faisait plein jour. Barbara et Berthe reposaient sur un divan, envelop-

pées dans des peignoirs de bain et des couvertures. Courvoisier allumait une cigarette devant la porte du jardin. Auportain avait son chapeau à la main.

— Mon cher monsieur, voulez-vous rentrer avec moi ? Nous ferons un tour à pied le long de la Marne ou dans le bois de Vincennes. Barbara et Berthe restent ici encore un moment, c'est-à-dire jusqu'à cinq heures de l'après-midi et nous laisserons Courvoisier filer dans son bolide.

Antoine se leva. Il avala un grand verre d'orangeade, se mouilla le visage et sortit avec son compagnon. Une légère brume flottait encore sur la Marne. Le paysage prolongeait l'atmosphère de la nuit. Sans dire mot ils allaient comme flottant dans un nuage. Un bruit de moteur les rejoignit et la voix de Courvoisier :

— Docteur, c'est très mauvais de se promener dans le brouillard. Montez dans ma bagnole. Je vous déposerai où vous voudrez... Est-ce que vous ne parliez pas du bois de Vincennes ?

Et ils repartirent tous les trois, Antoine soulagé de ne pas laisser Courvoisier derrière lui mais inquiet de laisser Barbara chez Artenac.

Quelques minutes après, Courvoisier les arrêta dans une allée du Bois. Puis il repartit, faillit accrocher un cycliste, passant solitaire, et disparut dans un tournant.

— Où va-t-il si vite ?

— Nulle part, mon cher Antoine. Il s'est levé ce matin avec un grand projet en tête. Soyez sûr qu'il prend la direction du laboratoire où il peut travailler. Mais ira-t-il jusque-là... ne sera-t-il pas découragé avant ! Je l'observais cette nuit tandis que vous rêviez à Barbara. Il était seul sur un divan. Une lampe éclairait son beau visage. Un instant il voulut noter quelque chose, il sortit son stylo. Peine perdue, il le remit dans sa poche sans avoir rien écrit. Il est parti à la recherche de son rêve. Faut-il souhaiter qu'il le retrouve ? Je ne sais. Sans doute cette lueur, cette idée se révélerait-elle médiocre.

L'allée les avait conduits à une grande pelouse. Un jardinier tondait le gazon. Un vent léger emportait quelques brins d'herbe. Ils s'assirent sur un banc. Auportain se taisait et Antoine, engourdi, n'avait nulle envie de rompre le silence. Il jouissait de la belle matinée. Il se sentait porté par des ailes invisibles. La saveur de l'air le pénétrait par toute

la peau. Il avait conscience de respirer et de prendre grand plaisir à se baigner de cet air frais jusque dans les replis les plus secrets de son corps, de son cœur et de son esprit.

Barbara habitait à Auteuil un grand appartement, mais la plupart des pièces étaient fermées. Le salon lui servait de studio et elle ne pénétrait guère ailleurs que dans la salle de bain. Les fenêtres s'ouvraient sur un panorama de maisons du tumulte desquelles jaillissait la Tour Eiffel. Au delà, c'était la ligne des collines de la proche banlieue que recouvraient des bois touffus. Dans les éclaircies on distinguait des immeubles dont les lumières perçaient l'épaisseur des nuits.

Antoine trouva Barbara seule. Elle se privait de domestiques pour être plus libre. Seule une femme de ménage venait quelques heures le matin. Elle était vêtue d'une robe d'intérieur blanche. Après avoir fait entrer le jeune homme elle revint s'asseoir dans un fauteuil, devant la fenêtre ouverte. Une bouteille de fine était posée à terre, un verre à demi plein décomposait la lumière sur le tapis gris. Antoine se trouva soudain gagné par un

malaise. Il lui semblait que son crâne avait été vidé de toute substance cérébrale. Il ne lui restait rien qu'un grand creux qui lui donnait le vertige. Il ne savait quoi dire, ne trouvait pas une phrase qui vâlût la peine d'être prononcée. Cet instant qu'il avait désiré depuis des semaines se transformait en supplice. Depuis plusieurs jours sa pensée avait été obsédée par ce rendez-vous. Il avait retrouvé la joie de ses jeunes années quand le temps arrivait de telle fête, de telle partie de plaisir ou des vacances. Et maintenant s'il avait pu fuir il l'aurait fait. Il songeait déjà à trouver une excuse à un départ précipité. Mais cela même, il n'avait pas l'énergie de le faire. Il buvait son verre de fine en contemplant Barbara dont le visage aux yeux clos, encadré par les lourdes boucles blondes de sa chevelure, avait pris une extraordinaire expression de repos. Le cou, d'une ligne pure, s'attachait solidement aux épaules musclées. Sous l'étoffe légère on devinait la courbe de ses seins, celle du ventre et celle des hanches. Par la fente de la robe sa jambe sortait jusqu'à mi-cuisse, à la fois fragile et solide. Une mule se balançait au bout de son pied. Mais ce qui donnait à ce corps son aspect voluptueux, ce n'était ni la beauté de ses membres, du ventre et de la poitrine, ni le frais éclat du teint, ni sa pose

abandonnée. C'était le souffle calme qui soulevait cette poitrine et qu'on eût cru voir passer, entre les dents éclatantes, par la bouche à peine entr'ouverte en un demi-sourire. Les bruits mêlés du monde arrivaient assourdis et la pièce n'était peuplée que par cette respiration régulière qui imposait son rythme à la marche du temps. Antoine avait l'impression d'accorder son souffle sur celui de Barbara et de pénétrer ainsi dans l'univers de sa rêverie.

— Barbara, dit-il.

Elle ne répondit pas. Elle dormait. Antoine se réjouit de ce sommeil qui lui épargnait le souci d'une conversation au cours de laquelle il savait qu'il se serait ridiculisé. Il évita alors de faire le moindre bruit et de bouger. Il remplit son verre avec précaution et, le tenant dans le creux de la main, il pénétra à son tour dans le dédale de son imagination. La minute présente avait pris l'immobilité des grands espaces vides et il flottait lui aussi entre le désir et la réalité sans avoir à se décider entre l'un et l'autre. La sirène d'un remorqueur, le chant d'un oiseau, le cri d'une locomotive, le ronflement d'une auto passaient parfois entre elle et lui. Un soupir gonflait sa gorge et elle retournait à ses

domaines secrets. De longues minutes, des quarts d'heure passèrent. Le timbre de la porte déchira brusquement le décor. Barbara s'éveilla en souriant et se leva. Un instant il distingua deux cuisses fuselées et nues. Elle passa près de lui en passant sa main sur ses cheveux.

— Je crois que nous dormions, dit-elle.

Elle ouvrit. La voix de Lily retentit, puis des baisers, des mots... chérie... thé... sommeil... Elles revenaient toutes les deux dans la pièce.

— Alors, Antoine, on fait le lézard ?

L'espace se rétrécissait. Tout à l'heure la lampe à fumer s'allumerait sur le divan, le thé fumerait dans les tasses et le monotone cérémonial recommencerait. Antoine se reprochait maintenant sa lâcheté. Il aurait dû parler alors que cela lui était possible. Combien de mois lui faudrait-il attendre pour retrouver cette précieuse solitude à deux, et la haine le prenait contre Lily qui l'avait troublée.

— Antoine est tout drôle, dit celle-ci.

— C'est à cause de vous, Lily... Vous l'avez réveillé ! Vous savez qu'on était bien tous les deux à dormir au grand air. Si vous n'étiez pas venue on se serait retrouvés là demain matin.

— Je suis bien tranquille. Vous auriez eu besoin du bambou.

Ils s'allongèrent tous les trois autour du plateau.

— Barbara, dit Antoine, j'ai suivi vos conseils. J'ai trouvé un petit coin charmant entre le boulevard et Montmartre. Une rue tranquille. Une grande vieille maison avec des jardins sur lesquels donnent mes fenêtres. Je crois que Chopin et Musset ont habité là. Du moins on me l'a dit...

— Oh ! Vous m'inviterez ?

— Vous serez la première à y venir, Barbara, quand cela sera installé. Je crois que cela vous plaira.

— Et moi ? vous ne m'invitez pas ?

— Mais si, Lily... bien sûr. Vous y viendrez et tous nos amis. Dans le jardin il y a une grande fontaine couverte de mousse et des arbres énormes pleins d'oiseaux. On se croirait loin de Paris...

Vers le soir Barbara demanda à Antoine d'aller chercher un paquet de cigarettes dans la salle de bain. Il s'y rendit. Des serviettes humides traînaient par terre avec des bas et des chaussures. Sur la coiffeuse les fards et les parfums étaient en

désordre. Un robinet mal fermé laissait tomber l'eau goutte à goutte dans le lavabo.

Il trouva les cigarettes sur une tablette de verre. Il les prit, mais, au moment de sortir, il resta un instant à considérer une boîte de suppositoires ouverte à côté du briquet.

Artenac préparait ses valises. Flanelles et lainages, vêtements de toile, cravates joyeuses étaient posés en tas sur le lit. Le jeune homme s'affairait sans hâte. Bientôt tout fut placé dans deux bagages de cuir fauve. Il ne restait que la trousse entr'ouverte où l'on voyait un pyjama, un flacon d'eau de Cologne, des boîtes, un nécessaire. Déjà en costume de voyage Artenac regardait l'heure. Onze heures du matin et le train ne partait qu'à huit heures le soir. Alors il sortit d'un tiroir un paquet de papier blanc. « Vingt grammes d'héroïne ici et vingt grammes dans la valise. C'est plus qu'il n'en faut pour me désintoxiquer en trois mois. Mais je n'ai pas de balance. Comment tirer un gramme de tout cela ? » Il se souvint alors d'un système que Courvoisier lui avait décrit.

Il répartit la poudre blanche et mate sur une feuille de papier quadrillé. À l'aide d'un double décimètre il lui donna la forme d'un rectangle de dix

centimètres de long. Il en égalisa l'épaisseur et, à l'aide d'un canif, en sépara une bande de cinq millimètres de large qu'il recueillit dans une fiole. Puis il fit bouillir de l'eau, la laissa refroidir et l'y versa à son tour. Il mit le bouchon émeri et plaça le tout dans la trousse, l'en ressortit et le mit dans sa poche avec une boîte plate qui contenait une seringue à injections. Alors, content de lui, il sortit pour déjeuner chez la mère Lampion.

— Ah ! vous voilà ! J'espère qu'aujourd'hui vous ne chipoterez pas. J'ai des filets de brochet au beurre blanc et de la pintade... C'est du nanan cela.

— C'est cela, soignez-moi bien car c'est la dernière fois que vous me voyez avant l'hiver.

— Tiens ? Vous partez pour la campagne ?

— Oui, je vais passer trois ou quatre mois sur la Côte d'Azur.

— Tant mieux... J'espère que cela vous retapera. Vous avez une fichue mine, vous savez, depuis plusieurs semaines. Soignez-vous et revenez-nous avec de l'appétit. Vous partez aujourd'hui ?

— Ce soir à huit heures.

— Alors vous avez le temps de bien déjeuner. C'est pas dans le Midi que vous mangerez comme ici, allez...

Vers trois heures Artenac pour tuer le temps partit en taxi pour Paris. « J'y prendrai mon billet et je reviendrai en auto chercher mes bagages vers six heures. »

À quatre heures il sonnait chez Berthe. Éveillée tard, elle sortait de son bain et son visage ébouriffé jaillissait plus frais du peignoir de tissu éponge.

— Artenac... quelle bonne idée ! J'allais justement prendre mon thé... mon petit déjeuner...

Elle apporta tout naturellement le plateau à opium avec celui à thé.

— Alors, qu'est-ce que vous devenez ?

— Je pars pour Marseille ce soir.

— Marseille ? Vous allez au ravitaillement sur place ?

— Non. J'ai décidé de ralentir un peu. Alors je vais faire cela au soleil. J'emporte juste ma provision d'héro ?

— Ah ? Vous en venez à la prise ?

— Non, à la piqûre. C'est moins dangereux. C'est plus efficace et puis c'est tellement plus pratique.

— Moins dangereux ? Méfiez-vous ?

— Oh, je me suis renseigné. Il faut moins de drogue et on ne fait pas cela en pleine rue.

— Vous fumerez bien deux ou trois pipes avant de partir.

Ils fumèrent en effet. Vers cinq heures et demie Jeanne Marjolain arriva et s'allongea près d'eux. À sept heures il fumait encore. Il décida alors de ne partir que le lendemain et ils dînèrent de thé, de pain grillé, de confitures, de fruits.

— Là-bas je vais trouver le soleil, le vrai. Je vais passer mes journées dans l'eau. Je pense aller à Porquerolles ou à Port-Cros. Je connais une petite maison où je me soignerai à mon aise. Il faut ralentir de temps à autre pour retrouver tout l'effet de l'opium. Je reviendrai paré pour l'hiver, gonflé à bloc et noir comme de l'ébène.

Il avait enfilé un pyjama et la manche, retroussée, laissait voir un bras amaigri mais bien musclé.

À cette heure le train roulait vers Laroche.

Il avait posé sur une table la fiole et la seringue. Berthe et Jeanne, malgré elles, pensaient à cette volupté. Elles attendaient qu'Artenac leur proposât une piqûre. Lui-même la désirait.

Vers minuit il ne résista plus au désir et passa dans la salle de bain. Il revint et s'enferma dans le silence d'un rêve personnel où la conversation des deux femmes parvenait comme un bourdonnement lointain. Déçues et impatientes, Berthe et Jeanne le laissèrent en paix.

— C'est délicieux, leur dit-il soudain, et tellement plus puissant. Si je ne vous ennuie pas je vais aller dans la chambre à côté. Dans une heure je vous ferai une piqûre.

Et il sortit en titubant.

L'heure passa, puis une autre encore. Berthe décida d'aller le voir. Quand elle revint sa voix était blanche comme la nuit.

— Jeanne ! Viens, j'ai peur. Il ne bouge pas, ne répond pas et son front est tout froid.

Jeanne approcha une lampe du visage d'Artenac. Il était jaune et des gouttes de sueur y perlaient.

— Il a l'air malade.

— Mon Dieu, s'il lui arrivait quelque chose ici !
Que faut-il faire ?

— Dis à Auportain de venir.

Déjà Berthe appelait au téléphone. Le docteur fut long à répondre, enfin sa voix parvint.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Docteur, je vous réveille ?

— Oui.

— Docteur, pourriez-vous venir chez moi, Berthe... Berthe Cassotte. Artenac est très malade.

À sa grande surprise, Auportain ne se fit pas prier.

— C'est bon, j'arrive... en attendant mettez-lui des briques chaudes aux pieds... réchauffez-le.

Et il raccrocha.

Les deux femmes s'affairèrent autour du malade, le couvrant de couvertures et de manteaux... peu d'instant après, Auportain arriva. Il alla droit à Artenac, prit son poignet, examina attentivement les pupilles.

— C'est maintenant que vous m'appellez ? Il est foutu. Qu'est-ce que vous avez encore fait ?

Il prit sur la cheminée la seringue et le petit flacon.

— Morphine ? Héroïne ?

— Héroïne, répondit Jeanne.

— Quelle saloperie... et quelle quantité ? Elle est à combien, cette solution ?

— Je ne sais pas. C'est lui qui l'a apportée. Il disait qu'il l'emportait en voyage pour remplacer la drogue ; que c'était moins encombrant et que cela lui faisait plus d'effet.

— En effet. Je vais lui faire une piqûre d'huile camphrée pour la forme, mais c'est un cadavre qui est là.

Il fouilla dans sa trousse, sortit deux ampoules, se pencha sur Artenac... se releva, l'observa encore.

— Avant cinq minutes il sera mort, rien à faire.

Et il passa dans la chambre voisine.

— Et qu'est-ce que vous allez faire maintenant ?

— On ne peut pas le faire transporter dans une clinique ?

— Les cliniques ne reçoivent pas les morts.

— Qu'est-ce que vous nous conseillez ?

— Je ne vous conseille rien. Je vous ai déjà dit qu'il ne fallait pas compter sur moi dans les circonstances tragiques. Je suis un vieil égoïste. Égoïste, je le suis devenu. Je me suis arrangé avec l'opium une jolie fin de vie. Je n'ai pas d'enfant, pas de femme, pas d'œuvre à accomplir. Je me contente d'endormir mes vieux chagrins. Mais à votre âge il faut être deux connes sans espoir de guérison pour esquinter sa beauté, sa santé et sa vie avec toutes ces ordures. Vous êtes bien avancées ! Moi je n'y peux rien... mais je souhaite que cela vous serve de leçon.

Et il sortit.

Ni Berthe ni Jeanne ne bougèrent. À la fin Berthe alla voir Artenac. Ses yeux vitreux semblaient la regarder. Elle lui prit la main. Elle était gluante de sueur et froide. Elle éteignit les lumières et rejoignit Jeanne qui recueillait des mégots de cigarettes dans un cendrier...

— Oh ! Jeanne...

— Je crois que le docteur a raison, hein ?

— Si on demandait à Courvoisier ?

— Demande-lui, toi, il t'aime mieux que moi.

Avant de prendre le téléphone Berthe saisit sur la coiffeuse un flacon de parfum et le renversa dans sa main.

— Jeanne, si tu savais, c'est atroce... j'ai touché sa main... ah, c'est affreux...

Et elle manœuvra le cadran de l'appareil.

Courvoisier avait dîné avec Antoine puis l'avait emmené chez lui. Dans un ardent désir de plaire il avait retrouvé sa séduction. Antoine l'avait longuement questionné sur ses travaux et, en lui expliquant en langage clair ce qu'avaient été ses recherches, il s'était soudain senti repris par l'enthousiasme. Il l'avait retrouvé dès le début quand il avait fait un exposé de l'évolution de la physique depuis la fin du XVIII^e siècle pour arriver au problème qui le préoccupait : l'origine des rayons cosmiques.

— Et quand je dis cosmiques, mon cher Antoine, c'est pour parler comme tout le monde. Car, si on sait de quoi c'est fait, on ignore d'où ils viennent. Même le mot rayon est impropre, c'est un phénomène, le phénomène n° 1 de l'instant. Mais cette

chose imperceptible à nos sens, cette force énorme, – car il faut une fameuse cuirasse pour arrêter ces... ces projectiles – peut révolutionner toute la physique, toutes nos idées sur l'univers ou ne rien changer du tout. Voyez-vous, on en revient toujours à la métaphysique. Chaque découverte de la science, c'est une parcelle gagnée sur cette forêt imaginaire. Mais n'importe qui peut être métaphysicien. Vous, l'idiot du village le plus perdu ou le plus grand génie. Le physicien arrive. Il pèse un mètre cube d'air ou il fait n'importe quoi d'autre et une pile de grandes machines métaphysiques s'écroulent et se mettent à rouiller quelque part, dans la grande remise des hypothèses. Je suis content de parler avec vous, Antoine. Cela a l'air de vous intéresser, ce que je vous dis. Cela me donne du courage. J'ai là des notes toutes prêtes pour un bouquin. J'avais laissé tomber. J'avais l'impression de travailler dans le vide. Je crois que je vais m'y remettre.

Déjà il sortait son matériel de fumeur.

— Une pipe ou deux ? On continuera de bavarder...

Et les heures de la nuit commencèrent leur procession. La drogue et les mots grisaient Courvoi-

sier. Antoine, voyageur couché, se laissait entraîner à sa suite dans des espaces dont l'immensité le berçait, le laissait haletant et lui communiquait pourtant foi et courage. Mais il n'était pas si novice ni si peu lucide qu'il ne put prévoir la désillusion du lendemain matin. Le ton de la conversation était devenu sentimental. Courvoisier parlait maintenant de l'amitié, et cette amitié, il la proposait à son compagnon. Quelque chose de trouble et d'émouvant était en eux et autour d'eux. Antoine aurait voulu le serrer contre son cœur. La timidité seule l'en empêcha et aussi le souvenir du baiser de Barbara chez Artenac, cette étreinte où il avait cru la conquérir et dont elle s'était évadée aussi simplement qu'elle devait sortir de son bain.

Soudain le téléphone sonna. Courvoisier décrocha : « Oui... non ?... hein ?... Auportain ? J'arrive, oui, j'arrive avec Maison. Le temps de descendre et de prendre ma voiture... Puis à Antoine :

— Venez... il est arrivé un accident à Artenac chez Berthe.

Berthe, Jeanne, Courvoisier et Antoine étaient assis face à face dans la pièce doucement éclairée. Dans un coin d'ombre la lampe à huile mettait une lueur pâle et fumeuse. La porte de la chambre où reposait Artenac était ouverte. Antoine songeait même qu'elle était béante et, tandis que ses trois compagnons discutaient, son esprit s'amusa à peser ces deux termes.

En arrivant, Courvoisier avait pris Berthe dans ses bras.

— Ma pauvre Berthe !

— Raoul, Raoul, c'est affreux, ce qui arrive. Sauve-moi.

Ensemble ils s'étaient approchés du divan. Courvoisier qui avait retrouvé une énergie oubliée s'était affairé. Artenac ne bougeait plus. Ses paupières ne réagissaient pas à la lumière. Son souffle ternissait imperceptiblement le miroir. Ses pieds et ses mains étaient froids et humides de sueur.

Et maintenant ils étaient réunis tous les quatre sans savoir quoi faire. Berthe était pitoyable. Elle avait perdu toute morgue et tout allant. Chacun ébauchait des plans sans les terminer. Soudain on sonna. Ils se regardèrent, terrifiés. On sonna une seconde fois, puis une troisième et une main impatiente frappa à la porte. Berthe se leva pour aller ouvrir, mais, auparavant, elle ferma la porte de la chambre, éteignit la lampe à huile et recouvrit le plateau avec une couverture. Enfin elle passa dans l'entrée et ouvrit. Ils entendirent sa voix :

— Vous, c'est vous !

Auportain entra avec une trousse et un paquet. Il passa sans dire un mot dans le studio, ouvrit la porte et fit de la lumière. Antoine et Courvoisier le rejoignirent.

— Que Berthe et Jeanne restent à côté, et vous, aidez-moi. Plantez un clou à la tête du divan.

Pendant ce temps il défaisait le paquet et en sortait une grosse ampoule de sérum et déboutonnait le pantalon, mettant le ventre à nu. Il n'y avait dans l'appartement ni clou, ni marteau. Alors le docteur remit l'ampoule à Antoine en lui recommandant de la tenir à bout de bras, puis d'une

longue aiguille il piqua. Plusieurs minutes ils restèrent immobiles et silencieux. Puis...

— Rien à faire. La circulation ne se fait plus.

Il retira l'aiguille, rangea son matériel, tendit les deux mains à Raoul et Antoine.

— Adieu. Je n'ai rien vu. Je ne sais rien. Je ne peux pas faire plus et personne d'autre non plus.

Il retraversa le studio en haussant les épaules. Berthe se leva. Elle était sur le point de parler, mais elle se tut. Elle alluma elle-même la minuterie dans l'escalier et referma doucement la porte contre laquelle elle s'appuya et se prit à sangloter. Courvoisier vint la rejoindre et posa ses deux mains sur ses épaules.

— Rien ne sert de pleurer. Viens. On va te tirer de là.

Elle rentra avec lui sans prendre la peine d'essuyer son visage. Près de la cheminée, Jeanne se tamponnait les yeux à petits coups en se regardant dans la glace. Antoine, immobile, s'étonnait d'être un témoin attentif plutôt qu'un acteur du drame.

C'est qu'Artenac n'était plus en jeu. Son sort ne préoccupait ses amis que dans la mesure où il pouvait être la cause de catastrophes. Le sauver

serait le mieux, bien sûr, mais s'agissait-il de le sauver ? Il s'agissait de se sauver, de sauver Berthe pour se sauver. Les narines de Courvoisier se pinçaient. Sa parole devenait hésitante. À la fin il n'y résista pas.

— Je vais fumer une pipe. Je n'en puis plus. Je n'ai pas eu ma dose. Tu permets, Berthe ?

Et déjà il rallumait la veilleuse, piquait l'aiguille dans le pot à opium. La drogue grésillait déjà sur le fourneau.

— Ah ! mon Dieu, sauvez-le !

C'était le souhait répété de Berthe. Souhait égoïste, car en réalité elle avait déjà soustrait Artenac, en tant qu'homme vivant, de ses préoccupations. Antoine se souvint qu'un crucifix était accroché au-dessus du lit où mourait Artenac. Était-ce là une foi, que celle où le Dieu n'était imploré que pour éviter les malheurs personnels ? Il préférerait encore la foi primitive des tirailleurs du Maroc.

C'était à Fès. Il était à l'hôpital en traitement, mais surtout secrétaire du major. Une nuit on amena un tirailleur sénégalais, on le coucha et il dormit jusqu'au matin. Au réveil il présentait tous les symptômes d'une crise de paludisme. Antoine avait fait lui-même la prise de sang, quelques

coups d'aiguille au bout d'un doigt, et recueilli ce sang sur des plaques de verre. L'après-midi le nègre ne bougea pas. Vers le crépuscule il commença à gratter ses draps, puis il se découvrit, s'agita, montrant un ventre musclé et un sexe érigé droit comme un point d'exclamation. L'infirmière avait appelé Antoine qui avait calmé le malade. Puis tous s'étaient endormis. Vers minuit le surveillant arabe était venu appeler Antoine.

— Toi viens. Le nègre va mal.

Il allait mal. Il était dressé et menaçait d'invisibles démons de toute sa merveilleuse musculature et de ses poings tendus et serrés. Antoine l'avait approché avec crainte, mais il s'était laissé coucher avec docilité. Antoine l'avait bordé tandis qu'on appelait le major. Puis tout simplement le nègre avait caché sa tête dans la poitrine d'Antoine. Quand le major arriva il était mort. Cette nuit, Antoine n'était pas près de l'oublier. On avait fait un tas des vêtements du tirailleur et placé le tout, cadavre et hardes, sur un brancard que l'on porta à la morgue de l'hôpital. Mais, en prenant la chéchia, Antoine avait senti quelque chose sous ses doigts et il avait trouvé une griffe de lion fendue à l'intérieur de laquelle étaient collés des che-

veux... des cheveux de marabout sans doute. Il avait arraché le gris-gris et l'avait mis dans sa poche. À son retour de la morgue, à travers les jardins de l'hôpital, il s'était soudain heurté à quatre ou cinq ombres gigantesques : des tirailleurs sénégalais. Ils expliquèrent qu'ils venaient parce que leur ami venait de mourir. Comment le savaient-ils ? Il y avait moins d'une heure qu'il avait succombé. Leur camp était à plus d'une heure de marche ! Ils demandèrent à voir ses vêtements, à reprendre ses affaires personnelles. Antoine les vit longuement chercher, retourner la chéchia en tous sens et partir à regret. Ce gris-gris, il l'avait gardé jusqu'à son départ d'Afrique. À l'embarquement à Casablanca, il l'avait encore ; au débarquement à Bordeaux, il ne l'avait plus. Il ne put jamais s'expliquer cette disparition.

— Où en était-il ? Que signifiait cette vision ? ce souvenir ?

Il était là chez Berthe et Artenac était mort ou en train de mourir et il écoutait sans les entendre Berthe et Jeanne parler et Courvoisier lancer une phrase entre deux pipes.

Soudain un gémissement partit de la chambre obscure.

— Il vit, cria Berthe en s'élançant.

Courvoisier finit d'aspirer sa pipe et la suivit. Antoine à son tour pénétra dans la chambre. Mais Artenac était toujours inerte.

— Il ne peut pas mourir ici, cria Berthe ! Il ne faut pas qu'il meure ici !

Antoine sortit de son rêve.

— Qui vous dit qu'il va mourir ? Auportain n'est pas seul médecin à Paris ? Appelons-en un autre.

— Non ! Non ! Je n'aurais pas confiance en lui. Si Auportain dit qu'il va mourir, c'est qu'il va mourir.

— Écoutez, dit Courvoisier, si on le transportait chez lui ?

— Et après ?

— Puisqu'il est perdu, qu'importe ? On le croira en voyage. On ne trouvera le cadavre qu'après des semaines. Transportons-le dans ma voiture. Au petit jour, qui nous verra ?

— Je n'y vais pas, j'aurais trop peur !

— Ni moi non plus, ajouta Jeanne.

— Eh bien, Antoine m'aidera.

La descente dans l'ascenseur, par la suite, Antoine ne put se la rappeler sans écoëurement. Ils avaient, à grand'peine, rhabillé Artenac. Il se souvenait encore du mal qu'il avait eu à lui remettre ses souliers. Et, dans l'ascenseur, ils avaient dû le soutenir à eux deux, vacillant, inerte, cadavre déjà. Dans le vestibule, Berthe et Jeanne les avaient rejoints.

— On ne peut pas rester seules après cela. On va avec vous.

Il traversèrent le vestibule sans faire de bruit. Seul le déclic de la porte avait rompu le silence. Puis, dans la nuit, sans allumer les phares, ils casèrent le moribond et s'installèrent. Mais alors Courvoisier s'aperçut qu'il n'avait presque plus d'essence. Oseraient-ils pénétrer dans un garage ?

Deux agents arrivèrent. Courvoisier expliqua sa panne.

— Il y a bien un poste d'essence à deux cents mètres d'ici, mais il n'ouvrira pas avant une heure. Le mieux est que vous attendiez et vous pourrez aller chercher un bidon.

Et ils s'éloignèrent.

L'attente, dans l'auto immobile, fut interminable. Ils allumaient cigarette après cigarette et ne parlaient qu'à mi-voix avec de longs silences. Ils s'engourdisaient. Vers le boulevard de Courcelles on entendait le bruit de camions puissants et de tombereaux traînés par des chevaux au pas régulier. Chacun des quatre vivants s'enfermait dans son rêve, ses souvenirs et son amollissement. L'agitation n'avait fait que suspendre l'effet de la drogue. Elle exerçait de nouveau son action sentimentale et excitante. Sur les sièges de devant Berthe et Jeanne se serraient contre Courvoisier et celui-ci guettait machinalement à travers son imagination la première lueur de l'aube et le son des horloges.

Derrière, Antoine était seul avec le corps inerte. Il lui semblait que des odeurs funèbres s'exhalaien déjà de ce qui, quelques heures avant, était un être jeune, animé, parcouru par un sang généreux.

— Quand je pense, dit Jeanne, que s'il avait pris son train... à cette heure-ci il roulerait dans la vallée du Rhône, quelque part entre Valence et Avignon.

— Pauvre vieux ! Il ne verra plus la Méditerranée.

Enfin Courvoisier ouvrit la portière.

— Ça doit être ouvert. J’y vais.

Longue aussi parut son absence à ses compagnons. Il revint enfin avec deux bidons qu’il vida dans le réservoir.

— Ouf ! Nous voilà parés pour cent kilomètres.

Il mit le moteur en marche et démarra. Boulevard de Courcelles il tourna à gauche et joignit la place Clichy.

— Quel chemin prends-tu ? Il aurait mieux valu descendre carrément vers la Seine par le boulevard Malesherbes, la Madeleine et la Concorde.

— C’est vrai. Mais je pensais à autre chose. Bah... par la gare Saint-Lazare...

Mais il avait dépassé la place et ne voulut pas faire demi-tour. Par la place Blanche il s’engagea dans la rue Notre-Dame-de-Lorette puis le faubourg Montmartre.

Dans sa hâte, Courvoisier allait à l’aveugle. Les rues, d’abord désertes dans les quartiers de l’ouest, s’animèrent bientôt. Courvoisier ne sut pas éviter les Halles et bientôt ils se trouvèrent au milieu d’une cohue de porteurs, de marchands, de voitures. Le soleil joyeux éclairait des piles de ca-

rottes et de navets, de choux et de tomates. Les fleurs de la saison s'en allaient par brassées aux bras des acheteurs tandis que la rumeur de cette foule matinale composait une chanson de printemps. Antoine soutenait Artenac dont la tête ballottait maintenant sans résistance. Ses yeux clos, son teint de cire, ses narines pincées, tout annonçait en lui la présence de la mort. Parfois la voiture devait s'arrêter brusquement et le corps inerte penchait en avant. Quand elle repartait il s'aplatissait dans les bras d'Antoine qui craignait sans cesse qu'un de ces passants si proches ne s'émût de voir un cadavre dans cette voiture de jeunes gens. Mais les passants, joyeux travailleurs à la langue bien pendue, ne remarquèrent que Jeanne et Berthe assises à côté de Raoul. C'est à elles qu'ils dédièrent leurs madrigaux, non sans vouer à toutes les catastrophes cette voiture gênante et ce chauffeur maladroit. Enfin ils échappèrent à la cohue et par la place du Châtelet gagnèrent les quais.

Alors, seulement, Courvoisier se retourna.

— Comment va-t-il ?

— Mal... très mal... je crois qu'il est mort.

— Mort, dit Jeanne ? Penses-tu ?

— Tu plaisantes, ajouta Berthe.

Mais ils virent tous les trois le visage de Jean et celui livide d'Antoine et ils n'ajoutèrent pas un mot. Courvoisier pressait l'allure. Il se sentait comme dédoublé ou plutôt retourné. Il était le témoin de ses propres gestes et il contemplait les mouvements de son cœur comme, jadis, il se penchait dans son laboratoire sur les expériences de physique et sur les équations.

Jeanne, les yeux fixes, était loin dans ses rêves. Selon son expression elle réactivait. L'opium lui revenait par bouffées au cerveau et, avec elles, des souvenirs lointains et absurdes. Par exemple, le jour – elle pouvait avoir cinq ans – où, passant

dans une rue avec sa bonne, une dame avait dit : « La belle enfant... ce sera un joli brin de fille dans dix ans. » Et ces souvenirs se précipitaient et l'étourdissaient. Elle avait un désir fou d'être allongée et de ne plus bouger et de ne plus sentir ces cahots.

Ne plus bouger, être loin, telle était aussi la pensée de Berthe qui se chantonnait sans arrêt, dans un petit coin de cervelle : « Elle avait de tout petits petons, Valentine... » Pourquoi diable cet air lui trottait-il dans la tête ? Elle se souvint. C'était peu d'instantes auparavant, aux Halles, un livreur sur son tri-porteur le sifflait en pédalant.

Des nausées venaient à Antoine. Toute cette aventure lui paraissait bête. Il devinait déjà quels enjolivements y apporteraient Courvoisier, Berthe, Jeanne. Mais lui n'arrivait pas à s'y intéresser. Il contemplait la Seine sur laquelle le soleil jouait avec l'ombre des ponts et les reflets irisés du mazout. Des remorqueurs, des péniches... et, de place en place, un oisif nonchalant qui regardait l'eau et profitait de la douceur du temps.

L'auto franchit la poterne de Charenton.

— Une chance qu'il n'y ait plus d'octroi, dit Jeanne.

Courvoisier par un détour rejoignit la route de Nogent. Ils reconnurent au passage le « Rendez-Vous des Pêcheurs », si pimpant par cette belle matinée, puis, tournant à droite, ils atteignirent la ruelle et stoppèrent devant la porte de bois du petit pavillon. Déjà Courvoisier ouvrait, faisait entrer la voiture dans la cour et refermait les deux battants. Puis il chercha la clef du rez-de-chaussée, fourgonna dans la serrure et, aidé par Antoine, porta Artenac sur le divan du petit salon. Les yeux d'Artenac étaient ouverts et les regardaient d'un regard morne, inexpressif comme fixé derrière eux-mêmes. Courvoisier passa la main devant le visage blême.

— Il ne réagit plus, je ne sens plus son souffle et il n'a plus de pouls. Il est presque froid.

— Qu'est-ce qu'on fait ?

— Je ne sais pas.

— Couchons-le dans son lit.

— Il faudrait le déshabiller et je n'en ai pas le cœur.

— Laissons-le sur son divan.

— On le verrait de la porte.

— Alors dans son fauteuil, dans sa chambre.

Ils l'installèrent avec quelque peine au coin de la cheminée. Il glissa à plusieurs reprises et il fallut le caler avec des coussins.

— Alors on s'en va ? dit Berthe.

— Attends.

Courvoisier fouillait les meubles et le mort. Il trouva un petit bidon d'opium et le gros paquet d'héroïne. Il les prit. Il prit aussi tous les instruments de fumerie : pipe, plateau, aiguille, lampe. Sur un briquet d'argent il vit une traînée d'opium.

— Il faudrait le laver.

— Donne-le-moi... en souvenir de lui.

Et Jeanne glissa le briquet dans son sac.

Courvoisier ferma la porte de la chambre, sortit le dernier du salon qu'il ferma à clef et se dirigea vers l'auto où il cacha son butin.

— Et les clefs, demanda Antoine, tu ne vas pas les emporter ?

Il fit le tour, entra dans la maison par la cuisine, regagna la chambre et mit le trousseau sur la cheminée. Puis, ayant placé dans la serrure du côté intérieur la clef de la cuisine, il claqua la porte derrière lui. Ses compagnons avaient déjà repris leurs places dans la voiture. Il s'assit au volant.

— Voilà... j'ai pris tout ce qui pouvait mettre sur la piste de la drogue.

— Non, dit Antoine, et heureusement. Tu as laissé derrière la pendule une fiole d'héroïne et une seringue. Et ça vaut mieux. Crois-moi. Si on le trouve assez tôt pour voir de quoi il est mort, il est préférable qu'on trouve aussi le matériel.

Berthe et Jeanne ne disaient rien.

— Tu as raison, dit Courvoisier. Et maintenant écoutez-moi bien, on va passer au « Rendez-Vous des Pêcheurs... »

— Ah ! non, dit Berthe.

— Il le faut. On est venu après une nuit blanche chercher Artenac et on ne l'a pas trouvé. Alors on vient prendre le petit déjeuner en passant. Dites bien comme moi, surtout, et n'en rajoutez pas. Moins vous en direz, mieux cela vaudra.

— Quelle barbe ! conclut Antoine.

Ils sortirent, fermèrent la porte de la petite cour et quelques instants plus tard entrèrent dans le café. La mère Lampion était au comptoir et les vit entrer sans surprise.

— Le beau temps vous ramène, mauvaise troupe !

— Vous n'avez pas vu Artenac ?

— Il doit être loin à cette heure-ci. Il a déjeuné ici hier et il m'a dit qu'il partait pour Cannes hier soir, et pour quatre ou cinq mois encore. Cela ne lui fera pas de mal... quelle mine il avait...

— Comment hier ? déjà... Je croyais qu'il ne devait partir que dans une huitaine.

— Il m'a dit que c'était hier soir. Vous n'avez pas été chez lui ?

— On en vient. C'est fermé et cela ne répond pas.

— Alors c'est qu'il est parti. Faut pas que cela vous empêche de prendre le petit déjeuner...

— Bien sûr.

— Ni l'apéritif et le déjeuner. J'ai une matelote d'anguille du tonnerre et, mais ne le répétez pas, un pâté de lièvre, oui, de lièvre...

Barbara avait emmené Arichetti, Columot, Marie-Jacqueline, Noëlle et Jeanne dans une maison qu'elle avait louée, près de Paris, dans la vallée de l'Yonne. Columot les avait conduits d'un train d'enfer par les routes, mais ils étaient arrivés après la chute du jour. Ils avaient dîné en préparant eux-mêmes les plats et il était tard quand ils installèrent divans et matériel. C'est alors qu'ils constatèrent qu'ils n'avaient pas d'huile pour les lampes. Barbara ne voulut pas en demander aux voisins, des paysans qu'elle ne connaissait pas et qu'elle n'osait pas réveiller. Columot proposait de se contenter d'héroïne, mais Barbara tenait à l'opium. Arichetti proposa d'aller chercher de l'huile à la ville voisine. Noëlle qui avait trouvé des bougies prétendait s'en servir. Le résultat fut déplorable. La bougie fumait et l'opium prenait un goût de graisse brûlée. Arichetti mit la voiture en marche

et partit avec Barbara, Marie-Jacqueline et Jeanne. Pont-sur-Yonne, Villeneuve-sur-Yonne, Saint-Julien du Sault dormaient. Après Villevalliers ils frappèrent à une auberge. Quand le patron, qu'ils questionnaient au haut d'une fenêtre, sut qu'ils voulaient de l'huile il referma simplement sa croisée en déclarant qu'il n'était pas à la disposition des poivrots. Ils continuèrent leur route. Joigny reposait dans les ténèbres épaisses. À l'hôtel des Ducs de Bourgogne une servante ensommeillée leur répondit que les cuisines étaient fermées à clef et qu'elle ne pouvait réveiller ni le chef ni les patrons. Ils allaient repartir quand les phares de l'auto projetèrent les ombres de deux soldats.

— Attendez un instant et laissez-moi faire, dit Arichetti qui, à voix plus basse, demanda aux deux hommes l'adresse du bordel.

— Voilà, reprit-il en remontant, je sais où en trouver, mais ce n'est pas un endroit pour vous. J'irai seul.

— Que croyez-vous, Arichetti ? Je sais me tenir dans tous les endroits.

— Pour sûr, Barbara, on en a vu bien d'autres...

— Dites-nous donc où vous allez ? Votre épicier est duc ou marquis ?

— Non... mais comprenez-moi... je vais dans une maison... quoi, une boîte... un lupanar.

— Ah ! un bordel ! fallait le dire. On ira tous ensemble et ce sera très drôle...

— Tant pis, je vous ai prévenus.

Ils entrèrent, Barbara en tête, dans une salle basse où trois sous-officiers et deux jeunes gens buvaient du vin blanc en compagnie des quatre pensionnaires de l'établissement. Leur entrée fit le silence et la patronne elle-même vint prendre la commande.

— Vous savez, je n'ai pas le droit de recevoir des dames. Enfin, ces messieurs seront discrets. J'ai du champagne à cent francs la bouteille.

— Donnez-en six bouteilles, dit Barbara. Ces messieurs et ces demoiselles accepteront de nous tenir compagnie.

Puis, se penchant vers Jeanne qui avait de l'héroïne, elle lui dit quelques mots, prit son sac et sortit. Quand elle revint elle avait un peu de poudre blanche sous les narines. Elle rendit son sac à Jeanne qui sortit à son tour avec Marie-Jacqueline. Presque aussitôt Noëlle alla les rejoindre. Les quatre filles restaient silencieuses et

écoutaient Arichetti faisant aux trois sergents le récit de ses années de régiment.

— Notre commandant était une espèce de fou qui mettait son cheval aux arrêts quand il l'avait fichu par terre et la punition était lue au rapport de la compagnie, et il ne fallait pas rire.

— J'en ai eu un comme cela. Il mettait aussi sa femme et ses enfants aux arrêts. C'est son ordonnance qui nous racontait ça. Pendant la guerre, il avait été extraordinaire. Il sortait de la tranchée, la montre en main, et criait aux Allemands : « Allemands ! vous avez deux minutes pour m'abattre. » Et les balles, si ça ronflait ! Eh bien, il n'a jamais rien eu !

— En tous les cas, moi, j'en ai eu de la prison et de la salle de police. J'ai fait presque deux mois de rabiot.

— Ça forme la jeunesse.

Mais une femme s'était penchée vers Barbara et lui parlait à voix basse :

— Dites, donnez-m'en un peu ?

— De quoi donc ?

— Vous savez bien. Vous êtes sortie en prendre tout à l'heure. Vous en avez encore un peu sous le nez.

Barbara saisit son poudrier et se regarda dans la glace.

— Dites, donnez-m'en un peu ? Je ne dirai rien à personne.

— Oui, tout à l'heure... je ne l'ai pas sur moi ; quand notre ami sera revenu.

Arichetti en effet s'était absenté à son tour. Quand il revint ses interlocuteurs s'essayaient maladroitement à des tours de cartes. Il prit le jeu et les éblouit. Il imitait le boniment du prestidigitateur en les fixant attentivement dans les yeux. Puis soudain il posa le paquet et s'adressant à la patronne :

— Madame, vous serez bien gentille de me vendre une petite bouteille d'huile.

— Une petite bouteille d'huile ? Quel tour allez-vous faire avec ?

— Ce n'est pas pour un tour, c'est pour ma salade... oui, je mange toujours une salade avant de me coucher... de la laitue... sans cela je ne dormirais pas... et justement je n'ai plus d'huile.

— Et cela fait vraiment de l'effet ? Il faudra que je dise cela à mon mari qui a des nuits blanches.

Quelques instants après elle lui donnait une fiole. Arichetti devenait fébrile.

— Et maintenant il est tard, nous allons partir.

— Dites, donnez-m'en un peu ?

La fille s'était approchée de Barbara et lui serrait le bras. Barbara prit le sachet dans le sac de Jeanne et le lui passa sous la table. Arichetti payait, se levait.

— Allons, allons-nous-en.

Il était déjà dans le couloir de sortie. Elles le suivirent. Dans l'impasse il courait presque et il les bouscula pour les faire monter plus vite. Il démarra brutalement et souffla à Barbara assise à côté de lui :

— La police, ils sont de la police !

Son ton de voix était si tragique qu'elle ne trouva rien à dire. L'auto filait, phares en veilleuses. Il prenait des routes au hasard, tournait raide. Deux ou trois fois elle crut qu'il allait dans le fossé. Une aile accrocha au passage le parapet d'un ponceau. Les trois autres sommeillaient derrière. Soudain une lueur vint se refléter sur le pare-brise. Il rentra

dans l'ombre par un chemin de terre, éteignit tous ses feux. Sur la route une puissante auto passa. Son moteur tournait régulièrement. Elle allait vite mais sans forcer le train. Il recula, fit demi-tour difficilement et repartit dans un écheveau de routes où il n'était plus possible de s'orienter. Ils se trouvèrent soudain dans une rue large bordée de maisons ouvrières. Ils arrivèrent devant un bâtiment derrière lequel haletait une locomotive. Deux trains se croisèrent en hurlant.

— Une gare ! Mais c'est Laroche ! Vous êtes fou ! Où nous emmenez-vous ?

— Sauvés ! Je vous ai sauvés et moi avec vous. Mais ne perdons pas de temps.

Il s'orienta sur la ligne de chemin de fer, remonta vers Joigny qu'il traversa en trombe. À quelques kilomètres il fit une embardée, la voiture roula sur un sol mou.

— Ça y est ! Vous nous avez collés dans un champ... allez, donnez-moi le volant. Je vais vous ramener si la voiture n'a pas de mal.

Elle put reprendre la route sans trop de peine. À ses côtés, Arichetti tremblait, claquait des dents et répétait sans cesse :

— Ma petite Barbara... la police... ils ont tout compris. Les tours de cartes, c'est un truc classique. Ils font semblant de prendre une carte dans votre poche, dans votre sac, et ils cherchent si vous avez de la drogue. C'est pourquoi je ne les ai pas laissés faire. Heureusement, oui, heureusement, que j'ai du sang-froid. Vous avez vu le coup pour l'huile si j'ai été adroit ! Rien compris ! Ils n'ont rien compris, mais ils ont deviné ! Ils sont sur notre piste... allez vite, plus vite, pour l'amour de Dieu... ou nous serons en prison avant midi.

Barbara arrêta l'auto, alluma une cigarette et posément :

— Arichetti, vous me rendez folle, vous m'abrutissez. Ne dites plus un mot ou je vous dépose sur la route et vous vous débrouillerez. Il n'y a pas l'ombre de police. D'ailleurs, c'était pas malin, on voyait l'héro dans nos trous de nez... La petite Carmen m'en a demandé et je lui en ai donné.

— Vous lui en avez donné ! Nous sommes perdus. Pourvu qu'ils n'aient pas relevé le numéro de la voiture.

— Taisez-vous.

Il se tut, mais en arrivant à l'aube blanchissante à Pont-sur-Yonne, il lui toucha l'épaule.

— Laissez-moi ici. Il y aura un train bientôt. Je le prendrai. Je retourne à Paris. J'aime mieux ça.

— Eh bien, si vous voulez. C'est infernal à la fin...

Il ouvrit la portière et descendit avant même qu'elle ait stoppé. Un instant les phares projetèrent son ombre, puis Barbara remit en marche et accéléra en haussant les épaules. En pleine campagne elle arrêta de nouveau et se retourna. Jeanne, Marie-Jacqueline et Noëlle dormaient en tas. À la lueur falote du plafonnier elles livraient des visages à bouches béantes. Le fard s'était décomposé sous leurs yeux. Des rides se marquaient. Barbara songea aux filles du bordel de Joigny. À cette heure elles devaient dormir avec les trois sous-offs ou l'un des petits civils.

— Quelle mocheté ! murmura-t-elle.

Elle prit le sac de Jeanne, chercha le sachet, pris et reprit la route à petit train dans l'air frais du matin. Les champs sentaient bon. Il y avait des lumières aux vitres de certaines fermes. Dans une cour elle vit un robuste gars ou plutôt sa silhouette. Il balançait une lanterne et se dirigeait vers des écuries. Deux ou trois chiens, déjà lâchés, poursuivirent en aboyant. Dans un village un chat

blanc traversa la route. Elle ralentit pour ne pas l'écraser, éteignit les phares. Il faisait jour et la maison était proche. Devant elle, au tournant de la route, un marronnier rouge épanouissait ses fleurs derrière le mur d'un jardin. Un oiseau de nuit atterdi passa d'un vol souple comme le velours et se réfugia dans l'ombre d'une mesure en ruine. Elle s'arrêta encore. Des cloches sonnaient à travers l'espace. Les horloges se répondaient d'un village à l'autre et, même, d'une maison à l'autre où le son grave des pendules à contrepoids avait un parfum, celui du lait crémeux, du café, du pain grillé et du beurre. Des dimanches enfuis renaissaient en elle. C'étaient des brioches et des robes aux couleurs pâles, la blondeur des rêves, l'extraordinaire précision du monde aux yeux d'un enfant. Le menton sur le volant elle rêvait à tout cela. La joie, le bonheur, le rêve en ces temps pas si lointains n'avaient pas goût d'effroi. Tout était simple. Les petits camarades, filles ou garçons, étaient gentils ou méchants, rétifs ou dociles. Le soleil était d'or. Elle avait maintenant l'impression de vivre dans une moustiquaire ou un aquarium. Tout était compliqué par une ombre absurde. Et cette ombre, elle la sentait depuis des jours sur elle, même en plein midi. Elle se retourna encore. Son troupeau de

filles dormait toujours. À quoi bon les éveiller pour leur dire qu'il était matin dans la belle saison, que la vie était délicieuse et valait d'être vécue, même pieds nus et en haillons ? Elle-même, Barbara, retrouverait ce jour même, bien avant que le soleil soit couché, les chauves-souris et les hiboux de son vice.

Elle était repartie. L'auto allait doucement, très doucement. Elle pouvait voir dans l'herbe l'éveil des insectes, compter les pieds de menthe poivrée, remarquer dans la prairie les champignons à double rose. Elle secoua l'accablante tristesse sentimentale qui pesait sur ses épaules et partit plus vite. En arrivant à la maison elle aperçut Columot. En pantalon de flanelle et chemise bleue, il faisait un carton au revolver contre un arbre. Les détonations mates semblaient ne pouvoir percer l'épaisseur de l'air léger. Quand il vit la voiture il esquissa un pas de danse et déchargea tout un chargeur en l'air. Cela ressembla à de la soie déchirée et Barbara eut brusquement la vision d'une danseuse en robe du soir dévêtue d'un coup par un héros mythologique. Columot ouvrait déjà la portière.

— Eh bien, c'est du joli ! Elles ont l'air en bon état... et Arichetti ? Où est-il, cet idiot ?

Il prit Noëlle et Marie-Jacqueline chacune sur un de ses bras, les emporta dans la maison et revint.

— Elles dorment comme des plombs. Je les ai mises dans la chambre au papillon bleu, vous voyez ce que je veux dire... Sur le lit. On les déshabillera tout à l'heure. À l'autre... Je vais la mettre dans la chambre à l'Inconnue de la Seine.

Il la prit dans ses bras, l'emporta et revint.

— Et maintenant je vais mettre Barbara dans la chambre à la pendule dorée et nous échangerons nos gros chagrins...

Barbara s'abandonna. Il la prit dans ses bras, à son tour, et l'emporta à travers le jardin. Elle devinait la rosée qui devait mouiller le bas de son pantalon et, à travers ses paupières closes, regardait défiler les branches des arbres au-dessus de sa tête. Il l'allongea doucement sur le lit. Elle sentit qu'il délaçait ses souliers, retirait ses bas après avoir défait les jarretelles, retirait le manteau, retirait la robe et quand elle sentit ses bras solides autour du corps elle chercha son épaule de la tête et s'y endormit en pleurant.

Elle s'éveilla dans la chaleur du soleil qui baignait son lit. La voix de Columot emplissait la pièce de résonances au contact desquelles son corps frissonnait. Non qu'il parlât fort, mais la tonalité de sa voix s'accordait à celle de sa vie. Elle éprouvait le sentiment confus d'être pénétrée et imbibée par cette voix mâle, d'en goûter à la fois la saveur et le parfum par toute la surface de sa peau. Barbara ne se sentait pas petite en présence de cet homme fort, mais au contraire à sa taille, vêtue par lui à son exacte mesure. Elle l'écoutait sans pensée et sans effort. Elle était à l'origine de ses paroles, tous ses organes participaient à ses réactions, à ses gestes. Le souffle de ses poumons à elle passait par sa bouche à lui et certaines syllabes, plus sonores quand il les prononçait, lui résonnaient dans la poitrine.

Columot téléphonait des ordres à un employé. C'était un monologue abstrait, n'évoquant rien pour elle, où les chiffres succédaient aux noms inconnus, où l'argot du métier prenait l'aspect d'une langue impossible à comprendre.

Elle n'avait pas ouvert les yeux, mais elle sentait les fibres de ses membres s'étirer en dehors de sa volonté. Les gestes de Columot, gestes qu'elle ne

voyait pas, elle avait l'impression de les faire, d'être lui-même, et il lui semblait qu'elle était maintenant pourvue des attributs étrangers à son sexe. Mais cela ne la pénétrait que d'un immense désir physique, d'une gourmandise de caresses et d'étreintes. Elle était comme l'être intérieur de l'homme dont elle avait envie, son double féminin, son idéale jumelle...

Elle ouvrit enfin les yeux pendant un des silences qui coupaient le discours de Columot. Elle le regarda. Il était assis près de la table et la regardait en téléphonant. Ils échangèrent un regard identique. Elle eut à ce moment la brusque révélation de sa nudité, du sein et de la cuisse sur lesquels jouaient la chaleur et la lumière du soleil, de l'ombre profonde qui soulignait la courbe d'un rein et d'une hanche à peine voilés par un pan de drap, de la ligne de son bras qui pendait jusqu'au tapis.

Columot raccrocha l'appareil se leva et la prit dans ses bras. Elle se sentit fondre dans son baiser et attendit, frémissante, sa possession. Columot la berçait dans ses bras en murmurant des mots dont le sens lui importait peu mais qui s'ajoutaient au parfum de sa chair chauffée par le soleil comme une prune. Elle sentit son corps s'allonger près du

sien, épouser sa forme et sa bouche baiser sa gorge et ses yeux. Elle percevait les moindres frémissements de la peau voisine... Mais que faisait-il donc ? L'espace autour d'elle et entre eux s'agrandissait et sifflait comme un abîme. La tête de Columot roula sur ses seins et elle comprit qu'il pleurerait et qu'il ne fallait pas qu'elle ait l'air de s'en apercevoir. La belle minute était passée. Cette belle matinée prenait déjà la couleur du crépuscule. Une grande détresse la pénétrait. Elle mit la main sur les cheveux du jeune homme.

— Ce n'est rien, mon chéri, ce n'est rien.

Mais lui, l'œil déjà sec, s'était redressé et parlait.

— Ce n'est rien ? Si... c'est toute notre vie. À l'instant j'ai cru que nous pourrions nous aimer, Barbara. Quelle misère ! Il y a tout l'opium entre nous. C'est lui qui précipite en ce moment Arichetti dans on ne sait quelle fuite. C'est lui qui te rend inaccessible. C'est lui qui me rend impuisant.

— Mais non, mais non, ce n'est rien.

— Si. Ne crois pas que nous retrouvions cette minute. C'est fini. Il est déjà trop tard. Et ne crois pas que toi ou moi nous renoncions à la drogue. Si je te le disais, tu rirais et tu aurais raison. Au fond,

est-ce que nous sommes capables d'aimer ? et n'est-ce pas cette incapacité qui nous pousse à fumer et à priser ? De quoi avons-nous peur ? de nous ? des autres ?... Je ne sais pas. Mais c'est foutu, bien foutu et nous ne sommes que de pauvres êtres.

Un instant ils restèrent étendus, silencieux. Barbara la première se leva et sortit. Elle revint avec un verre de whisky qu'elle tendit à Columot. Ils s'assirent sur le bord du lit et, tour à tour, burent dans le verre. Quand il fut vide elle renversa la tête sur l'épaule de son compagnon et lui, à longs traits, but un baiser sur ces lèvres charnues. Mais ils savaient bien, elle et lui, que ce baiser ne consacrait qu'une même douleur, que la même souffrance provoquée par le vide de leur cœur, l'infirmité de leurs nerfs et de leurs muscles intoxiqués et l'excès même de sentimentalité que provoquaient en eux ce vide et cette infirmité.

Une fuite d'eau n'est pas un incident extraordinaire. Celle qui se produisit chez Barbara devait avoir cependant des conséquences inattendues. Le plombier prévenu trop tard annonça l'arrivée d'un ouvrier pour le lendemain matin seulement. Il dut sonner longtemps avant que Barbara, seule dans la maison, vînt lui ouvrir la porte. Elle arriva les cheveux ébouriffés, les yeux mouillés de sommeil et de rêve dans un négligé qui n'était pas apprêté. Son beau cou jaillissait d'un peignoir de bain sur lequel elle avait passé un peignoir. Les jambes de son pyjama dépassaient, laissant voir ses pieds nus dans des mules de soie.

Les matins de Barbara, malgré la drogue et la fatigue, étaient encore les matins de son printemps. Eût-elle été nue, il se serait encore dégagé d'elle les parfums du luxe, et trop de robes bien coupées l'avaient habillée pour que son corps n'ait pas pris

la ligne du grand couturier qui les taillait. Ces nombreux détails auxquels un habitué ne se trompe pas et qu'il remarque immédiatement, des pieds soignés, des mains inhabituées aux durs travaux, une peau nette, sans scories, sans flétrissure, une haleine sinon fraîche du moins pas repoussante, des cheveux régulièrement coiffés et lavés et qui lui permettent de classer une femme dans un milieu déterminé et de déterminer son âge, sans confondre la vieillesse prématurée et la maladie, le luxe de la grue et celui de la femme riche, la beauté de la femme saine quelle que soit sa condition et le maquillage d'une malade, ces nombreux détails ne frappèrent le jeune ouvrier que par leur ensemble. Il en fut, à la fois, ébloui et intimidé. Mais il appartenait à cette race extraordinaire d'ouvriers parisiens qui, par instinct de défensivité, savent dissimuler leur émotion sous la nonchalance, l'insolence ou l'audace.

Barbara le conduisit dans la salle de bain, l'y laissa seul et retourna se coucher. Ses bijoux étaient épars sur une tablette, mais elle ne pouvait soupçonner un ouvrier de malhonnêteté. À juste titre, si elle en avait eu le courage, elle se serait méfiée davantage de ses amies. L'ouvrier commença à travailler. Ses coups de marteau réson-

naient contre le radiateur et se répandaient d'abord dans tout l'appartement, puis dans tout l'immeuble. Barbara s'endormit à ce carillon.

Elle se réveilla. Elle resta un instant les yeux ouverts, puis, brusquement, se souvenant que le plombier était là, elle se leva et se précipita vers la salle de bain.

Quand elle arriva, le jeune homme, muni d'une lime, s'apprêtait à priser une pyramide de drogue devant la glace. Barbara, en effet, avait laissé un sachet ouvert au-dessus du lavabo. L'apprenti clignait l'œil et dirigeait avec application la poudre blanche vers sa narine.

— Mais vous allez vous tuer ! s'écria Barbara.

Du coup le plombier reposa l'héroïne dans le sachet et se retourna.

— Oh ! ça va ! La coco, on sait ce que c'est ! On en a peut-être pris plus que vous.

— La coco ! Mais ce n'est pas de la coco ! Vous n'y connaissez rien ! La coco, c'est brillant... ça, c'est mat !

— Mat ! mat ! parce qu'il y a du plâtre dedans. Les marchands sont tellement voleurs.

— Mais non... ce n'est pas de la cocaïne... c'est de l'héroïne. Vous entendez, de l'héroïne ! Mais d'abord, comment connaissez-vous la cocaïne ?

— Vous croyez peut-être que c'est réservé aux richards. D'abord faut pas m'embêter... j'allais vous en prendre, mais c'est de votre faute... Faut pas laisser traîner ces trucs-là. Et si j'étais de la police et que je vous dénonce ?

— Dénoncez si vous voulez, mon pauvre garçon. Que voulez-vous que cela me fasse ? Si je vous ai interrompu, c'est parce que vous alliez vous tuer si vous n'en avez pas l'habitude. Pas pour autre chose. Tenez, laissez-moi vous servir...

Et elle-même avec la lime lui fit aspirer une mince pincée de poudre. Elle se servit elle-même une dose à peu près trois fois plus forte.

— Ça n'a pas bon goût, votre truc, vous savez ! La coco, c'est plus agréable.

— Attendez un instant et vous verrez... Si vous avez fini votre travail venez par ici...

Déjà l'ouvrier était aux prises avec la drogue qui le terrassait. Il passa rituellement par les phases d'exaltation, d'éloquence et de rêve qu'embellis-

sait la présence de Barbara dont le parfum même le grisait.

Il buvait à petits coups un jus de fruits dont la saveur n'évoquait pour lui l'habituel diabolo que pour le lui faire paraître fade.

— La première fois que j'ai pris de la coco, c'est rue de Lappe. Un copain qui fréquente Montmartre en avait apporté. Puis j'en ai repris avec un autre qui est devenu chasseur dans un vrai dancing. Après on allait danser au Coliséum. Les filles y sont jolies. C'est pas des tapins mais des vraies jeunes filles ou des boniches. On allait aussi au Moulin de la Galette. Ou encore à Nogent.

— À Nogent ? Vous connaissez la mère Lam-pion ?

— Vous la connaissez aussi ? Ah ! j'y suis allé bien des fois.

Et il continuait la description de beaux dimanches avec des guinguettes, des idylles innocentes par les belles saisons parisiennes où le mu-guet succède au lilas.

— Et ça vous plaît d'être plombier ?

— Ça me plaît sans me plaire. Mais il faut bien faire quelque chose quand on ne s'en ressent pas pour être barbot ou demi-sel.

La conversation avait pour Barbara quelque chose d'âpre comme les prunelles pas mûres. Elle y trouvait l'attrait d'une vie saine, de plaisirs simples et d'un bonheur peut-être médiocre mais sans soucis. Elle oubliait que celui qui parlait était lui-même touché par le même démon qu'elle et que ses évocations étaient déjà des adieux à l'instant où elle venait de lui révéler une muse plus dangereuse et plus exigeante. Vers le soir elle alluma la petite lampe et disposa le matériel de fumerie. Il connut ainsi l'opium. Il ne fut plus question pour lui de partir. Il passa la nuit chez Barbara et elle se donna à lui, simplement, sans grand espoir ni curiosité. Il n'y avait en elle ni luxure ni appétit. Le désarroi de son cœur et de son esprit provoquait seul cet abandon de son corps qu'elle considérait finalement comme une chose sans importance à évaluer le peu de plaisir vrai qu'elle prenait en ces étreintes de hasard.

Dondlinger, c'était son nom, ne quitta ses baisers que pour vomir suivant la tradition et il se retrouva au petit matin dans la rue du Dimanche, la

tête martelée et vibrante, le cœur à l'envers, les membres las.

Pour recevoir Barbara chez lui, Antoine devait acheter de l'opium. Il se confia à Columot. Celui-ci sourit.

— Allez trouver M^{lle} Muche ! Le professeur de piano. À vrai dire il y a longtemps qu'elle ne donne plus de leçons. Une vieille toquée maligne comme un singe...

— Et puis il me faudrait une pipe.

— Ça, pour les pipes, il n'y a que Molinier, rue de Vaugirard. Vous trouverez là tout ce qu'il vous faut.

— Et M^{lle} Muche, où habite-t-elle ?

— Avenue de Breteuil. Mais, vraiment, vous ne connaissez pas M^{lle} Muche ? Vous n'avez jamais entendu parler d'elle ? Une vieille femme habillée de ruches et de volants ?

Columot était joyeux. Il prit une petite voix cassée et imita M^{lle} Muche.

— Je ne suis qu'une vieille fille... Mademoiselle Muche, professeur de piano. Il me semble que j'ai vécu cent ans. Cette terrible année verra peut-être ma mort. Je ne suis qu'une vieille fille... Mademoiselle Muche, professeur de piano. J'aime la dentelle. Ah oui, j'aime la dentelle. La belle dentelle noire surtout. Je ne suis qu'une vieille fille et respectable. Mais pourtant, je l'avoue, j'ai volé. J'ai volé de la dentelle noire, de la belle dentelle noire dans les grands magasins. Je n'aime rien tant que le noir et sans doute c'est pourquoi je suis si contente quand je vois passer un enterrement de première classe.

C'est beau, un enterrement de première classe avec ses plumets et les croque-morts tout galonnés qui entourent le corbillard, et le cheval ou plutôt les chevaux, car ils sont plusieurs, les beaux chevaux.

Moi, quand je mourrai, et ce sera peut-être cette année, je n'aurai pas un enterrement de première classe, mais ça m'est bien égal puisque je ne verrai pas les plumets noirs, le beau corbillard et les beaux chevaux. J'aime bien les chevaux de corbillard, c'est mâle. La mort doit être un grand bon-

heur et j'ai toujours aimé les chevaux qui se cabrent et hennissent.

Je ne suis qu'une vieille fille, Mademoiselle Muche, professeur de piano. Mes élèves étaient surtout des petites filles. Je n'ai plus guère d'élèves. On me trouve trop vieille. Pourtant j'aurais aimé avoir des petits garçons comme élèves. Ils auraient appris la musique et, plus tard, devenus des hommes avec de belles barbes noires, ils seraient venus me souhaiter ma fête.

J'en ai eu un une fois. Il a mal tourné. Ce n'est pas de ma faute. Et pourtant il n'était pas beau ; j'avais toujours cru que c'étaient les beaux garçons qui tournaient mal ; mais il a mal tourné.

Je m'en souviens, c'était un soir ; je ne l'avais pas vu depuis plusieurs années quand il sonne à ma porte.

« — Mademoiselle Muche, vous ne pouvez pas me prêter cinq francs. Je passais dans le quartier et j'ai oublié mon porte-monnaie.

» — Mais je ne peux pas vous prêter cinq francs, mon petit, je ne les ai pas. »

Il est parti comme il était venu. Quatre jours après j'ai vu son nom et son portrait dans tous les journaux. Il avait tué une vieille femme.

Tout de même, j'aurais bien aimé avoir des petits garçons comme élèves. Je ne suis qu'une vieille fille, Mademoiselle Muche... professeur de piano. Et je n'ai que ce souvenir là et des souvenirs d'enterrement...

Vous rappelez-vous l'enterrement de Victor Hugo ? Ah ! c'était un bel enterrement. J'avais vingt ans. Que ne ferait-on pas à cet âge-là ? Avec une amie à moi, Céline, qui s'est mariée avec un percepteur de Toulouse, nous nous sommes levées à deux heures du matin et nous avons été aux Champs-Élysées. La mère de Céline nous accompagnait. On avait apporté de quoi manger : du saucisson, un poulet froid et même un pot de confitures. Ah ! c'était un bel enterrement. Je n'ai jamais vu tant de monde. Ah ! Et puis figurez-vous qu'au retour... comment vous dire cela... vous comprenez... depuis des heures et des heures, on était debout. On est rentré à deux heures de l'après-midi. Vous, les hommes, cela vous est égal, vous comprenez... enfin je veux dire, vous pouvez vous soulager, tandis que nous autres, les

femmes... Enfin nous avons toutes des mines épouvantables. Il y en avait même qui... parfaitement... dans les bosquets des Champs-Élysées... et j'ai vu des pantalons de dentelle abandonnés, de beaux pantalons de dentelle jetés au ruisseau par des femmes qui n'avaient pas pu se retenir. Mais ce qui m'a le plus étonnée, c'est la mère de Céline.

« — Regardez les oiseaux en haut de l'arbre », qu'elle nous dit !

Nous regardons et nous ne voyons rien.

« — Mais si, mais si, regardez là-haut ! »

On avait beau écarquiller les yeux, on ne voyait toujours rien.

Tout à coup, j'entends un bruit de fontaine. C'était la mère de Céline qui se soulageait, debout, un pied sur le trottoir et l'autre sur la chaussée. Vous me croirez si vous voulez, mais je n'avais jamais vu cela. Oh, cela m'a étonnée, m'a étonnée... Elle n'avait certainement pas de pantalon... »

Columot riait de bon cœur. Mais Antoine voyait se dresser devant lui la vieille fille. Il évoquait cette pompe funèbre à laquelle tout un peuple participa. Le tableau se découpait sur la brume

comme un panorama de bataille. À l'issue de la cérémonie, le grand homme reposant sous trois étages de caves, le vent balayant pêle-mêle des immortelles flétries, des lauriers et des pantalons de dentelle souillés, cent mille femmes au ventre torturé, au visage défait s'accroupissaient de par la ville au même instant et une vieille dame solidement plantée sur ses pauvres jambes tentait de faire voir à deux jeunes filles des oiseaux invisibles dont le chant ressemblait à celui des fontaines...

Arichetti était resté couché deux jours et deux nuits. Il ne lui restait plus rien, ni opium, ni dross, ni héroïne, ni argent : une cinquantaine de francs tout au plus. À toute force il lui fallait quelque chose, même du laudanum à défaut de mieux. Mais son esprit avait perdu tout équilibre. Levé dès huit heures, il résolut d'envoyer des pneumatiques désespérés à tous ses amis. Il ne se sentait plus la force de téléphoner. Et puis la terreur le prenait dès qu'il décrochait le récepteur. On l'écoutait, c'était sûr. Le garçon de café ou la demoiselle de la poste notaient ses conversations. La table d'écoute de la Préfecture fonctionnait jour et nuit à sa seule intention. Aussi bien ses propos étaient-ils devenus d'une indéchiffrable obscurité à force de précautions pour les rendre secrets. Il s'assit à sa table et s'appliqua le stylo à la main. À onze heures il sortit brusquement de sa torpeur. Il avait machinalement couvert une dizaine de pages de signes mystérieux. Une succession de carrés, de ronds et

d'étoiles minuscules emplissaient tout l'espace. Il regarda stupidement ce témoignage de son abrutissement, se leva, prit son chapeau et sortit. Le grand air le souffleta en plein visage d'une pluie fine et tiède et d'un vent léger qui emportait les premières feuilles mortes.

Il restait immobile au bord du trottoir, marmonnant un long discours. Les passants se retournaient sur lui. Soudain une image s'imposa à sa cervelle. Chez Artenac, Berthe le lui avait dit, il y avait une fiole d'héroïne et une seringue sur la cheminée, derrière la pendule. À partir de cet instant, ses gestes devinrent précis. Son visage larmoyant se tira comme si une volonté, étrangère s'était emparée de lui et modifiait jusqu'à son masque. Il gagna Nogent comme un somnambule. Il agissait sans s'en rendre compte. Il parvint à la maison après avoir soigneusement évité le « Rendez-Vous des Pêcheurs ». Il était une heure de l'après-midi et le mauvais temps avait fait fermer les portes. Le mur de la maison d'Artenac n'était pas très haut ; il l'escalada et se laissa tomber de l'autre côté. Il passa derrière, dans le jardin, et contempla la façade. Toutes les portes, toutes les fenêtres étaient fermées, mais l'imposte de la porte de la cuisine était entrebâillée. Il approcha une chaise de fer

prise dans le jardin et regarda à l'intérieur. En refermant violemment la porte Courvoisier avait fait sortir un peu la clef. Avec sa ceinture et un bout de fil de fer Arichetti la pêcha, l'amena jusqu'à lui. Il pénétra alors dans la maison. Une odeur fade mais puissante le saisit. Des mouches nombreuses volaient. Heureusement, les volets étaient fermés et la pièce plongée dans une pénombre d'aquarium qu'augmentait encore la glace de la cheminée. C'est vers elle qu'il se dirigea en évitant de regarder le fauteuil où reposait, il le savait, le cadavre d'Artenac. Il saisit le flacon et la seringue mais, reflété par la glace et comme dans l'eau d'un étang, il aperçut le visage affreusement décomposé du mort.

Il s'enfuit alors dans la cuisine et là, sans prendre aucune précaution, il s'enfonça dans la cuisse une seringuée de solution. Puis il laissa tout en désordre sur la table de bois blanc, tira la porte derrière lui et partit.

Des agents le recueillirent la nuit suivante près du marché Saint-Antoine. Le joyeux compagnon des soirs de fête, le brillant camarade jadis si léger, si fin, n'était plus qu'une épave anonyme. De son passé, de son nom, de tout ce qui avait fait sa joie

de vivre, il n'avait gardé aucun souvenir. C'était désormais un animal réclamant sa pitance de stupéfiant. Il n'en fit pas mystère au commissariat où le secrétaire hésitait à le diriger vers le Dépôt ou l'Infirmerie spéciale. Il eut en deux heures trois crises dont les agents pensèrent le voir mourir. On l'emmena à l'hôpital où une piqûre lui rendit une éloquence de plaideur persécuté. Il accusa les démons de la nuit et les sociétés secrètes de le torturer avec des raffinements lyriques. Puis il tomba de nouveau dans un mutisme dont il ne sortait, à intervalle régulier, comme une mécanique remontée, que pour réclamer la piqûre qui lui ouvrait les portes du désert mental où il allait désormais vivre.

Désintoxiqué et interné, il fut le jouet des décisions administratives qui l'envoyèrent d'hôpitaux en asiles comme un damné descend les cercles de l'enfer, harcelé par le retentissement des lourds verrous illusoires mais incrochetables que des puissances de ténèbres ferment sans cesse derrière lui. Mort sans autre épitaphe qu'une fiche, dans un casier, vouée elle-même à l'oubli des greniers, mais vivant par toutes les basses nécessités de la vie physique la plus élémentaire, ici sort du roman Marie-Louis Arichetti, âgé de vingt-sept ans, vic-

time de la disproportion entre ses rêves enfantins et les réalités de la vie, victime aussi du remède hypocrite à ses souffrances morales.

L'inspecteur Estival n'était ni fier ni honteux de son métier. Il considérait que la base de toute police est un grand nombre d'indicateurs. Qu'il y en ait que l'on paie en argent et d'autres en services rendus, en ignorance volontaire, en « condé », et que ces derniers soient de beaucoup les plus utiles avec la troisième catégorie, celle des indicateurs anonymes. En se rendant chez Antoine Maison il n'espérait pas cependant faire de recrutement. Il pensait simplement faire à son ancien camarade d'école et de travail une énorme surprise qui, en définitive, ne serait pas désagréable. Il souriait même à l'entrevue qui allait se dérouler et souriait plus encore à la recommandation qui lui avait été faite : « Pas de blagues. Il peut y avoir du monde chic dans cette histoire. Faites une enquête prudente plutôt pour compléter le fichier qu'autre chose. Barbara Durand, la fille à Durand, des usines, serait vaguement dans le coup. Laissez choir plutôt que de gaffer. » En somme on serait

enchanté s'il ne trouvait rien, sinon une explication sans danger. L'accueil d'Antoine fut cordial. Il y avait une dizaine d'années qu'ils ne s'étaient vus, depuis l'époque où tous deux débutaient dans la vie à la droguerie Columot, et il imagina d'abord qu'Estival venait lui demander un service.

— Par exemple ! Si je m'attendais à te voir !

— Et moi donc !

— Et toi ? Comment as-tu eu mon adresse ?

— Par la Préfecture de Police.

— La Préfecture de Police ?

— Oui... Tu ne sais pas... Je suis inspecteur.

— Mes compliments.

Et Antoine prit un petit air pincé.

— Et c'est Estival, mon vieux copain, qui vient me voir, ou M. l'inspecteur Estival ?

— Antoine, voyons, on est toujours des amis. Moi du moins. Et tu peux même te féliciter de cela car j'ai l'impression que je vais te rendre un fameux service, te retirer du pied une épine longue comme cela. Voyons, tu connais un certain Arternac ?

— Oui.

— Et puis Marie-Louis Arichetti ? Raoul Courvoisier, Berthe Cassotte, Jeanne Marjolain, Barbara Durand ? Oui, quoi, tu fumes l'opium avec eux. Je ne te demande pas de me répondre. Je te dis ce qui est. Tu sais ou tu ne sais pas qu'Artenac a été trouvé mort chez lui, et mort depuis longtemps... cadavre en état complet de putréfaction. Tu sais ou tu ne sais pas que le bruit court que sa mort n'est pas normale et que le cadavre aurait pu être apporté d'ailleurs. Ne me regarde pas comme cela. Je ne devine pas. Je le sais. Vous avez la langue longue dans votre milieu. Vous ne savez pas la tenir... Il se pourrait que le corps ait été transporté dans la voiture de Courvoisier et que tu aies été de l'excursion ? Vrai ou pas vrai, tu vois que j'ai des renseignements précis.

— Qui t'a raconté de pareilles âneries ?

— Eh bien, je vais te le dire ou plutôt je vais te dire d'où ça vient. Ton copain Arichetti n'est pas régulier. On lui raconte des histoires et il les raconte à des gens qui savent quoi en faire. Tu penses bien qu'un petit trafiquant au détail est toujours connu de nous. S'il continue son commerce, c'est que nous le voulons bien, et nous le voulons bien parce qu'il a des complaisances pour nous en

échange de la nôtre pour lui. Au fait, dis donc, tu ne pourrais pas me dire où il niche, cet Arichetti ?

— À Charenton ou à Ville-Evrard ou dans un autre asile.

— Tu ne veux pas me répondre, bon, je n'insiste pas. Tu n'as pas confiance en moi. Mon vieux, je t'estime assez pour ne pas faire de toi un indicateur.

— Naturellement, je l'espère bien. Mais je te dis la vérité. Arichetti est devenu fou. Il a même été interné après être passé par l'Infirmierie du Dépôt. On l'avait trouvé errant dans la rue.

— Eh bien, c'est épatant. Comme c'était le principal témoin, s'il est fou mon enquête aboutit à rien, néant, zéro et pour mémoire et tu y coupes... pour cette fois-ci. Car ce ne sera pas toujours moi qui m'occuperai de tes affaires. Il y a longtemps que tu en prends ?

— Mais je n'en prends pas.

— Bon. C'est une affaire entendue. Mais écoute-moi. Si j'étais un salop je prendrais ce petit sachet que je sors de ma poche. J'irais dans tes waters je le cacherais dans la boîte à papier et je viendrais perquisitionner dans une heure. Comprends-tu

maintenant, espèce de méfiant que tu es ? Bon, écoute. De la drogue, j'en ai et je n'en fais rien : coco, morphine, héro, opium... tout ce que tu veux. Si toi et tes petits copains vous en voulez, je vous en vendrai. Mais attention, Antoine, je ne veux connaître que toi. Je n'ai confiance qu'en toi, car cela me coûterait cher si cela se savait. Tiens, voilà cinq grammes d'héro. Case-les-moi à quinze francs. Tu me paieras quand tu les auras vendus.

— Mais mon vieux...

— Au revoir, pas un mot. Si cela ne te dégoûte pas trop, téléphone-moi et déjeunons ensemble un jour. Ah ! j'oubliais... J'irai voir ton copain Courvoisier demain vers deux heures et demie. J'aimerais qu'il soit chez lui. Je ne te demande pas le secret... Sacré Antoine, va !

Et il le quitta sans écouter un mot.

Antoine prévint et rassura Courvoisier, mais celui-ci ne put dissimuler ses craintes. La police à ses yeux ne pouvait que leur tendre un piège. Il ne croyait guère à un arrangement possible. Peut-être faudrait-il donner de l'argent à cet inspecteur pour obtenir son silence. Antoine était-il bien sûr de n'avoir rien avoué, rien dit de compromettant ? Le soir même il enleva de chez lui et confia à Columot

tout son matériel, ne gardant qu'une boulette d'opium cachée dans le boîtier de sa montre. Il erra tard de cafés en cinémas, de cinémas en boîtes de nuit.

Il dormit mal et seulement au petit jour. À l'heure dite Estival était là. Leur conversation fut courte. Le policier se borna à lui dire qu'en raison de ses relations avec Antoine il ne donnait pas suite à l'enquête et que la folie d'Arichetti était un heureux événement.

Après son départ, Courvoisier passa de l'angoisse à un optimisme absolu. Il choisit dans un carton une eau-forte dont il fit cadeau à Antoine le soir même, l'invita à dîner et ne le lâcha qu'à l'aube. De son côté, en fonctionnaire consciencieux, l'inspecteur Estival, rentré à la préfecture, ajouta quelques lignes aux fiches de Courvoisier, d'Arichetti, de Berthe, de Jeanne et avec un soupir en établit une nouvelle pour son vieux camarade de jeunesse Antoine Maison.

Ils s'étaient connus jadis chez Columot, droguiste dans le quartier du Marais. Antoine avait alors dix-huit ans et Estival vingt. Réformé, ce dernier exerçait, non sans turbulence, la profession de représentant tandis que son camarade voyait ap-

procher le jour où sa classe serait appelée. L'année mil neuf cent dix-huit flambait alors de tous les feux de la guerre. Cette année-là, Antoine l'avait vécue à tout prix, n'importe comment et c'est d'elle qu'il datait le commencement des aventures. Mais ce n'était pas sans un sourire intérieur qu'il avait rencontré Jacques Columot, dans la bande à Barbara... Jacques Columot, le neveu du père Columot, l'aviateur dont les exploits et les frasques, retentissants les uns et les autres, faisaient rêver et indignaient à la fois les serviles serviteurs de la Maison Columot. Il en riait seul en rentrant chez lui au jour levé. De tout cela il n'avait rien dit à Courvoisier. Il avait expliqué en mots rapides qu'Estival était un ancien ami du temps où il n'était pas encore inspecteur de police, qu'il l'avait perdu de vue et que, seul, le hasard de l'enquête les avait remis en présence. Du paquet d'héroïne confié il n'avait rien dit non plus. Il le paierait dans quelques jours et le donnerait à l'un ou à l'autre. En le retournant sur sa table il fut tenté d'en goûter. Mais il avait envie de dormir. Ce besoin de sommeil qui devait le sauver par la suite le jeta dans son lit frais comme un baigneur dans une rivière. Il s'y allongea en étirant ses membres et s'endormit, raide comme un I.

Molinier était un gros homme qui habitait un vaste appartement rempli de chinoiseries. Les dragons et les bouddhas se bousculaient dès l'entrée dans un désordre de grenier. Des pièces étaient pleines de piles d'estampes. Des armures et des trophées encombraient les couloirs. Des tapis roulés reposaient dans les angles. Molinier vint lui-même ouvrir la porte. Rougeaud, en bras de chemise, il parlait d'une voix fluette avec des gestes arrondis. Il considéra Antoine et l'entraîna dans une pièce du fond.

— Une pipe ? Voyons, que cherchez-vous comme pipe ? J'en ai de très belles et d'autres qui le sont moins.

— Oh ! une pipe très ordinaire mais tout de même jolie... à condition qu'elle soit en bon état.

— Bon. C'est pour fumer. Je vois ce qu'il vous faut.

Il déposa sur une table une douzaine de tuyaux de bambous qu'il avait pris à poignée dans un placard. C'étaient des pipes très simples à bout de corne ou d'ambre avec une monture d'argent à peine travaillée.

— Tenez, croyez-moi, prenez celle-ci. Elle ne vaut que trois cents francs et il y a au moins cinquante grammes de dross dedans. Comme fourneaux... le fourneau classique en terre, n'est-ce pas ? Deux ? trois ?

— Deux.

— Bon, vous en avez déjà avec votre autre pipe. C'est normal.

Une autre pipe ?

Antoine se tut. Il n'osait pas dire qu'il n'en avait pas. Molinier continuait :

— Un vrai fumeur a toujours plusieurs pipes et une bonne collection de fourneaux.

Il ficelait le tout dans un papier d'emballage et le tendait à son client.

— Ah ! Aussi... je voudrais des aiguilles... trois aiguilles.

— Voilà.

Il les piqua dans un bouchon et les lui tendit.

Antoine paya, puis, avant de partir, prenant de l'audace :

— Et de l'opium ? Vous n'en avez pas ?

Molinier sourit dédaigneusement.

— Ça, jamais ! Du matériel, cela n'est pas dangereux. Je suis antiquaire et je ne vends que des pièces authentiques. Mais de la drogue, c'est une autre affaire. Je ne tiens pas à aller en prison. D'ailleurs je ne suis pas en peine pour vous ; vous savez, bien sûr, où vous en procurer.

Antoine redescendit la rue de Vaugirard et s'engagea dans l'avenue de Breteuil. M^{lle} Muche habitait au troisième étage d'une maison de style campagnard, couverte en tuiles, qui faisait contraste avec les immeubles environnants. Son étage était le dernier. Il ne dépassait pas la cime des arbres. Le logement était composé de deux pièces. La première, à la fois salon et salle d'étude, était presque entièrement occupée par le piano. La seconde faisait cuisine, salle à manger et chambre à coucher. M^{lle} Muche était bien telle que l'avait décrite Columot. Un corsage noir à col baleiné montait jusqu'à son menton. Le visage petit, maigre, ridé, était troué par deux grands yeux bleus d'une

étonnante naïveté. Des boucles de jais pendaient à ses oreilles sous des bandeaux de cheveux jaunes. Mais la voix était âpre et, en même temps, pleurnicharde. Cette pauvre femme figurait le portrait de l'Avarice. Ses lèvres rentrées, et comme ravalées, disaient les désirs insatisfaits, les vices combattus ou dissimulés. Elle dégageait un parfum périmé et vulgaire qui reporta Antoine au temps de sa toute jeunesse quand on le menait chez de vieilles dames laides dont le visage le piquait quand il devait les embrasser. Une fois de plus Antoine se sentit repris par la timidité et le dépaysement. Il songeait à l'aisance de Courvoisier, à l'inconscience d'Arichetti.

— Je viens, dit-il, de la part d'un ami que vous connaissez bien... M. Columot.

— M. Columot ? Il va bien ? Vous venez chercher quelque chose pour lui ?

— Non, pour moi.

— Ah, pour vous ? Et combien vous en faut-il ?

— Cinquante grammes.

— Du brut ou du préparé ? Du préparé, bien sûr. Le brut, je n'en vends pas moins d'une livre. Si vous étiez un vrai fumeur vous le prépareriez vous-

même. C'est bien meilleur. Enfin... vous en voulez cinquante grammes ? Je n'aime pas en vendre si peu à la fois. Prenez-en donc cent grammes. Je vous le laisserai à quatre francs cinquante au lieu de cinq.

Elle passa dans la seconde pièce et revint avec un pot à pommade en faïence, à couvercle de métal, tel qu'on en utilisait alors dans les pharmacies. Elle le roula dans du papier journal, le donna à Antoine et le poussa vers la porte.

— Vous direz à M. Columot...

Brusquement elle courut à son fourneau sur lequel du liquide renversé grésillait. Elle remua un couvercle. Une odeur d'oignons frits se répandit...

— Vous direz à M. Columot qu'il devrait venir me voir, j'ai quelque chose d'intéressant à lui dire.

Elle ouvrit la porte et la claqua derrière le visiteur.

Il était presque midi. Antoine se sentit soulagé d'avoir terminé ses achats. Une grande confiance le pénétrait comme s'il avait accompli des actions d'éclat. Il résolut d'aller déjeuner avec Estival, et, d'un café, l'appela au téléphone. Estival lui répondit, avec l'accent de son ancienne camaraderie,

qu'il l'attendait au bureau. Antoine sauta dans un taxi, puérilement joyeux d'aller dans les locaux de la puce en portant sur lui cent grammes d'opium et un matériel de fumerie.

Le restaurant donnait sur le quai. Au bruit sonore des lourds camions se superposaient les rumeurs de la ville que le vent déposait sur l'eau du fleuve qui les mêlait à son courant. Estival était là chez lui. Il avait, en entrant, serré les mains de plusieurs camarades et s'était installé avec Antoine à une table près de la fenêtre. Il parlait du passé : La maison Columot où ils s'étaient connus tous les deux, leurs parties de plaisir, le dimanche, entre un restaurant à trois francs et le promenoir d'un music-hall...

— Te rappelles-tu ?...

Mais ces souvenirs écoœuraient Antoine. Tout cela lui semblait provenir d'une vie qui ne pouvait avoir été la sienne. Était-il possible que ces joies vulgaires aient été pour lui un enchantement et la récompense de six jours de labeur médiocre ? Était-il possible que ce garçon ait été son meilleur ami ? Quelques années avaient tracé entre eux une

invisible frontière. Antoine devait réfléchir avant de parler pour trouver un sujet de conversation commune et il avait peine à s'intéresser aux paroles de son compagnon. Avait-il tellement changé ? Il n'avait guère modifié que ses relations. Pour le reste il était encore l'esclave d'un travail sans intérêt et de la modicité de ses moyens d'existence. Et puis Estival était de la police et cela paralysait sa pensée et son langage. Par paresse il se réfugiait dans le passé lui aussi, évoquait tel comptable, tel représentant, telle dactylographe.

— Un tel ? Il a dû prendre sa retraite. Un tel ? Il a fait de la prison pourvoi. Un tel ? Il gagne beaucoup d'argent. Une telle ? Elle fait la noce... Le patron ? Il est mort...

Estival et lui avaient envie de parler d'autre chose. Ils ne l'osèrent qu'au dessert.

— Au fait, je te dois soixante-quinze francs.

— Ah ! Oui ? tu les as vendus... Tu me donneras cela en payant l'addition... Si tu en veux d'autres tu n'auras qu'à me le dire.

— D'autres ? Oh ! non, tu sais, moi, cela ne m'intéresse guère.

— Vous dites tous ça. Mais si un jour tu es embarrassé, viens me trouver. Je suis toujours un ami. Comment va ton copain Courvoisier ?

— Je pense qu'il va bien. Je ne l'ai pas vu depuis quelques jours.

— Oui. Je crois que ses affaires ne vont pas. Il ferait mieux de tout planter et de travailler. Si je savais ce qu'il sait je voudrais être millionnaire. Enfin cela le regarde. Et Barbara Durand ? Voilà une belle fille. Berthe Cassotte aussi, mais pas autant. Tout de même, elle est très bien.

Antoine répondait du bout des lèvres. Les noms de ses amis prenaient, dans la bouche de l'inspecteur, un aspect tragique de fait-divers. Cependant, à aucun moment, il ne s'inquiéta du contenu de ses paquets. Il les voyait dans le porte-vêtements et pas un instant il ne craignit qu'Estival en devinât le contenu.

Le repas était fini. Ils se levèrent. Estival lui tendit la main.

— Au revoir, mon vieux, mais ne fais pas le con. Je te rendrai service tant que je pourrai, mais cela ne me sera pas toujours possible. D'ailleurs j'ai confiance en toi. Tu laisseras tomber un jour tout ce monde-là... quoique Barbara...

Antoine le regarda s'éloigner vers la place Saint-Michel où il se fondit dans la foule. Un instant il distingua son chapeau gris clair sur le pont, puis il le perdit de vue. La Seine coulait lentement. Sur la berge un pêcheur venait de prendre un poisson qui frétillait au bout de la ligne en lançant des éclairs argentés.

Antoine eût été riche qu'il eût considéré comme un but moins grand l'amour de Barbara. Mais sa jeunesse, sa confiance dans la vie et dans son destin, sa solide santé rendaient plus irritants les obstacles matériels à ses désirs. Peut-être l'amour-propre et la vanité n'étaient-ils pas étrangers à la passion qui le conduisait. Il était pauvre, il serait riche. Il voulait recevoir Barbara chez lui, c'est-à-dire dans son décor, construit suivant son imagination. L'amour est le dieu des entreprises hasardeuses. Il changea de métier. Il tenta ce qu'il n'aurait jamais tenté pour sa seule satisfaction. Il trouva en lui-même des ressources d'énergie et, il faut bien le dire, trouva dans son goût même pour l'économie, peut-être l'avarice, le sens de la splendeur. Il aurait pu aimer l'argent pour lui-même. Son amour lui permit de l'aimer comme un matériel de guerre et de conquête. Sa sensualité, sa gourmandise lui furent d'un grand secours et aussi un sens inemployé de la comédie. Il y a en tout

homme un acteur qui se dissimule. Il se racontait, aux instants de solitude, de belles histoires comme lorsqu'il était enfant. Il revêtait alors tous les oripeaux de l'héroïsme et, s'il triomphait de Barbara, ce n'était pas en l'apitoyant mais en provoquant son admiration. Ce qui le transportait devait aussi créer son échec. Car il n'est pas un grand capitaine qui ne rêve d'être vaincu. La partie femelle de tout homme peut être réduite en servage par l'activité du mâle. Elle risque toujours de s'éveiller. César dut souhaiter son assassinat ; Napoléon, Leipzig et Waterloo. Plus il progressait sur le chemin de la victoire, plus il attendait la défaite et la construisait inconsciemment. Il reproduisait sans s'en douter, dans son petit roman, les faits et gestes des grands hommes passés après leur mort au rang des mythes.

Il apprit à s'habiller avec goût. Il déménagea et sut choisir sa maison. Sa fortune ne lui permettait pas d'avoir une demeure somptueuse. La sienne fut charmante. Sa simplicité semblait voulue. Son originalité même expliquait un choix qui n'était déterminé que par l'argent mais qui avait l'air d'être le fait de sa fantaisie. Auportain lui fut utile en ces circonstances. Il y avait dans cet égoïste vieillard, dans cette intelligence apparemment desséchée

une grande tendresse inemployée. Ce célibataire regrettait peut-être de n'avoir pas de fils, de ne laisser derrière lui ni un héritier, ni une œuvre. Il sut faire choisir à Antoine l'objet modeste du brocanteur qui devient œuvre d'art dans un cadre fait pour lui. Dans la modestie et la jeunesse de son ameublement il sut inclure un style, une manière. De cette façon, Antoine n'eut pas une maison de confection ni le chef-d'œuvre d'un grand faiseur, mais quelques pièces tendrement faites sur mesure où l'on ne pouvait imaginer que lui et lui seul, une maison où sa voix trouvait son acoustique, où ses amis prenaient le ton Antoine, où ils ne venaient pas, comme sur un théâtre, faire étalage de leur talent mais collaborer vraiment à un moment de sa vie, à la couleur d'une fraction du temps passée en sa compagnie.

Plus vieux, Antoine aurait construit autour de sa demeure un désert qui en aurait éloigné les importuns. Ceux qui seraient parvenus jusqu'à lui auraient été vraiment dignes d'une rencontre, lui auraient apporté des parfums et des nouvelles des terres lointaines de la planète et de l'intelligence. Mais Antoine était jeune. Il ne pouvait encore songer à choisir dans la grande récolte qui s'offrait à lui de toute part. Il reçut donc tout le monde, le

meilleur et le pire. Enfin un jour, celle pour laquelle il avait construit sa maison vint le voir.

Barbara arriva vers cinq heures du soir, avec Lily. On était en juin. Les fenêtres étaient ouvertes et les oiseaux chantaient. Des alcools et des liqueurs froidissaient dans des seaux à glace. Les disques choisis attendaient près du phonographe. Sur une table un repas froid était préparé. Le plateau, les pipes, la lampe, l'opium composaient leur nature morte sur un divan près du grand saladier de faïence plein de citrons, de cerises et d'abricots.

Barbara se fit plus séduisante encore, s'il était possible. Elle emprunta à Antoine un peignoir de bain et se dévêtit, car elle était dans l'éclat de sa beauté et savait quel charme lui donnait un déshabillé. Lily en fit autant bien qu'elle sentit obscurément que sa présence n'était pas souhaitée par Antoine. Elle sut du moins être discrète et, quand la nuit tiède pénétra par les fenêtres, elle fuma vite plusieurs pipes pour pouvoir kieffer à l'aise à l'écart des deux jeunes gens.

Antoine et Barbara fumaient ensemble avec la tranquillité que donne la perspective d'une nuit entière à l'écart de toute agitation, ignorés de tous, sans souci, dans la tiédeur du printemps. Ils par-

laient peu car Barbara savait bien que son compagnon lui dirait son amour, parce qu'Antoine attendait le moment de le lui dire. Mais comment le dire ? Le jeune amant est sincère et sans expérience. Quoi qu'il fasse il n'échappe pas au ridicule et sa chance réside dans le charme même de sa maladresse. Antoine n'était ni beau ni laid. Il ne savait pas briller. Il lui fallait l'entraînement d'une joyeuse société pour se détendre et montrer qu'il avait autant d'esprit qu'un autre. Il était naturellement silencieux, aimant la solitude autant que la compagnie, et plus naturellement porté à la tendresse qu'à l'ironie. Peu adroit à exprimer cette tendresse, il ne savait pas non plus la laisser transparaître sous des propos légers. Sachant mal défendre ses sentiments, il les dissimulait. Mais l'opium, comme l'air du temps, baigne ceux qui le respirent. S'il est vrai qu'il est des points communs, une identité de pensée entre les habitants d'une même ville, d'une même contrée parce que le même oxygène circule dans leurs poumons, il est encore plus vrai que l'opium unit les esprits des fumeurs allongés autour d'une même lampe. C'est un bain dans une atmosphère plus épaisse, une réunion dans un lit aux lourdes couvertures, un véritable accouplement auquel on ne résiste pas. C'est

peut-être aussi la raison pour laquelle il est peu de fumeurs solitaires, pourquoi, malgré eux, ils font de la propagande pour leur poison. Il y a, certainement, en tout opiomane un amant malheureux ou insatisfait, un arrière-petit-fils d'Obermann, d'Adolphe ou de René.

La conversation entre Barbara et Antoine devint donc sentimentale, comme chaque fois, mais Antoine était décidé à la poursuivre plus loin que les limites habituelles. À vrai dire ils s'enivraient de leurs propres paroles. Elles leur semblaient sublimes à eux-mêmes, plus touchantes, plus ailées que celles du partenaire. Car ces amants tourmentés sont aussi des égoïstes.

Paroles divines, langage des sphères... qu'en resterait-il à l'aube ? Ils seraient incapables de s'en souvenir et, le pourraient-ils, la déception serait plus grande encore.

Barbara et Antoine conversaient moins qu'ils ne monologuaient. Chacun d'eux suivait le fil de sa pensée, l'accrochant au petit bonheur à la dernière phrase de l'autre sans se soucier de répondre à une question, d'enchaîner un raisonnement à un autre raisonnement. Ainsi grandissait entre eux l'abîme qu'ils se flattaient de supprimer. Absents l'un de

l'autre, ils se croyaient unis, fondus, confondus en un seul être, alors que, moralement, ils supprimaient leur interlocuteur et projetaient à sa place une image embellie d'eux-mêmes. Ils se croyaient deux, mais ils étaient chacun seuls ou, si l'on veut, quatre : Barbara et Barbara, Antoine et Antoine.

Barbara reposa la pipe sur le plateau et se laissa aller sur le dos, les yeux grands ouverts sur le plafond. Sa gorge nue palpait. Elle resta immobile tandis qu'Antoine rêvait aux reflets de la lampe sur sa peau et à la palpitation de cette chair.

Une pendule lointaine sonna. Antoine prit le poignet de Barbara.

— Barbara. Cela ne peut durer. Tu sais que je t'aime. M'aimes-tu ? Je ne puis supporter ce jeu plus longtemps. Je ne puis supporter que tu sois avec les autres la même qu'avec moi. Je te le dis : je n'en puis plus. Il faut prendre une décision.

Barbara se souleva sur son coude.

— Que veux-tu dire ? Il n'est pas question que cela cesse. Je suis ce que je suis. Je ne t'ai jamais dit que je t'aimerais. Si cela ne peut continuer pour toi de cette façon, il faudra cesser de nous voir !

Antoine ne répondit pas. Quant à Barbara, peut-être avait-elle oublié ce qu'elle venait de dire au moment où elle prononçait le dernier mot. Ils restèrent sans bouger l'un près de l'autre, puis elle demanda à boire. Il fit du thé, pressa des citrons, prit des cigarettes dans un tiroir. Lily leur adressa quelques mots du fond du divan où elle sombrait dans des ténèbres personnelles. Elle en émergea cependant, revint fumer quelques pipes auprès d'eux et regagna son refuge. Sa voix sortit de l'ombre, pendant quelques instants, puis elle retrouva son silence et s'y enfonça.

Antoine et Barbara reprirent leur méditation. Les phrases qu'ils échangeaient étaient étrangères à leurs préoccupations ou plutôt elles les symbolisaient avec tant de précautions inconscientes que ni l'un ni l'autre ne pouvaient en soupçonner le sens secret. Mais ce sens secret, ils l'inventaient. Elle eût souhaité pouvoir répondre de nouveau à la question d'Antoine. Qu'il lui parle encore et elle accepterait de se donner à lui pour se consoler de sa propre détresse, pour tenter d'aimer enfin car elle s'attendrissait sur sa propre impuissance. Il attendait d'elle les paroles qui lui permettraient de reprendre le procès de son amour. Et elle croyait deviner chez lui les secrètes intentions qu'elle es-

pérait. Et il croyait dans chacune de ses paroles discerner le début de la phrase qui briserait les murailles qui les séparaient. Leur colloque se poursuivait ainsi, l'un trompant l'autre et trompé lui-même, tandis qu'une grande vague de fatigue, de lassitude déferlait sur leurs esprits étrangers aux clartés du soleil, aux mouvements généreux de la vie simple. Ils se turent, se guettant et guettant le déroulement des heures, souhaitant la fin de cette nuit et son éternité, reportant tous leurs espoirs sur les événements du lendemain, mais les redoutant cependant assez pour souhaiter qu'ils soient renvoyés dans un avenir très lointain, aussi lointain que leur mort à laquelle ils ne croyaient pas, aussi lointain que la fin du monde à laquelle ils ne croyaient pas davantage.

Des bruits de voitures parvinrent jusqu'à eux à travers les trois cours et les jardins. Des laitiers posaient brutalement leurs boîtes à la porte des marchands de beurre. Les rideaux pâlissaient. Barbara et Antoine décidèrent de partir. Lily vint les rejoindre. Ils ouvrirent les fenêtres. Le chant des oiseaux se mêla à celui des robinets. Ils plongèrent avec délice leur visage dans l'eau fraîche, puis, à pas de loup, ils descendirent l'escalier. Le ciel de juin resplendissait déjà sur les arbres feuillus. Il

était quatre heures. La porte de la rue était ouverte et un vieux chiffonnier fouillait dans la poubelle. Des chats vinrent se frotter à leurs jambes en ronronnant. Le chiffonnier les regarda passer sans surprise en homme que le métier habitue à ces rencontres.

Ils descendirent la rue Taitbout à travers un air transparent et doré. Boulevard Haussmann, des files de taxis attendaient. Ils passèrent et gagnèrent les boulevards qu'ils suivirent vers l'Opéra. Lily et Antoine donnaient le bras à Barbara. Enivrés d'été et de beau temps, ils parlaient sans suite et leurs paroles étaient sans importance. Par la rue de la Paix ils arrivèrent place Vendôme. Les boutiques des bijoutiers étaient closes. Tout le quartier respirait dans un sommeil tranquille. On avait goudronné récemment la chaussée et le sol granulait.

— On dirait du dross, dit Barbara.

Ils longèrent les arcades de la rue de Castiglione puis les Tuileries encore fermées. En arrivant place de la Concorde et avant de s'engager dans le Cours la Reine, éclatant de joyeux présage, le soleil apparut, tout neuf, derrière eux. La lumière embrasait les Champs-Élysées jusqu'à l'Arc de triomphe et

les arbres la masquèrent à demi. À hauteur de l'avenue Victor-Emmanuel Lily les quitta. Ils entendirent longtemps son pas sonore sur les trottoirs.

Place de l'Alma, des voitures déchargeaient des fleurs. Le marché se préparait dans l'affairement silencieux des garçons de messagerie. Le quai de Tokio, lavé de lumière, les entraînait vers les jardins du Trocadéro et la Tour Eiffel. Ils traversèrent le fleuve. On entendait des chocs sourds dans la gare en contre-bas, puis, non loin du Vélodrome d'Hiver, ils trouvèrent un bistro où des ouvriers de chez Citroën prenaient leur petit déjeuner. Ils entrèrent. Le sol lavé à grande eau reflétait la lumière du jour. Un brouillard, vite dissipé, montait des percolateurs. Les ouvriers avalaient en hâte un café crème ou plus rarement un café arrosé. Certains préféraient le vin blanc Vichy.

— Oh ! Dondlinger... mon plombier en chef, dit Barbara.

Et elle s'approcha d'un jeune gars en bras de chemise fort occupé à lire le journal. Elle le présenta à Antoine et tous trois assis à une table restèrent dans le café qui ne tarda pas à se vider avec

les derniers cris des sirènes d'usine. Sur le viaduc du métro les trains passaient à grand bruit.

Antoine observait le jeune homme tourmenté, semblait-il, par un désir de parler qui ne parvenait pas à se manifester. Lui-même sentait la nuit précédente l'envelopper encore, l'amollir, le disposer au silence et au rêve.

— Vous ne connaissez pas Dondlinger, Antoine ? Je vous ai parlé de lui.

— Mais si, je me souviens très bien. Nous devions nous rencontrer déjà.

— Oui, dit Dondlinger, mais l'autre jour je n'ai pas pu venir. C'est un fait exprès. Toutes les fois que je veux faire quelque chose la mère est malade. On dirait qu'elle le devine et qu'elle s'arrange pour avoir quelque chose. Que feriez-vous à ma place ? Vous vous transformeriez en infirmier. C'est pas pour dire, mais je n'ai pas de veine. Enfin ce sera pour une autre fois, n'est-ce pas, madame Barbara ?

— Eh bien, si on essayait samedi, samedi soir. Comme cela vous auriez votre dimanche tranquille, sans avoir besoin d'aller à votre travail.

— Oh ! le travail, il est bien calme en ce moment... des waters qui pètent, des lavabos engorgés. On ne se figure pas ce que les gens peuvent coller dans leurs lavabos. Je ne parle pas des cheveux, des vraies perruques qu'on en sort. Mais des tas d'autres cochonneries. Tenez, une fois, chez une vieille rombière, un billet de mille balles, oui, un billet de mille déchiré et mis en tampon. Je l'ai recollé et porté à la banque où on me l'a remboursé. Mais c'est plutôt rare. Et puis des tas d'autres choses, des bagues, des alliances. C'est fou ce que les gens peuvent perdre leurs alliances dans les lavabos. Bien sûr, il y a un bouchon qui protège le trou de vidange. Mais la chaînette se casse, alors tout tombe dedans. Heureusement qu'il y a le coude où tout s'arrête et ça se bouche. Mais, tout de même, j'ai pas encore compris comment que la vieille beauté avait pu boucher le sien avec un billet de mille. Encore une histoire d'amour, c'est sûr. On se dispute ferme dans le grand monde et alors en avant les âneries. C'est comme les baignoires. Vous vous dites : une baignoire, c'est de l'eau et du savon. Eh bien, pas du tout. J'ai vu une baignoire bouchée par de la confiture et du foie gras. Et je ne parle pas du reste. Les gens font tout dans leur baignoire et le reste. Le monde ? C'est des cochons

quand on regarde les tuyaux de leurs salles de bains.

Barbara riait. Il ponctua :

— Oui, madame Barbara, des cochons et les salles de bains des boîtes à ordures.

Il se leva.

— Je m'en vais. À samedi, madame Barbara. À samedi, monsieur. Moi, je vais récurer les plombs. Un sale boulot, dans une maison miteuse. Là aussi, c'est des cochons.

Et il partit.

— Vous vous le figuriez comme cela mon plombier, Antoine ?

— Un peu. Mais il est drôle.

— Vous verrez samedi. Maintenant rentrons. Il est neuf heures. J'ai envie de dormir.

Il la raccompagna jusqu'à sa porte et, avant de partir, échangea avec elle un baiser sans saveur, distant, retenu. Barbara rentra vite, déçue de le voir rester dans la rue sans tenter de la suivre.

Auportain avait écouté patiemment le discours de Courvoisier assis devant lui. C'était une affaire entendue. La drogue et lui étaient brouillés et pour toujours.

— Quand je pense à mes années perdues ! Tenez, j'ai chez moi dans un tiroir, depuis trois ans, toutes les notes relatives à mes recherches sur les rayons cosmiques et un gros manuscrit presque prêt pour l'impression. C'est un livre sur l'évolution de l'hypothèse en physique depuis Descartes, un sujet passionnant, un livre qui me fortifiait, où je trouvais en moi-même des motifs d'exaltation et la clef de mes travaux futurs. Croyez-moi, mon cher Auportain, je suis un homme digne de ce nom avec un cœur bien accroché, de la volonté et de l'énergie. Je me suis fixé un délai. Avant six mois il faut que tout cela soit remis à jour, complété aussi, car il s'en est passé, tout de même, des événements en physique depuis

trois ans. Dans six mois tout cela sera chez l'éditeur et moi, loin des fumeries, dans un laboratoire du matin au soir. Il faut que je me désintoxique. Je l'ai décidé. Je le veux.

— Entrez dans une maison de santé.

— Non. C'est bon pour les femmelettes. Je veux travailler, il faut que je travaille tout de suite, et puis, il me faut aussi trouver de l'argent.

— Vous ne vous désintoxiquerez pas vous-même, si fort soyez-vous. En clinique on vous désintoxiquera avec certitude. Après, ce sera votre tâche de ne pas recommencer. Si vous réussissez cela, vous pourrez être déjà fier de vous. Il y en a un sur cent qui ne retourne pas à la pipe, à la prise ou à la seringue.

— Mais je vous jure...

— Ne jurez pas. J'en ai entendu des milliers de ces serments ! Serments de drogués ! Je n'en ai jamais vu tenir un seul.

— Je vous en prie, Auportain, aidez-moi.

— Vous aider à quoi ? Je n'aurai pas plus tôt le dos tourné que vous téléphonerez à vos petits amis pour qu'ils vous apportent votre cochonnerie. Et

quel pouvoir aurai-je sur vous, moi qui suis intoxiqué et qui le demeure ?

— Mais comment faites-vous, vous, pour vivre normalement ?

— J'ai un grand goût pour la vertu et beaucoup de chance. Nous sommes rares dans ma catégorie.

— Enfin, dites-moi comment faire et je m'en chargerai.

— Essayez la bouteille chinoise. Combien vous faut-il d'opium par jour ?

— Je ne fume plus. C'était trop de temps perdu et puis cela m'énervait. Je le mange ou plutôt je le bois.

— Combien par jour ?

— J'ai beaucoup descendu. Un gramme par jour.

— Mettons cinq grammes, et je suis sans doute au-dessous de la vérité. Si j'étais un médecin de clinique, vous auriez menti dans l'autre sens et annoncé dix grammes.

Vous allez prendre une carafe ou plutôt un magnum a champagne. Vous mesurerez combien de verres à porto il contient. Je ne sais pas au juste, mettons quarante. Vous ferez dissoudre dedans deux cents grammes de drogue. Tous les jours

vous en boirez un verre, mais vous remplacerez chaque jour dans la bouteille ce que vous aurez bu par la même quantité d'eau pure. Votre solution sera de moins en moins forte et vous arriverez ainsi, sans vous en apercevoir, à ne boire que de l'eau pure... théoriquement.

— Mais c'est merveilleux ! C'est d'une ingéniosité bien chinoise. Merci de la recette...

— Attention... j'ai dit théoriquement. Je vous donne le système pour ce qu'il vaut. Mais je n'y crois pas.

— Et moi j'y crois. Vous verrez...

— Je ne demande qu'à voir.

Courvoisier acheta immédiatement un magnum de Cliquot et invita Berthe à venir le boire. Ce fut une soirée sentimentale. Courvoisier était beau d'espoirs. Mais aussi, pour le dernier jour, il avait un peu forcé la dose. Il s'enthousiasmait de nouveau pour le monde et la vie.

— Et toi, ma petite Berthe, ne crois-tu pas que c'est une pitié de se voir comme nous nous voyons, jamais lucides, jamais sûrs les uns des autres ? À ton âge, belle comme tu l'es, c'est une escroquerie de rester prisonnière de la fumée.

Nous sommes des fous de ne pas vous regarder mieux, toi, Lily et Jeanne et Noëlle et Marie-Jacqueline et Barbara...

— Il me semble pourtant que vous les regardez... Barbara, par exemple !

— Mais non, tout ça, c'est de la comédie. Seuls, nous sommes toujours seuls, et les baisers que nous échangeons n'ont jamais rien prouvé, jamais rien provoqué. De l'amour chez nous ? Non. De l'égoïsme. Sais-tu à qui nous ressemblons ? Aux pédérastes. Comme eux nous formons une société secrète et internationale. Nous nous reconnaissons à des signes sûrs et indescriptibles. Dans tous les pays du monde nous savons que nous retrouverons nos pareils, notre pègre et notre monde chic, nos héros et nos criminels ; mais, comme les pédérastes, nous traînons nos tares, nos mensonges, notre impuissance, notre lâcheté, notre crasse morale et quelquefois physique. Ah ! où est-elle, notre première pipe ou plutôt la seconde... le rêve multiplié, le génie à portée de la bouche... Et qu'a-t-il jamais produit, ce génie ? Autant se suicider d'un coup, virilement.

— Ou mourir jeune, comme Artenac.

— Artenac... Tu crois que son destin avait prévu cette mort idiote ? Non. Rien de grand, rien de tragique là dedans... Seulement de la sottise, et sans grandeur. Il faut avoir seize ans pour croire à la poésie, au romantisme de la drogue. Au moins les petites grues qui s'en mettent plein les narines ne s'avalissent pas davantage. Mais nous ! Je n'ose plus me regarder dans une glace. Il faut avoir une âme de putain pour accepter la vie que nous menons. Imbécile que je suis ! Ma petite Berthe, j'aime la gloire, j'aime le luxe, j'aime la vie. Peux-tu me dire ce que je fais dans ce fourbi arabe ? Eh bien, je me punis, je me prive de tout ce que j'aime...

— Aimer ?

— Oui, aimer. Berthe, tu es un grand garçon comme moi. Lâchons tout cela. Reprenons goût aux beaux fruits, au grand air, au travail librement choisi. Désintoxique-toi avec moi. Tu viendras chaque jour prendre ton verre dans le magnum. Ou si tu préfères je le mettrai chez toi et j'irai. Et après, Berthe, est-ce que nous ne pourrions pas trouver le bonheur tous les deux, l'un par l'autre ?

Berthe se laissait prendre au jeu.

— Nous voyagerons. Tu as raison. C'est idiot de gâcher sa jeunesse. Moi aussi j'aime le luxe, les belles robes, les soirs de fête.

— Quand commençons-nous ? tout de suite ? ou plutôt non... demain. Que cette soirée soit la fin de notre folie.

Le magnum était vide. Les dernières gouttes de champagne pétillaient dans leurs verres comme un message de joie. Ensemble ils mesurèrent l'eau, pesèrent l'opium, firent dissoudre l'un dans l'autre. Il restait encore de l'opium dans le pot.

— Finissons-le, proposa Berthe, puisque c'est le dernier soir.

Et, de nouveau, ils installèrent sur le divan, avec des gestes habituels, le plateau de laque, les aiguilles, la pipe et la lampe qui bientôt clignota dans l'obscurité. Leur dialogue sentimental dura jusqu'au jour. Ils s'endormirent dans les bras l'un de l'autre et se réveillèrent tard. Berthe se leva et prépara du thé et des tartines grillées, puis, comme la journée était avancée, ils remirent au lendemain le début de leur cure. Ils fumèrent encore. Puis Berthe s'en alla. Il était six heures du soir. Ils avaient pris rendez-vous pour le lendemain matin

chez elle. Elle emportait la grosse bouteille. Sur le palier ils échangèrent un long baiser.

Le lendemain, Courvoisier ne se leva que très tard. L'après-midi était avancé quand il arriva chez Berthe. L'odeur familière le frappa dès l'entrée. Elle fumait déjà avec Noëlle.

— Tu n'es pas venu. Et pourtant je t'ai attendu. Noëlle est arrivée. Elle n'avait plus rien. J'ai pensé que tu avais changé d'avis et qu'on commencerait demain. Alors, comme je n'en pouvais plus on a fumé. On vient d'ailleurs de commencer.

— Non, je n'ai pas changé d'avis. Mais j'étais fatigué...

Il n'eut pas la force de lui faire de reproches et, comme tout était prêt, lui aussi il fuma.

Il resta la nuit entière chez Berthe pour commencer dès le matin la cure. Dès huit heures il se leva et remarqua que la solution d'opium était un excellent apéritif. Tous deux déjeunèrent ensemble et ils se séparèrent. Il avait envie de travailler. Il rentra chez lui et sortit d'un tiroir toutes ses notes. La première heure fut exaltante. Il retrouvait le parfum de ses années laborieuses. Il relisait certaines phrases avec un plaisir intérieur. Certaines

de ses observations lui paraissaient pleines de promesses, riches d'espoir.

Puis il sortit des paquets de revues scientifiques et bientôt sa foi sombra. Pendant qu'il perdait son temps d'autres avaient travaillé. Il retrouva plusieurs fois son nom cité dans les fascicules les plus anciens. Mais, bientôt, dépassé et oublié, il ne retrouva plus l'assemblage de lettres dont l'architecture familière était la façade de son moi. Il commença un classement. Mais déjà il comprenait que tous ses travaux étaient périmés et qu'il devrait se mettre à l'école de ceux dont il aurait pu être le maître. Chaque nom inconnu qu'il trouvait au bas d'un article, dont le contenu l'avait intéressé, était une nouvelle blessure pour lui. Il abandonna ce travail pour prendre le manuscrit sur les hypothèses. Mais déjà son propre langage lui devenait inintelligible. Au surplus et sans s'en apercevoir, il souffrait physiquement. Une lourdeur d'estomac le rendait haletant. Ses yeux humides allaient bientôt larmoyer. Par-dessus tout, une appréhension, une angoisse, le pressentiment d'un malheur le hantaient. Il restait à lire et à relire machinalement une phrase tandis qu'un rêve intérieur agitait autour des draperies funèbres. Il éternua plusieurs fois de suite et pensa s'être enrhumé

pendant la nuit. Le malaise cependant augmentait et il s'y abandonna. C'était l'heure où d'ordinaire il fumait quelques pipes. Il savait cette fois qu'il ne devait pas les fumer. Mais des picotements l'envahirent. Ce furent d'abord des démangeaisons dans le dos, puis au bout des doigts, dans la paume des mains. Elles gagnèrent tout son corps. Il alluma une cigarette. La saveur de la fumée lui parut amère. Une douleur à l'estomac le pliait en deux. Il larmoyait maintenant et se moucha plusieurs fois et, sentant sa main mouillée, vit qu'il bavait. Une irritation l'envahissait. Tout lui paraissait hostile : le coussin qui faisait des plis sous sa nuque, la cigarette qui se décollait, les bruits de la rue, l'air même qu'il respirait. Le soir tombait. Il se sentait perdu au fond de la ville, abandonné de tous. Les noms de ses amis l'irritaient quand il pensait à eux. Des colères intérieures le dressaient contre eux, leur image, leurs propos, le son même de leur voix et de lointains griefs remontaient en flux écoeurant.

Comme le soir tombait il n'y tint plus. Il ressortit la pipe et gratta le fourneau pour recueillir le dross. Il en chercha encore sur le plateau, sur les aiguilles et même sur la lampe où il était souillé d'huile. C'est alors que la fureur s'empara de lui. Il brisa sa pipe et sa lampe, alluma du feu et jeta les

débris dedans avec le dross si difficilement recueilli. Il grelottait. Il remit du bois dans la cheminée et resta au coin, d'abord morose, puis il pleura. Les larmes lui firent du bien. Il se versa un grand verre de cognac qu'il but d'un trait, puis un autre, et s'endormit sur le divan.

Au réveil la nuit était tombée, le feu éteint. Il avait froid. Il voulut faire la lumière et eut grand mal à trouver le commutateur. Quand il vit clair il regarda son visage décomposé, avec une barbe de trois jours, et ses mains qui tremblaient.

Il but encore du cognac puis, brusquement, sortit et se rendit chez Berthe.

À peine dans la rue, une colique le tordit. Il dut entrer dans un café. Il crut s'y évanouir. Quand il sortit, l'appétit de la drogue était tel qu'il eût tué pour s'en procurer. Dans le taxi sa hâte fébrile augmenta encore. En hâte il monta chez Berthe. Elle vint lui ouvrir, toute surprise, le visage reposé éclairé d'un sourire qui lui parut une insulte. Il entra dans l'appartement, se servit un grand verre de solution opiacée et s'affala, tout tremblant, sur un divan.

— Qu'est-ce qui t'arrive ? Tu es pâle comme un mort.

— Mais tu n'as rien eu, toi ? Tu n'as pas souffert du manque de drogue ?

— Non.

— Allons donc ! Tu as fumé ?...

— Oh ! une ou deux petites pipes seulement. Cela n'a pas d'importance.

— Pas d'importance ! Si tu ne les avais pas eues tu aurais vu si cela n'a pas d'importance. En tous les cas, c'est pas avec une ou deux petites pipes en plus que tu te désintoxiqueras.

— Tu deviens aussi ennuyeux qu'Auportain.

— Oui. Je crois que je ferais aussi bien de me désintoxiquer seul. J'avais cru que tu supporterais.

— Parlons-en. As-tu supporté, toi ? Il faut voir dans quel état tu étais quand tu es arrivé, et quelle rasade en entrant. Tu n'as pas pris seulement la peine de me dire bonsoir.

Mais précisément la rasade faisait son effet, calmait les douleurs et Courvoisier retrouvait au sein de son vice un équilibre factice. Il était disposé à s'attendrir sur elle comme sur lui.

— Il ne faut pas prendre cela au tragique. Nous devons mutuellement nous supporter bien des accès de nervosité avant d'avoir fini. Nous devons

nous aider l'un l'autre et non pas nous combattre. Quand je pense que j'avais dit à Auportain qu'un gramme chaque jour me suffirait ! Il m'a dit cinq grammes et ce n'est pas encore assez.

— Nous pourrions peut-être prendre un verre le matin et un verre le soir ?

— Oui, mais à ce train la diminution de la dose, chaque jour, sera trop grande. Songe que nous devons remettre dans la bouteille quatre verres d'eau : un dixième du total. Peut-être vaudrait-il mieux que nous ayons chacun la nôtre.

Ainsi firent-ils. Mais au bout de quelques jours ils renoncèrent à une discipline qu'ils étaient incapables d'observer. Chaque jour ils avaient enfreint leur règle. Chaque jour la drogue s'était montrée la plus forte. Sa domination, ils le sentaient, triomphait de leur désir de santé, de leur volonté.

Berthe retourna à sa pipe et aux soirées chez des amis et aussi Courvoisier. Mais il ne remplaça pas sa pipe brisée et brûlée. L'héroïne, pour lui, supplanta l'opium et, désormais, les sachets de papier blanc prirent la place des petits bidons aux étiquettes pittoresques. Ses notes, ses manuscrits traînèrent longtemps sur un meuble avant de retrouver le tiroir d'où ils ne devaient plus sortir.

D'autre part l'argent commençait à devenir pour lui une raison d'inquiétude. Il avait dissipé un petit héritage. Il lui fallait vendre maintenant des livres aimés, des bijoux, des tableaux. Quelque temps encore il conserva son allure et son prestige. Il savait dissimuler ses angoisses. Mais chaque réveil pour lui se faisait plus douloureux. Il pouvait faire alors le bilan du temps perdu qui grossissait sans cesse. En vain se promettait-il d'agir le lendemain. Il n'osait encore s'avouer qu'il en était incapable et que seule la nécessité immédiate le gouvernait, qu'en réalité il vivait d'expédients.

Auportain ne l'avait jamais questionné sur ses efforts. Aussi bien était-il assez averti pour savoir qu'ils avaient échoué, si même ils avaient été tentés.

Un jour pourtant Courvoisier fit allusion à leur entretien.

— Entre nous, mon cher Auportain, les Chinois me déçoivent. Leur fameuse bouteille est une blague.

— N'en accusez pas les Chinois. Je les crois innocents de cette astucieuse invention. Pour moi l'idée en est venue à un officier de marine.

Barbara, grâce à sa fortune, avait toujours une provision de drogue, sans cesse entretenue, qui lui aurait permis de rester plusieurs mois sans en acheter. Par cette même fortune elle se savait à l'abri des perquisitions policières. Mais si les intoxiqués se méfient les uns des autres, s'ils sont facilement perfides l'un envers l'autre, s'ils mentent d'une façon maladive, il est bien rare qu'ils ne viennent pas en aide à celui d'entre eux qui souffre de privation. Barbara avait avancé de l'opium à Columot qui en manquait, à Courvoisier qui n'avait pas d'argent pour en acheter, à Marie-Jacqueline dont le marchand avait été arrêté. Lily avait épuisé la réserve d'héroïne. Si bien qu'elle se trouva un jour sans avoir de quoi fumer sa dose quotidienne. Elle ignorait les petits détaillants dont elle se méfiait d'instinct, n'accordant sa confiance qu'au gros trafiquant, de même qu'elle ne consentait à s'habiller que chez les grands couturiers. Mais il en est des précautions de drogués comme de leurs

serments de ne plus user de drogues. Auportain seul, grâce à un égoïsme proclamé, ne risquait pas d'être dépourvu. Mais il avait, une fois pour toutes, résolu de voiler le crépuscule de sa vie dans les fumées de l'opium. Les autres mêlaient à la méfiance et à l'avarice une insouciance et une prodigalité d'enfants pour qui le pot de confiture entamé devrait durer des mois. Au surplus ils étaient le jouet de leur humeur. Les portait-elle à la confiance et à l'optimisme, ils auraient distribué leurs derniers sous. Au contraire, subissaient-ils la crise de dépression qui précède le moment où la fumerie et la prise deviennent un impérieux besoin, ils auraient défendu au péril de leur vie la provision d'héroïne ou d'opium qui devait leur assurer une passagère euphorie.

Lily qui, désormais, consacrait à son vice les vertus de séduction qu'elle possédait encore avait su mendier au bon moment auprès de Barbara. Les autres aussi ou, peut-être, leur voix était-elle arrivée par téléphone juste au moment cruel d'un silence et d'une solitude devenus intolérables. Barbara leur devait peut-être d'avoir échappé, à cette minute, à la hantise du suicide. Peut-être étaient-ils arrivés eux-mêmes pour peupler cette solitude d'une présence rassurante.

Barbara téléphona à Antoine. Il lui apporta le paquet d'héroïne acheté à Estival. Il lui permit de vivre quelques jours sans inquiétude. Puis de nouveau elle se retrouva sans provision. Elle persécuta alors Antoine qui, durant quinze jours, réussit à trouver des quantités suffisantes auprès de trafiquants suspects. Il essaya de joindre Estival, mais celui-ci était en voyage d'enquête. Il courut alors les bars et les dancings, ne trouvant parfois qu'à une heure avancée de la nuit ce qu'il recherchait. Il le portait alors à Barbara et attendait le jour chez elle en conversations sentimentales dont il revenait plus enivré que par la drogue.

Un jour cependant il ne put rien apporter. La déception de Barbara tourna vite à la colère et Antoine revint à pied après l'avoir quittée silencieusement.

Barbara tenta de toucher Columot. Il faisait répondre qu'il n'était pas là, sachant bien ce qu'on voulait lui demander et se promettant chaque fois de payer sa dette, non pas en argent, il importait peu à Barbara, mais en nature. Courvoisier était en voyage. Lily, poussée par une mauvaise inspiration, vint la voir. Barbara lui réclama son héroïne avec tant de véhémence que la conversation tour-

na à la dispute. Lily était d'ailleurs venue pour emprunter, une fois de plus, de l'argent. Elle crut éteindre la colère de Barbara en le lui demandant. Mais Barbara souffrait déjà de privation. Elle injuria Lily avec des mots d'une verdeur et d'une perfidie qui l'exaspérèrent. Elle ne se trouva pas en reste d'insultes. Elles se reprochèrent mutuellement les services qu'elles s'étaient rendus. Puis elles se quittèrent au moment où l'entrevue allait se transformer en bataille. Seule, Barbara se mit à la fenêtre et pleura sur elle-même en regardant le panorama de Paris. Elle rêvait d'enjamber son balcon et de se jeter et de tomber interminablement sur cette ville pour y dormir définitivement d'une mort tragique. À quelques centaines de mètres de là, Lily, accoudée au parapet du quai, pleurait sur elle-même en regardant, à travers ses larmes, couler la Seine où elle souhaitait s'endormir pour jamais si elle en trouvait le courage.

C'est là que Dondlinger la rencontra. De ses explications confuses il ne comprit qu'une chose, c'est que Barbara était malheureuse. Il n'accorda qu'une faible attention aux lamentations de Lily, étant trop amoureux pour concevoir l'existence possible d'une autre femme que Barbara. Il se rendit en hâte chez cette dernière qui l'embrassa fié-

vreusement, le suppliant de lui trouver de la drogue, n'importe laquelle, à tout prix. L'entrevue parut exquise à Dondlinger. Elle était dramatique pour Barbara qui se raccrochait à lui comme à une bouée de sauvetage. Dondlinger s'exalta. Sa rencontre avec elle avait d'abord été un enchantement. Puis il avait souffert des obstacles qui se dressaient entre lui et son rêve. Il avait soupçonné bientôt qu'il n'était qu'un caprice. À cette minute il comprenait que la chance le visitait. Il promit tout et plus encore et s'en alla en promettant de revenir dans la nuit.

En quittant Barbara, Dondlinger était ivre d'audace et de ses propres promesses. Quand il se trouva dans la rue, Paris lui sembla brusquement plus grand qu'un sahara dans lequel il devrait trouver, enfouie dans le sable, une aiguille ou une pièce de monnaie. Il n'avait que cent sous sur lui. Il entra dans un petit bar où il se fit servir coup sur coup quatre fines à vingt-cinq sous. L'alcool de mauvaise qualité le précipita dehors et, sans réfléchir, il prit sa course à travers les rues. Une pluie fine tombait qui lui donnait une odeur de chien crotté. Il marchait vite, en enfant des faubourgs, habitué à traverser les rues et les carrefours comme un paysan poursuivant un lièvre arpen

une plaine. Il se trouva brusquement devant le trou noir, pailleté de lumières, de la place de l'Étoile. Par le boulevard de Courcelles il alla jusqu'à la place Clichy. Il allait être neuf heures. Bob, son ancien camarade, chasseur dans une boîte de nuit, devait être arrivé. Dès le haut de la rue Fontaine il le vit, devant le porche du dancing, parlant avec des chauffeurs de taxis. Son accueil fut cordial mais, aux yeux de Dondlinger, un peu prétentieux.

— Te voilà, Toto, tu arrives bien. C'est le moment où je suis libre. Viens te taper un pot à côté. Ça va ? Ça boulotte ? (Puis, dans la lumière de la boutique :) Bon Dieu ! D'où sors-tu ? Tu n'as donc pas de pèze pour prendre le métro ? Moi, mon gars, quand il fait ce temps-là je prends un taxi. Faut te réchauffer. Prends un sportbeef, avec une goutte de vin blanc.

Il trempa d'autorité une tartine de beurre dans sa tasse, tartine qu'il prit sur une pyramide étagée dans une soucoupe sur le comptoir.

— Mange. Il faut manger. Et puis, tiens, prends un sandwich. – Patronne, un sandwich saucisson, et puis aussi un sandwich jambon. – Mange, que je te dis ! – Patronne, c'est à moi tout ça. – Tu m'attends un chouïa ? Je reviens tout de suite.

Il s'absenta puis revint.

— Faut boire aussi. — Patronne, un verre de vin blanc. — Dis donc, ça n'a pas l'air d'aller. Tiens, prends.

Et il lui glissa dans la main deux billets de cent francs.

Dondlinger retrouvait couleur et équilibre.

— Écoute, c'est pas tout. Il me faudrait de l'héro.

— Ah ! merde, qu'est-ce qui te prend ? Pour quoi faire qu'il t'en faut ?

— C'est pour ma poule. Une fille riche. Oui, je te dis. Ne rigole pas. C'est pas une grue. J'ai pas osé la taper. Tu comprends ? Et il lui en faut, sinon elle crève.

— Mince alors, tu fais le miché. Les poules, c'est pour payer.

— Mon vieux, je suis pincé !

— Idiot. Raison de plus. Comment veux-tu qu'elle ait de l'estime pour toi si elle ne paye pas ? Si tu te figures qu'elle ne se rend pas compte avec ta touche que t'es raide. Enfin, c'est tes oignons.

— Oui, mais où est-ce que je pourrai en trouver ?

— Tu serais venu la semaine dernière, c'était fait en cinq minutes. Mais ils ont embarqué un tas de trafiquants ces jours-ci. Tous des donneurs. Alors, moi je ne sais plus. Y a bien Marco, mais je ne veux pas me mouiller... attends.

Il sortit de nouveau et revint avec un personnage blême, bien babillé, aux yeux gris, qui commanda un quart Vittel. Bob enchaîna :

— Voilà. Le copain n'a rien. Il a tout planqué. Mais il dit que tu pourrais voir de sa part Fernand, à l'hôtel de Kharbine. Tu lui diras c'est de la part de Jean. Tu verras bien. Tu sais où c'est ? à côté, rue de Clichy.

Dondlinger repartit. Il trouva l'hôtel et monta un escalier tiède au tapis usé, à la rampe poisseuse d'encaustique. Il frappa à la porte indiquée. Il y eut un grand silence, puis, au bout d'un instant, la porte s'entr'ouvrit, une tête passa. C'était celle d'un grand gaillard en pyjama rose, aux cheveux noirs tombant en désordre sur le visage. Au nom de Jean il fit entrer le visiteur dans une chambre éclairée par une lampe de chevet. On devinait, dans le lit, un corps peletonné, une femme dont les cheveux dépassaient le drap.

Dondlinger expliqua sa visite.

— Oh ! Cela, rien à faire. J'ai plus rien. J'ai tout planqué. Ça sent mauvais en ce moment et je suis repéré. Mais attendez, vous allez aller aux Halles, rue Rambuteau. Vous irez dans un café à droite et vous demanderez Alfred. Le café s'appelle aussi Alfred, « Chez Alfred ». Vous lui direz que vous venez de ma part. Maintenant, filez, il vaut mieux ne pas vous faire remarquer ici.

Cette fois Dondlinger prit un taxi qui l'arrêta à la pointe Saint-Eustache. Il trouva le café Alfred et Alfred, un gros garçon joufflu, aux paupières tombantes, qui jouait aux cartes dans la seconde salle. Au nom de Fernand il se leva et entraîna le jeune homme sur le trottoir.

— Il vous en faut combien ?

— Ça dépend du prix.

— Trente francs.

— Alors cinq, ou plutôt six.

— C'est bon. Donnez-moi cent soixante-quinze francs. Et puis revenez à onze heures et demie au métro « Halles ». Là-bas, vous voyez ? Si vous voyez du monde ne craignez rien, c'est des clients. Il y aura deux femmes et une voiture, une grosse Talbot. À tout à l'heure !

Il était dix heures et quart. Il restait à Dondlinger une quinzaine de francs. Il s'arrêta à la grillade, au coin de la rue Montorgueil, et mangea une saucisse arrosée de vinaigre dans un quignon de pain. Il prit un café au comptoir voisin. Mais il ne tenait pas en place. Il marcha sous les pavillons et aux alentours où les pyramides de navets et de carottes composaient des harmonies rouges et vertes, blanches et vertes dans la lueur des grands lampadaires qui avivait les couleurs. Le quart sonnait à Saint-Eustache quand il commença à se diriger vers le métro avec la sourde inquiétude d'avoir été volé. Au coin de la rue Mondétour, il se heurta soudain à Alfred qui allumait une cigarette.

— Tiens, puisque vous êtes là, voilà la marchandise.

Il lui mit dans la main un paquet que Dondlinger cacha dans sa poche. À grandes enjambées Alfred se dirigea vers l'entrée du métro. Dondlinger le suivit, plus lentement pour ne pas l'importuner.

Il le vit de loin s'approcher d'un groupe d'ombres. La pluie qui n'avait pas cessé de tomber mêlait le décor et les acteurs. Soudain, d'un taxi, quatre hommes descendirent. Il y eut une mêlée confuse. Un coup de sifflet jaillit. Six agents en

embuscade vinrent à la rescousse. Sans bien comprendre, Dondlinger observait la scène. Tout se calma. Le groupe se divisa. Les uns montèrent dans la Talbot. Une partie des autres commença à monter dans le taxi quand une voix cria :

— Le petit bonhomme là sous le réverbère, arrêtez-le aussi. Il lui parlait il n'y a pas une heure.

Dondlinger comprit qu'il s'agissait de lui. Il fit demi-tour et s'enfuit. Il entendait derrière lui le galop lourd de deux agents. Il s'engagea dans un dédale de rues étroites, revenant sans cesse sur ses pas, tournant et retournant et toujours poursuivi. Soudain la trompe des pompiers retentit. Une lourde voiture rouge faillit l'écraser. Il y eut un brouhaha et soudain, hors de souffle, il se trouva seul sur la place des Victoires. Il partit alors dans les rues les plus sombres qu'il put trouver et découvrit enfin un métro. Sur le quai il se laissa tomber sur un banc, les tempes bourdonnantes et de la salive plein la bouche.

Quand il arriva chez Barbara elle était allongée, fumant l'opium avec Columot. Celui-ci était arrivé providentiellement dans la soirée. Barbara accueillit Dondlinger sans enthousiasme. Elle lui prit la drogue, la mit dans un tiroir, et l'invita à fumer

sans même se préoccuper de savoir si elle lui devait de l'argent et encore moins de la peine qu'il avait pu avoir à se procurer de l'héroïne.

Dondlinger se sentait étranger à la conversation. Il avait le sentiment d'être invité en parent pauvre. Il songea à partir mais n'en trouva pas le courage. Il fuma goulûment et s'immobilisa dans une rêverie mélancolique dont il ne sortit qu'au matin quand Columot lui proposa de le déposer quelque part, en s'en retournant. Columot était naturellement séduisant, mais surtout il aimait être aimé, il aimait séduire. Il sut parler à Dondlinger, le mettre en confiance, l'écouter.

Et Dondlinger raconta sa nuit.

— Je suppose que vous avez été déçu en arrivant quand vous avez vu que Barbara n'avait plus besoin de vous et que tant de risques avaient été courus pour rien.

— Pourquoi ?

— Je ne sais pas, mais il me semble. Une aventure comme celle-là est exaltante. On sent son cœur battre... et Barbara ne vous a même pas demandé ce qui vous était arrivé.

— Elle ne pouvait pas savoir.

— Elle se préoccupait peu de savoir. Pour elle la vie est toute simple. Tenez, je parie qu'elle ne vous a pas remboursé la drogue. Dites-moi combien elle vous doit, je vais vous payer. Ne craignez rien, je le lui réclamerai. Cela sera facile de ma part. Tandis que vous, vous n'oseriez jamais.

— Mais non, voyons.

— Mais si. Tenez, on va régler ça en buvant un verre.

Il arrêta son auto devant le New-York Bar, rue Daunou, et entraîna son compagnon dans un univers nouveau pour lui. L'endroit était sombre mais gai. Au-dessus du bar pendait une énorme paire de gants de boxe, ceux de Caméra. Au mur, des caricatures de Sem. Dans une vitrine, de poudreuses bouteilles de gin et de whisky. Quelques Américains jouaient aux dés sur le comptoir en riant comme des enfants.

— Nous boirons ici le meilleur whisky de Paris. Cela vaudra mieux que cette cochonnerie de drogue, comme dirait Auportain.

On leur servit l'alcool doré que le soda fit mousser.

De nouveaux compagnons venaient d'entrer. Ils échangeaient de grandes claques sur les épaules en s'offrant mutuellement le premier sourire de la journée.

— Voyez-vous, Barbara est comme toutes les femmes. Elle trouve tout naturel quand il s'agit de la satisfaction de ses désirs. Ce qui serait extraordinaire, et même injuste, pour elle, c'est un obstacle, un refus. Il ne faut pas lui demander plus qu'elle ne peut donner : sa beauté, sa fantaisie et sa gaieté ! Et surtout se méfier de souffrir pour elle. Je ne sais pas pourquoi, d'ailleurs, je vous dis cela. Nous sommes tous les mêmes. Tenez, mon vieux, voilà cinq cents francs. Prenez-les sans regrets, sans hésitations, de camarade à camarade.

Dondlinger se sentait fondre de confiance. Il ne refusa pas le gros billet. Le whisky lui tournait la tête. Il devenait bavard, raconta sa vie, s'épancha.

Columot s'attendrissait. Le compagnon du moment était toujours son meilleur ami, quitte à l'oublier à l'instant même où ils se sépareraient.

Il emmena déjeuner Dondlinger au Cercle des Armateurs du Littoral, le Littoral comme disaient les habitués, un tripot installé dans les anciens appartements du duc de Brunswick. Moyennant

quelques pertes au baccarat on y déjeunait et dînait gratuitement. La chère y était bonne. Columot avait déjà fait inscrire Antoine. En arrivant ils le trouvèrent à une table, installé devant une douzaine de rapiers de hors-d'œuvre.

— Antoine, mon cher, la vie est belle, la santé est bonne et Dondlinger est un chic type. À table, à table, j'ai faim et je suis content de vous voir.

Columot n'était pas pervers, mais il aimait parler quand il était gai. Il ne put s'empêcher de faire allusion à l'amour de Dondlinger pour Barbara. Antoine en prit aussitôt ombrage. Il voyait en lui un rival d'autant plus à craindre qu'il semblait moins redoutable. Esprit rêveur, sans cesse perdu, quand il était seul, dans des rêves triomphaux que l'opium, s'il en prenait, exaltait à peine, il était assailli souvent par le soupçon et le découragement. La sensibilité propre aux amoureux lui faisait aussi deviner obscurément que Dondlinger avait obtenu plus que lui, que la simplicité et les manières directes, parfois même maladroitement, de celui-ci étaient cependant des avantages contre lui qui se raisonnait à propos de tous les actes de sa vie et qui, par scrupule, devenait timide. Ainsi cette faculté d'imagination qui le protégeait contre bien

des dangers, et qui devait le protéger encore, était-elle aussi un frein dans sa poursuite du bonheur. Il en tirait quelque mélancolie et, alors qu'il était fait pour se baigner dans les lumières du printemps et de l'été, se complaisait dans une saison grise que sa santé, sa confiance en lui-même, si dissimulée fût-elle, et sa chance, car il en avait, éclairaient malgré lui de rayons.

Dondlinger sentit obscurément que quelque nuage avait passé sur la belle journée. Pourtant Antoine et Columot n'avaient pas modifié leur attitude. Les propos restaient joyeux, mais il sentait peser sur lui la méfiance et l'inimitié de quelqu'un.

Le repas se termina. Columot s'assit à la table de baccarat et jeta quelques louis avec cette aisance qu'enviait Antoine et qui intimidait Dondlinger. Tous deux descendirent ensemble l'escalier et se séparèrent dans la rue.

Dans le petit appartement de Marie-Jacqueline, Simonne, Berthe et Dondlinger serrés dans la cuisine regardaient Courvoisier qui préparait du dross. Il avait gratté les fourneaux et raclé l'intérieur des tuyaux de pipe, la surface des plateaux, le fond des pots à pharmacie qui avaient contenu de la drogue. Tous ces résidus se dissolvaient dans l'eau bouillante où il plongeait les aiguilles d'argent. Il les en sortait brillantes et chaudes. L'odeur lourde flottait dans la pièce et ils la humaient avec délice.

— Ce ne sera jamais que du dross de dross, mais comme Auportain doit venir vers onze heures cela nous permettra d'attendre.

Personne ne répondit à Courvoisier. On entendait tomber une pluie fine derrière les persiennes et de temps à autre une goutte plus lourde qui s'écrasait sur le balcon. Le liquide s'épaississait. C'était l'instant délicat. Il ne fallait pas laisser trop cuire car la drogue serait trop épaisse, ni pas assez

car elle serait trop claire. Courvoisier prenait plaisir à être observé. Il était fier de son talent de préparateur et engageait puérilement son honneur dans la réussite de cette opération. Enfin il baissa le gaz, versa dans le pot, jeta quelques résidus insolubles et finit en mettant le précieux récipient au bain-marie. Quelques minutes encore l'eau frémit, puis il éteignit. C'était prêt. Semblable à tant d'autres, la soirée commença. Ils fumaient une pâte plus lourde et amère que de coutume et qui desséchait la gorge. Enfin, vers dix heures, ils en épuisèrent les dernières gouttes.

— C'est quand même de la saleté, prononça Marie-Jacqueline, je vais nettoyer le matériel pour ne pas gâcher la bonne toufiane d'Auportain.

Elle y mit l'ardeur d'une ménagère pour l'astiquage de ses cuivres. Son activité augmentait la torpeur de ses compagnons. Enfin elle rangea le tout sur une commode et servit du thé avec des ronds de citron. Ils le burent. Courvoisier avait ouvert la fenêtre et guettait Auportain. Un taxi s'arrêta devant la maison. Le jeune homme referma la croisée.

— Enfin le voilà.

On sonnait à la porte. Marie-Jacqueline alla ouvrir. Ils entendirent un brouhaha, des pas lourds, des protestations de la jeune fille. La porte de la chambre s'ouvrit et deux agents pénétrèrent avec un civil qui était un inspecteur.

— Je crois qu'il est inutile de nier, n'est-ce pas ? dit-il. Mesdames, messieurs, remettez-moi votre drogue et réglons cette affaire sans scandale.

Courvoisier avait repris son sang-froid.

— Quelle affaire ? quelle drogue ?

— Ne niez pas ! Je la respire à pleins poumons.

— Nous ne comprenons rien à ce que vous dites.

— Et ça (il désignait les pipes, les plateaux déposés sur la commode), c'est pour faire de la confiture peut-être ?

— Ça, c'est des objets d'art, de la curiosité. Il ne suffit pas d'avoir une pipe chinoise pour être un fumeur d'opium.

— Vous préférez que je fouille ?

— Fouillez tout ce que vous voudrez.

L'inspecteur commença sa perquisition. Elle était facile : une seule pièce, une petite salle de bain, une petite cuisine, une entrée composaient le

logement où les meubles étaient rares. Il visita les tiroirs, vérifia les pieds de la commode et du divan, les coutures du tapis cloué. Dans un placard à vêtements il retourna les poches. Il souleva quelques tableaux, s'assura de l'authenticité des tuyaux de gaz et, monté sur un escabeau, éclaira, avec sa lampe de poche, la chasse d'eau des cabinets.

— Je suis sûr qu'il y a de la drogue ici. Voulez-vous me la remettre ou préférez-vous que je vous emmène au poste pour vous fouiller ?

— Si vous voulez.

L'assurance de Courvoisier était si grande que tous se sentirent rassurés. L'inspecteur remit tout le matériel de fumerie à un agent qui ouvrit la marche, les trois hommes et les deux femmes le suivirent, le deuxième agent prit la suite, puis l'inspecteur tira la porte derrière lui.

Sur le trottoir l'air humide leur lava le visage. Leur nervosité les portait à rire, mais ils se taisaient. Les deux agents, Berthe et Dondlinger montèrent dans le taxi. L'inspecteur en arrêta un autre où il prit place avec Simonne, Marie-Jacqueline et Courvoisier. Au moment où les deux voitures démarrèrent un troisième taxi s'arrêta devant l'immeuble voisin. Son occupant se dirigea vers la

porte, sembla hésiter et vint sonner à celle d'où la petite caravane venait de sortir. C'était Auportain qui arrivait en retard. Il était minuit passé. Les deux voitures tournaient déjà l'angle de la rue prochaine et, avant d'entrer, Auportain jeta un regard distrait sur la lueur de leurs feux arrière qui rougeoiaient derrière le rideau de la pluie.

Auportain monta, sonna et, comme on ne lui répondait pas, prit, en habitué, la clef sous le tapis. Il ouvrit, fit de la lumière, s'approcha du feu. L'absence de Marie-Jacqueline et de ses amis ne l'étonnait qu'à moitié. Ils avaient dû aller boire dans quelque bar et allaient revenir. La présence de la clef dans sa cachette habituelle, la porte seulement tirée, indiquaient une absence de peu de durée. Il raviva le feu de bois et se servit une tasse de thé encore tiède, très fort, dans lequel il pressa du jus de citron. En fumant une cigarette il se perdit dans les fourrés habituels de sa rêverie. Il jouissait de sa solitude et de son dépaysement dans ce lieu confortable mais si peu conforme à son goût. Ce goût n'allait pas tarder, quelques dizaines d'années tout au plus, à passer dans le domaine de l'image, du musée et de la reconstitution. Peut-être un jour les meubles qu'il aimait et parmi lesquels il évoluait avec tant de sécurité serviraient-ils de dé-

cor à d'autres vies, d'autres amours, d'autres chagrins. Les meubles de Marie-Jacqueline, ses bibelots, ses tableaux subiraient à leur tour un identique déménagement. Auportain se sentait encore plus vieux des siècles futurs que des années passées durant lesquelles il avait vécu et même, à certains moments, cru vivre intensément. Le tic-tac de la pendule reprit un rythme identique à celui de son sang et de sa respiration. De nouveau les petits coups réguliers frappèrent à des portes invisibles. Il regarda sa montre et haussa les épaules. Il attendait depuis une heure et demie. Il eut un sourire mi-triste, mi-ironique et remit une grosse bûche sur les braises. Il but encore une tasse de thé, maintenant tout à fait froid, posa bien en évidence, sur la commode, un bidon d'opium de la Régie indochinoise, éteignit la lumière, sortit, remit la clef à sa place... Dehors la pluie avait cessé, mais les réverbères se reflétaient encore sur l'asphalte humide. Il s'éloigna vers la gauche, en direction de la plus prochaine station de taxis. Si, à quelques centaines de mètres, il s'était retourné, il eût vu des ombres descendre de deux voitures arrêtées devant la maison de Marie-Jacqueline.

L'inspecteur, têtue, ramenait toute la bande dans l'appartement. Rien ne l'avait convaincu, ni la

fouille, ni l'examen du matériel bien lavé, ni les dénégations des accusés. Il était sûr qu'il y avait de l'opium quelque part et il voulait le trouver. Arrivé sur le palier, il les fit attendre un instant, visita la salle de bain et l'entrée et s'assura que la cachette ne pouvait s'y trouver. Alors il les fit entrer avec les deux agents, leur passa des chaises et, en présence de Courvoisier, commença seul un nouvel examen du studio. Il frappa méthodiquement le long des murs et sur les lames de plancher, à travers le tapis cloué. Il retourna le divan, palpa longuement matelas et coussins, fouilla le rebord des fenêtres et la gouttière, sortit les tiroirs de la commode et les vida. Dans la cuisine il inspecta de même tous les récipients. À la fin, énervé, il ouvrit la porte :

— Pour cette fois-ci vous m'avez, mais je vous garantis que j'aurai ma revanche. Au revoir, vous êtes libres.

— Et les objets que vous avez emportés ? demanda Courvoisier.

— Vous viendrez les rechercher au commissariat demain.

— Vous auriez pu les rapporter. En voilà des manières !

L'inspecteur ne répondit pas. Rageusement il appela les agents :

— Vous venez, vous autres ?

On entendit leurs pas décroître dans l'escalier et Simonne se laissa tomber sur le divan en désordre en riant aux éclats.

— Quelqu'un qui mérite son nom, c'est bien Auportain, s'exclama Courvoisier. Vous rendez-vous compte de la catastrophe s'il était arrivé pendant notre absence ?

— Oui Auportain est épatant, même quand il pose des lapins. Mais qu'est-ce qu'on va faire maintenant ? demanda Simonne. Il est deux heures !

— C'est vrai, cela. On n'a pas de drogue.

— On pourrait téléphoner à Auportain.

— Merci... vous pensez bien que le téléphone est surveillé.

— Et pas la moindre parcelle de dross... pas la moindre trace d'opium.

— De l'opium ? en voilà, s'écria Dondlinger.

Ils le regardèrent tous. De son doigt il désignait sur la commode le petit bidon déposé par Aupor-

tain. La stupeur les empêchait de comprendre. Enfin Courvoisier prit la petite boîte, la soupesa.

— Mais oui, c'est de l'opium.

— Alors Auportain est venu pendant qu'on était au commissariat !

— Et si c'était un piège de l'inspecteur ?

— Et nos pipes qui sont restées chez les flics !

Un instant ils discutèrent. Enfin Marie-Jacqueline refit du thé. Ils en burent tous une tasse assaisonnée de drogue, puis, comme la terreur de la police les hantait, qu'ils n'osaient sortir seuls ni les uns ni les autres tant ils craignaient d'être suivis, ils vidèrent le précieux poison dans les cabinets. Le bidon fut jeté dans le feu et le parfum profond de l'opium se répandit dans la pièce, doublé d'une odeur de caramel.

Jusqu'au jour ils veillèrent, moitié kieffant, moitié veillant, sursautant parfois aux bruits de la rue et de l'escalier. Au jour ils s'en allèrent les uns après les autres, compliquant leur itinéraire pour rentrer chez eux. Puis, avec des ruses inutiles, ils se mirent de nouveau en quête de leur fournisseur ou de leurs amis pour se procurer la substance indispensable à leur vie.

Il est possible de mener une activité sociale en prenant des stupéfiants. Mais rares sont ceux que ce tournoi ne conduit pas à des catastrophes. Don-dlinger déserta d'abord sa famille. Sa mère avait cinq enfants. L'absence d'un fils ne fut considérée que comme une fugue provoquée par les humeurs de son âge. Il reviendra, pensa-t-on...

Mais s'il est facile à un rentier, à un patron, à un intellectuel de prolonger longtemps le compromis entre le rêve et la réalité, l'effort est plus grand pour un travailleur manuel. Dans le cas de Don-dlinger il y avait, en outre, une différence trop grande entre son niveau social et celui de ses nouveaux amis. Il ne fut pas déraciné mais amputé de sa classe. Il perdit du même coup son bon sens, sa claire vision du monde. La drogue acheva un déséquilibre qu'elle était capable de provoquer à elle seule.

Il quitta donc la maison où il travaillait sur la promesse de Courvoisier de lui faire faire un métier plus agréable. Courvoisier l'employa quelques semaines à faire des courses. Il le payait quand il y pensait ou quand il pouvait.

Dondlinger s'habitua à vivre dans une chambre d'hôtel payée par hasard, à manger un jour dans un restaurant somptueux et à se contenter le lendemain d'un sandwich ou d'un morceau de boudin froid, arrosé d'un verre de vin rouge au plus proche comptoir. Il bénéficia aussi des cadeaux de ses amis, dans des soirs d'attendrissement. On le vit porter une cravate de Charvey avec un pauvre costume de confection, ou encore des souliers de Weston ou d'un bottier chic, un pantalon d'O'Rossen, un pull-over des Prisunic et des chaussettes de coton. Ce costume suffisait cependant à provoquer les rires d'envie de ses anciens camarades, sauf Bob qui prétendait s'y connaître et enviait, secrètement et pêle-mêle, le chic des maquereaux de la place Blanche et celui de ses clients à Hispano ou à Rolls, sans bien faire la différence entre eux.

Au reste, Dondlinger, timide avec Barbara et ses camarades, resté à leur yeux un véritable ouvrier,

devenait méprisant envers ses amis d'école communale ou d'atelier. Il ne savait plus parler leur langue, se désintéressait de leurs préoccupations et s'ennuyait en leur compagnie.

Enfin, Courvoisier ne le payant plus, il finit par le dire à Columot qui s'offrit à l'employer à son tour. Mais Columot se souciait peu d'introduire dans son usine un témoin de ses nuits.

Il lui créa donc des occupations dont l'utilité échappa peut-être au jeune homme mais dont il ressentit la déprimante gratuité.

D'ailleurs Columot, plus énergique et par conséquent plus franc que Courvoisier, ne tarda pas à le prévenir qu'il ne pouvait continuer davantage à le faire vivre.

L'homme normal se lasse rapidement de rendre service à un de ses semblables. L'intoxiqué plus encore. C'est un velléitaire et un inconstant. Rares sont les promesses qu'il tient, mais elles sont nombreuses. Le nuage qui passe, la fumée qui s'échappe de la pipe à opium ont plus de poids que ses paroles. Il n'en peut être autrement de la part d'un être dont les passions ne sont freinées par aucune vertu. Dondlinger décida donc de ne plus toucher à la drogue qu'il achetait quelquefois mais

dont, le plus souvent, il usait chez l'un ou chez l'autre toujours disposés en apparence à lui en donner.

Il souffrit horriblement de la privation. Il était intoxiqué lui aussi et il dut mendier un matin chez Antoine une boulette d'opium. Il n'est pas bon d'être misérable. La misère de Dondlinger éclata aux yeux de tous et l'on se trouva des excuses pour ne pas le voir.

Après une nuit de souffrances intolérables il se présenta à l'hôpital Henri-Rousselle.

Le matin où Dondlinger se rendit à Henri-Rousselle était voilé d'une brume qui présageait le soleil. Le métro était empli d'une foule silencieuse de travailleurs. Du haut du viaduc métallique le regard coulait sur les toits de Paris. Il vit de loin le dôme du Val-de-Grâce, le Panthéon, la Tour Eiffel. La station « Glacière » coupa sa vision.

Par une avenue rustique il monta vers le pavillon de consultation. Les arbres frémissaient aux parfums du matin. Dans un enclos, deux cerfs roulaient leur bosse sans entrain autour d'un ruisseau de ciment et d'une hutte couverte de chaume. Ils nourrissaient d'images cavalières la mélancolie des visiteurs et affectaient l'allure de gentilshommes blasés par le vin, par le jeu, par les femmes. Des tulipes fleurissaient les parterres. L'hôpital se présentait comme un beau parc, un Port-Royal où n'atteignaient pas les rumeurs de la ville.

Le soir même Dondlinger fut installé dans une chambre à deux lits dont l'un était déjà occupé par un personnage mal rasé qui le traita en intrus pendant deux heures durant lesquelles infirmiers, médecins et internes vinrent les visiter à peu près tous les quarts d'heure. Ce qui n'empêcha pas le personnage d'éclater enfin en récriminations contre le régime, de se plaindre d'être abandonné et d'être soigné quand on avait le temps. Il arrivait à la fin de sa cure et ne cachait pas son intention de recommencer à priser de l'héroïne dès qu'il serait sorti.

— Oh ! là ! là ! monsieur, quelle tôle ! On est pire que des prisonniers. D'ailleurs c'est la troisième fois que je viens ici. On me connaît bien, allez... Mais je ne viens que lorsque cela sent mauvais. Quand les bourres s'en mêlent un peu trop et qu'ils arrêtent les trafiquants. Alors je viens ici. Je suis en désintoxication et on ne peut rien contre moi. Mais quelles brutes ! Ils vous verraient crever qu'ils ne vous donneraient pas un brin de drogue. C'est un régime affreux. Désintoxiquer en huit jours, c'est de la folie.

Mais Dondlinger ne le suivait pas. Il l'écoutait à peine. Il se trouvait bien protégé par les hauts

murs de Sainte-Anne. Il aurait presque souhaité n'en plus sortir, être considéré comme fou, finir sa vie dans ce calme paysage, employé à des besognes sans responsabilité. Il doit y avoir ainsi dans les asiles des aliénés volontaires comme il est des religieux dans les couvents.

La nuit fut calme. La seconde le fut moins. Il y eut une galopade dans le couloir et des concilia-bules à voix basse. Dondlinger entendit distinctement un interne qui disait :

— Du chiqué pour nous attendrir. Il aurait pu rester dans cette position jusqu'à huit heures du matin sans mourir. Du chiqué. Un suicide rend toujours intéressant à leurs yeux. Ayez surtout l'air d'y croire. S'il comprenait que nous ne sommes pas dupes il serait capable de recommencer et de réussir.

Une femme, une jeune interne, répondit :

— Ils jouent tous la comédie. Je me demande même si l'intoxication ne commence pas quand ils ont décidé de dire qu'ils sont intoxiqués, quand ils acceptent de l'être et, même, le désirent.

Les voix se perdirent dans le couloir.

Au matin Dondlinger se trouva seul. Son compagnon sortait, guéri. Jusqu'à quand ?

Lui supportait le traitement sans douleur. Les fréquentes piqûres de Démorphène et de remon-tants, les examens du cœur et de son état général remplissaient sa journée, faisaient couler-les heures. Il s'y soumettait de bonne grâce, flatté qu'on s'occupât de lui, ayant l'idée confuse qu'il était un cas exceptionnel. Il mettait son orgueil à être un malade modèle comme il avait été, quelques années avant, un soldat discipliné. Sa docilité même inquiétait les infirmiers. Ils y voyaient de la dissimulation et de l'hypocrisie, tant est rare ce genre de malade décidé à guérir.

— Il guérira, celui-là, dit un interne à la salle de garde.

— Il guérira, mais il recommencera parce que nous n'avons pas assez de place pour le garder trois mois, répondit un vétérinaire. Nous les désintoxiquons bien, mais, dès leur sortie, ils retombent dans leur milieu de drogués, dans leur ménage mal assorti. Ils sont remis en présence de leur névrose, de leur impuissance sexuelle. Ils ne sont pas réadaptés à la vie. Le souvenir de l'opium est présent non seulement à leur mémoire mentale mais en-

core à leur mémoire physique. Et comme ce sont presque tous des velléitaires ils recommencent.

Un autre interne cita comme une précieuse leçon apprise la formule du professeur Ball : « On entre dans la morphinomanie par la porte de la douleur, par celle de la volupté, et par celle du chagrin. »

— Oui, c'est vrai, profondément vrai ; mais il faudrait réviser cette phrase. Douleur, volupté, chagrin, trois formes différentes d'une névrose presque unique. Regardez, interrogez tous nos intoxiqués et vous finirez par vous apercevoir que ce sont tous des anormaux sexuels. Cela va de l'impuissance à une espèce de transposition de l'amour dans le domaine du rêve. Observez-les bien. Ils prennent tous la même drogue aux yeux du chimiste. Mais en réalité l'un la prend comme du gros rouge et l'autre comme de la fine ou du whisky... affaire de tempérament. Derrière toute toxicomanie il y a une histoire de femme ou d'absence de femme ou de répulsion pour la femme quand il s'agit d'un homme. Quand il s'agit d'une femme...

— C'est la même chose sauf que c'est tout le contraire, dit un jeune homme en se versant à boire.

— Aux uns il faudrait conseiller le divorce, aux autres il faudrait faire suivre un cours d'amour.

— Bravo pour le cours d'amour, le cours la Reine et le cours des Halles !

— En somme, dit un troisième, c'est une question de satisfaction. Ils recherchent dans la drogue non seulement la consolation du plaisir qu'ils ne peuvent éprouver normalement, mais encore le plaisir même, transposé dans la cervelle. C'est une espèce de masturbation effrénée... Passez-moi le vin rouge, ce sera ma conclusion.

— Oui, mais avant tout, tant que nous n'aurons pas la possibilité de dépayser nos malades nous travaillerons pour rien. Il faudrait les arracher à leur famille, à leurs amis, à leurs habitudes. Les interner si c'était possible. Et encore le régime de l'asile n'arrangerait pas leur état. Ils ont tous un grand désir de liberté et retournent contre nous la haine qu'à leur insu ils portent à leurs proches.

Deux jours après on donna à Dondlinger un autre compagnon. Celui-là ne se consolait pas de ne pas avoir de phonographe. Il était amoureux à

la fois de trois chanteuses américaines : Vaughn de Leath, Sophie Tucker et Lee Morse. Le souvenir de leur voix le poursuivait, le hantait. Il les aimait et les haïssait à la fois pour la santé de leurs accents, la tendresse de leur expression. Il était jaloux à distance de leurs maris ou de leurs amants possibles.

— Voyez-vous, disait-il, la porte s'ouvre. Une femme entre. Elle est belle. Ses cheveux tombent sur ses épaules, ses yeux brillent. Elle entre et chante *Some of these days*. Qu'est-ce que vous feriez ? Moi, je me cacherais sous les couvertures.

Mais il sortit brusquement de son rêve pour hurler après des soins imaginaires. Lui aussi accusait les médecins de vouloir le tuer. Lui aussi harcelait les infirmiers pour qu'ils s'occupent de lui. Il aurait voulu être lié sur une table d'opération, être criblé de piqûres, ausculté, malaxé sans cesse. Dondlinger pensa devenir fou de ses discours. Mais il préférait encore sa présence à la solitude subie pendant deux jours. Les souffrances physiques lui pesaient moins. Son irritation permanente, provoquée par la désintoxication, était dirigée contre ce malade bruyant et non contre ceux qui le soignaient.

Enfin, un jour, il sortit débarrassé de son bourreau, débarrassé de son poison...

Dès la porte franchie le souvenir de ses amis l'accueillit. Il se sentait seul dans la ville, seul dans la vie, abandonné sans défense et sans force. Irait-il revoir Barbara ? Columot ? Courvoisier ? Il n'avait pas à choisir. Eux seuls pouvaient l'arracher à l'immense chute qu'il commençait. Il les fallait présents à ses yeux, plus indispensables que la drogue, véritable contrepoids à sa famille qu'il haïssait sans le savoir.

Il allait sous le viaduc du métropolitain en revivant des fragments de ces quelques jours passés qui lui semblaient longs comme une existence, glorieux comme une bataille de légende. Il pensait aussi à cet imbécile qui l'avait assommé de discours, qui lui avait raconté qu'un jour il avait fumé l'opium avec un tuyau à gaz et un morceau de pipe en terre, qu'il avait bu le laudanum par litres et que personne, sauf lui, n'était capable de préparer l'opium comme il convenait, avec des épices et du vin de Bourgogne. Il avait mis dans la description de sa recette un tel luxe de détails que la chambre avait paru sentir le grailon comme la cuisine d'un grand hôtel et que Dondlinger avait eu dans la

bouche, avec persistance, la saveur du bœuf à la mode.

Il en cracha de dégoût et entra dans un bistro pour boire le premier café de la liberté.

L'amour, plus que la drogue, occupait Antoine, dirigeait sa vie, justifiait ses actions. Mais l'une agissait sur l'autre. Elle le sublimait aux dépens du désir. Il trouvait en elle des satisfactions sentimentales qui l'éloignaient de son but, de la réalisation physique de ce désir. À Barbara il avait associé un fantôme qui avait son apparence et qu'à son insu il préférait à sa personne humaine. Il vivait dans une équivoque qu'il ne pouvait plus avoir la volonté de dissiper. C'était une magie noire dont il se croyait le sorcier et dont il n'était que l'objet et la dupe.

Quand il sortait de ce rêve, le rêve ne sortait pas de lui. Il servait de décor à ses actes et tendait une brume entre le réel et lui. L'idée qu'il se faisait de Barbara collaborait ainsi avec l'opium pour le désarmer. Ce n'était qu'au prix de sa substance même, d'une dépense nerveuse constante qu'il réagissait, qu'il travaillait, qu'il continuait la route à lui destinée.

Il niait même cette activité, niait qu'elle était la partie la plus précieuse de son tempérament, et ne considérait comme vie véritable que les instants passés avec Barbara, les actions faites pour satisfaire Barbara.

Quand le temps fut venu où celle-ci eut besoin de lui pour trouver de la drogue il risqua sa liberté et l'avenir de sa liberté dans des aventures dangereuses qui, malgré leur médiocrité, l'exaltaient.

Il connut à son tour la peur de la police, celle de ne pas trouver ce qu'il recherchait, de ne pouvoir la contenter.

Peu à peu l'amour d'Antoine s'était inversé. Il croyait aimer Barbara, mais c'était lui-même qu'il aimait à travers son reflet, c'était pour lui-même et pour trouver des raisons de s'aimer qu'il courait tant de risques.

À certains instants il eut l'intuition de ce qu'étaient ses véritables sentiments. Mais il écarta de sa pensée cette révélation. Il appartenait à la mort de le mettre un jour face à face avec lui-même quand il constaterait que Barbara et son fantôme ne masquaient que sa propre image dans un miroir imaginaire.

Quant à Dondlinger, sorti de l'hôpital, il se sentit brusquement seul dans le monde. Sa famille lui parut stupide, maladroite, irritante. Son métier lui répugnait. Ses anciens camarades l'avaient perdu de vue, oublié. Ils s'étaient fait de nouvelles amitiés.

Du groupe Barbara il se souvenait avec amertume. Courvoisier, Columot l'avaient déçu. Ni l'un ni l'autre n'avait tenu ses promesses. Il n'osait pas aller revoir Barbara. Il était plus pauvre que jamais et isolé au moment où il aurait eu besoin de sentir la chaleur d'une amitié.

C'est alors qu'un après-midi il rencontra Antoine. Il se raccrocha à lui, lui confia son désespoir et même les mouvements les plus secrets de son cœur. Ému, Antoine l'emmena chez lui et, tout naturellement, lui offrit de fumer pour se consoler. Peut-être Antoine pensa-t-il à son ancienne jalousie et sans le formuler était-il content de voir un rival hors de combat.

Ils bavardèrent tous les deux avec cette effusion particulière que provoque l'opium. Des événements s'étaient passés pendant l'absence de Dondlinger. En écoutant les nouvelles de la bande, Dondlinger se sentait repris par elle et le sentiment d'en être exclu lui devenait plus douloureux encore.

Quand vint le soir ils dînèrent ensemble. À la fin du repas Antoine qui devait aller chez Barbara hésitait à emmener son convive. Il ne put résister cependant à la détresse qu'il lut dans le regard de celui-ci quand il annonça qu'il devait s'en aller.

— D'ailleurs vous devriez venir avec moi. Je vais chez Barbara. Je suis sûr qu'elle sera contente de vous voir.

Dondlinger était trop affaibli pour refuser. L'accueil de Barbara fut charmant. C'est qu'il apportait du nouveau. Il était le voyageur qui revient de loin. On le questionna longuement seule traitement à Henri-Rousselle et nul ne s'étonna de le voir reprendre la pipe à opium.

On le revit le lendemain et les jours suivants. Moins de huit jours après il était intoxiqué de nouveau, mais il avait perdu l'intérêt provisoire que lui avait donné sa cure. Il fut de nouveau l'intrus, le

pique-assiette, l'emprunteur de drogue jamais rendue. Mais il en avait tellement besoin qu'il supportait tous les affronts. Il s'était domestiqué sans retour.

Columot raccrocha si rageusement son téléphone qu'il brisa l'écouteur. Il se leva, fit quelques pas dans son bureau et appela sa secrétaire. Il commença à lui dicter une lettre : « Mon cher ami, j'ai besoin de te voir d'urgence au sujet de Dunois, le coulissier. J'ai essayé en vain de t'atteindre par téléphone... » Il s'interrompt.

— Déchirez cela. Je sors. Je reviendrai cet après-midi.

Il descendit dans la cour où des ouvriers déchargeaient un camion, monta dans son auto et démarra. À vive allure il gagna le centre de Paris, fit un beau virage sur la place des Victoires, et, par la rue Vide-Gousset, vint se ranger devant Notre-Dame des Victoires. Il entra dans l'église. L'ombre l'y accueillit et l'enveloppa dans son domino de bal. Tout le décor évoquait les fêtes italiennes, les entretiens galants et aussi une austérité mondaine. Les dalles sur le sol semblaient rongées par les

larmes. Depuis trop longtemps ce lieu est le sanctuaire de la douleur et de l'espoir pour que l'air n'en soit pas imprégné. C'est le carrefour des chagrins du cœur. La mère vient y demander la vie de son fils et la prostituée la liberté de son souteneur. Quelque chose de païen en plus de cette atmosphère catholique, un souffle qui vient d'avant le christianisme, de plus loin même que les temps où, probablement, un temple à Vénus se dressait là, parcourt la nef de ce lieu prédestiné depuis la préhistoire aux grandes effusions du cœur, des sens et de l'imagination.

En habitué Columot gagna le fond de l'église, acheta un cierge à la petite guérite installée à gauche et, traversant la nef, alla l'allumer et le placer devant l'autel de la petite chapelle garnie d'exvoto et parfumée par la cire fondante de maints cierges de toutes tailles déjà allumés.

Il se retira dans un coin et se dit à lui-même : « Tu vois, c'est moi. Je reviens encore te trouver. Je ne te promets rien. Je n'ai rien à te dire sur moi. Je suis toujours un incroyant, mais j'ai confiance en toi. Tu sais ce qui m'amène. À quoi bon te le dire ? Je suis malheureux. Je suis en danger. Aide-moi. Considère ma démarche. Je ne sais ce qui me

pousse dans ton église. C'est peut-être toi. Peut-être as-tu des projets particuliers en ce qui me concerne. Je ne sais où tu me conduis. Mais tu vois, je me laisse conduire. Mais aide-moi, protège-moi. »

Comme s'il avait eu peur d'être rencontré, il sortit par la petite porte qui conduit à la sacristie et qui donne sur la cour de la mairie du deuxième arrondissement. Par la rue de la Banque il revint devant Notre-Dame des Victoires reprendre sa voiture. Alors, rassuré, souriant à son avenir, il roula doucement vers les Champs-Élysées en quête d'un ami pour boire un verre en attendant l'heure du déjeuner et l'après-midi réservé aux affaires d'argent.

Le fantôme d'Arichetti tourmentait Antoine, Barbara, Columot, Courvoisier. Plus sensibles de différentes façons que leurs amis, ils voyaient en lui un sombre présage de l'avenir qu'ils se préparaient, avenir parsemé de tombeaux, en attendant que le leur vienne prendre sa place dans l'alignement d'une allée funèbre où, ils le savaient, le souvenir ramènerait peu de gens et, plus sûrement encore, peu d'imaginations futures. Ils s'empêchaient d'y penser en sombrant davantage encore dans l'ivresse quotidienne.

Aussi sensible qu'eux, mais plus délibérément pessimiste, Auportain avait, en apparence, rayé Arichetti de son souvenir. Mais alors que nul d'entre eux n'aurait supposé qu'il y songeait encore, c'est lui qui proposa à Barbara d'aller le visiter. Peut-être – mais qui aurait pu s'en douter ? – espérait-il par ce spectacle détourner la jeune

femme d'une vie dont il ne cessait de dénoncer le faux tragique, la grandeur simulée, la médiocrité.

Columot les emmena dans sa puissante voiture. Il y avait chez celui-ci un goût morbide pour l'horreur. Ce grand gaillard plein de vie et qui aurait pu être un modèle d'équilibre dissimulait une inquiétude qu'il croyait éteindre par la drogue et que la drogue entretenait et fortifiait.

Le spectacle fut aussi affligeant qu'Auportain pouvait le souhaiter pour les effrayer, que Columot pouvait le désirer pour assouvir son appétit de cauchemar. Quand ils quittèrent un Arichetti incapable de les reconnaître, déchu au delà de toute chute, Columot, silencieux, revivait les jours périlleux de 1917 où il avait senti toute la fortune de vivre. Il se souvenait avec précision de tel jour de soleil où la mort l'avait menacé tant de fois qu'il en avait conclu qu'elle ne pouvait rien contre lui. Il revoyait le visage halluciné d'un pilote allemand dont l'appareil abattu par lui avait frôlé le sien et même arraché un aileron. Il ressentait le poids de ses paupières sur ses yeux, quand il les avait fermées, au moment d'atterrir avec un avion désarmé. L'écho des voix de ses camarades accourus pour le dégager indemne d'un tas de ferraille et de

contreplaqué résonnait à travers les années à son oreille. Il voyait le sourire tordu de son mécanicien. La saveur du whisky qu'il avait bu ensuite au bar le fit saliver.

— Comment peut-on traiter ainsi des hommes ? disait Barbara. Ces maisons de fous sont des bagnes ! Ce régime est barbare.

— Non, dit Auportain. Il y a un peu plus d'un siècle vous auriez trouvé Arichetti enchaîné. Il est vrai qu'il ne serait peut-être pas devenu fou, puisqu'on ignorait la cocaïne, l'héroïne et même, ou à peu près, l'opium. On n'estime pas assez à leur valeur les progrès réalisés par Pinel qui enseigna à traiter les fous comme des malades. On a fait des progrès énormes ces temps-ci. On en fera beaucoup plus encore. Peut-être même parviendra-t-on à guérir la folie. Mais la médecine se débat toujours contre la législation. Dans le cas d'Arichetti, c'est moins sa folie proprement dite qui provoque la condition où nous l'avons trouvé que les conséquences de cette folie, ce gâtisme. Mais que dire des lois sur les intoxiqués ? On vous considère comme des coupables. Je ne parle pas de moi qui suis pleinement responsable, pleinement coupable et qui ne mérite pas la prison uni-

quement parce qu'en France le suicide n'est pas un délit. Mais vous ? des coupables ? non, des victimes. Ce n'est pas parce qu'il y a des trafiquants qu'il y a des fumeurs, des priseurs ou des piqués. Non, c'est le contraire. Je salue le Pinel futur qui bouleversera les préjugés et qui permettra de vous guérir. Ce sera quand on saura guérir les sentimentalités blessées, les intelligences heurtées, les volontés défaillantes. En réalité, c'est tout l'état social qu'il faudrait changer car c'est l'état social qui est responsable de votre existence, c'est l'aggravation de sa maladie qui provoque le recrutement de votre déplorable confrérie. Mais voilà un discours un peu long. Laissons de l'argent à l'économiste pour ce misérable et replongeons chacun dans nos réflexions et dans nos chagrins. Si du moins ce spectacle pouvait vous sortir de là... de là où vous êtes... de là où vous allez.

Dehors c'était la vie, mais tous trois, de façons diverses, s'en trouvaient exclus. Ils ressentait péniblement l'agitation de la ville. Les mêmes gestes et obligations de cette vie les irritaient et souvent leur semblaient insurmontables. Auportain les avait supprimés en organisant soigneusement son existence. La grosse fortune de Barbara l'en préservait. Columot, lui, était non seulement sou-

mis à toutes leurs exigences mais encore à celles des affaires, forme frénétique du travail. C'est lui qui regrettait le plus sa jeunesse. C'est lui qui mesurait le plus exactement la chute et la déchéance consenties. Mais il admirait d'autant plus Auportain qu'il savait qu'il avait vécu avant de se retrancher de la vie, qu'il était discret sur ses chagrins, qu'il n'était pas l'esclave mais l'associé de l'opium. Après tout, cela était-il admirable ? Il se le demanda soudain. Le vieil oncle Columot n'avait-il pas raison lui aussi qui avait vécu pour sa maison de droguerie et pour sa famille ? Il est vrai que la fin de son expérience avait été tragique. Mais à quoi bon penser ? Trois pipes ce soir et tout cela s'évanouirait dans le délicieux parfum.

Auportain n'était pas homme à supporter longtemps une atmosphère pénible. Il laissa Barbara et Columot dès que l'auto pénétra dans Paris.

Le soir était encore loin. Columot suivit les boulevards extérieurs à travers des paysages d'usines, de terrains vagues et de ponts de chemin de fer. Après avoir erré dans des quartiers dont la grandeur misérable s'accordait avec leur cauchemar intérieur, il arrêta sa voiture le long du canal Saint-Martin.

Des gosses regardaient manœuvrer l'écluse. Quelques flâneurs contemplaient l'eau brune où se reflétaient les péniches.

— Columot, dit Barbara, si nous devons en arriver au même point qu'Arichetti autant en finir tout de suite. On n'aurait qu'à mettre la voiture plein gaz et piquer droit dans le canal.

— L'eau est bien sale, soupira Columot que cette proposition arrachait à ses réflexions moroses. Et puis se noyer dans le canal, cela n'a rien d'original ni d'élégant. Moi je ne me suiciderai jamais. J'espérerai toujours que demain sera plus beau qu'aujourd'hui.

— Est-ce que tu crois en Dieu ?

— Moi ? pas du tout. La question ne se pose même pas pour moi. Je n'ai jamais cru et cela m'est assez égal pour ne pas dire que je ne croirai jamais. Non, vraiment, plus j'y réfléchis, moins j'ai besoin de cette présence. L'univers me paraît assez mystérieux comme cela et Dieu n'y ajouterait rien, n'expliquerait rien. Vivre ? pourquoi ? parce que c'est comme cela, tout bêtement. Puisque je suis assuré de mourir je saurai un jour ce que c'est que la vie et la mort, si elles sont quelque chose. Mais vivre ? J'en prendrai toute la dose qui m'est

donnée même si elle est saumâtre. On ne sait pas. Il peut arriver des choses tellement curieuses, un jour.

— Moi, je crois en Dieu.

— Alors tu ne devrais pas songer à te suicider. La religion le défend.

— Oh ! la religion, ce n'est pas Dieu. Moi, je suis sûre qu'il me pardonnerait si je me suicidais. Il me trouverait peut-être idiot mais pas méchante. À quoi est-ce que je sers ?

— Rien ne prouve que la condition de l'homme soit d'être utile.

— Toi, Columot, tu es utile. Tu fais quelque chose. Tu vis. Je me demande même comment tu peux faire pour fumer et travailler. Mais moi... je reste quelquefois des semaines sans voir la couleur du ciel, sans savoir la saison. Le théâtre par hasard, les bars, un dîner chez des gens ennuyeux et qui s'amusent pourtant.

— Il ne tient qu'à toi de sortir de là. Désintoxique-toi.

— Désintoxique-toi, toi-même.

— J'y pense, Barbara, et plus sérieusement que tu ne crois.

Des cloches lointaines sonnaient. Un vent léger frisait l'eau du canal. Des oiseaux piaillaient dans un arbre. La porte vitrée d'un café se ferma à grand fracas sur la sortie de grands gaillards, des mariniers qui regagnaient leur péniche.

Lentement l'auto roulait le long du quai.

Ils retrouvèrent la foule au faubourg du Temple et place de la République. Ils évitèrent les boulevards en suivant de petites rues détournées, étonnamment grises, étonnamment mornes, derrière les façades desquelles on sentait l'application de quantité d'hommes et de femmes à un travail sans joie. Mais la plupart de ceux-là rêvaient au dimanche suivant – et ce dimanche serait couleur de fête et de printemps –, aux prochaines vacances, et ces vacances, si médiocres fussent-elles, auraient le parfum des fleurs sauvages et des rivières fraîches.

Ils parvinrent dans les quartiers de pierre neuve, tirés au cordeau, balayés, propres et sans boutiques, sans vie, sans gaieté non plus. Ils avaient traversé les chantiers, les usines et les ateliers. Ils atteignaient maintenant le faux jardin des quartiers riches, le cimetière sans âme de Paris.

Columot déposa Barbara chez elle et retourna à son bureau. Sa situation financière l'inquiétait. Quelle que fût sa vitalité, il subissait lui aussi les exigences de l'opium. Sous son pouvoir il négligeait maintes obligations et remettait sans cesse au lendemain celles qui l'excédaient d'ennui. Comme il l'avait dit, il avait dans l'avenir une confiance aveugle. Il croyait en lui comme à un talisman capable de dissiper à l'instant tous les périls, de réduire tous les obstacles.

Mais ce jour-là, plus qu'un autre, le travail lui parut d'une désespérante inutilité. Il s'en remit aux renseignements rapides d'un chef de service et d'une secrétaire et allait partir commencer une nuit semblable à tant de nuits des semaines et des années écoulées.

Mais un employé l'arrêta avec deux lettres adressées personnellement. Les enveloppes portaient le nom de deux fournisseurs. À leur vue il éprouva un malaise et s'étonna de trembler en les décachetant.

Ce trouble fut rapide. Il retrouva son calme quand le texte des lettres le mit en présence d'une catastrophe imminente, catastrophe prévue mais

que la drogue avait fait reculer dans l'avenir, avec l'espoir d'un impossible miracle.

Les deux nuits et les deux journées suivantes, Columot les passa avec des comptables, avec des banquiers, des fournisseurs, des clients, c'est-à-dire avec des débiteurs et des créanciers. Il se dopa à l'héroïne, atteignant des doses presque doubles de celles qui lui suffisaient jusque-là.

Mais au bout de deux jours la situation était claire. Il avait conclu des accords qui le sauvaient s'il était capable de surveiller en même temps que son activité celle de ses alliés. Il devait craindre en effet de se voir frustré par eux, à la première défaillance, du bénéfice de ses efforts. Mais il se sentait brisé de fatigue et de drogue. Il comprit qu'il allait se perdre au port. Il appela par télégramme son oncle Mazurier, un frère de sa mère, qui vivait à Angoulême et qu'il n'avait pas vu depuis plusieurs années.

La vie est médiocre pour qui s'abandonne à l'opium. Oisif, il ne vit que par lui et pour lui et néglige peu à peu les gestes habituels par lesquels l'homme manifeste son existence. L'oisiveté même ajoute un nouveau danger à celui de la drogue. La femme abandonne les soins élémentaires de sa beauté et même de sa décence. L'homme perd peu à peu le souvenir de sa propre image. Ils passent du rêve au sommeil et du sommeil à l'exercice impérieux de leur manie. Fumer ou priser n'est pas alors seulement le besoin de leur esprit, c'est plus encore celui de leur corps. Ce besoin physique finit d'ailleurs par supprimer toute joie, toute exaltation.

Le fumeur veut-il au contraire continuer à exercer une activité, le conflit s'aggrave chaque jour entre le travail, l'ambition et la satisfaction illusoire que procurent les nuits de songes creux.

Antoine connaissait bien ce débat et quelle énergie il lui fallait pour passer du divan, où il avait voyagé à travers les ténèbres, dans la lumière réelle du jour. Son travail même l'avait préservé, protégé. Certains soirs de fatigue il préférait le bon sommeil naturel à l'insomnie dorée et il se couchait, sans voir personne, sans aller aux rendez-vous. Ses camarades ne s'en étonnaient pas. L'intoxiqué est coutumier des rendez-vous manqués, des promesses non tenues.

Un soir Antoine reçut un coup de téléphone de Barbara. En termes fiévreux, elle lui demandait de lui trouver n'importe quoi pour la nuit, même du laudanum ou de l'élixir parégorique, suprême expédient en cas de disette. Antoine était fatigué, il n'avait que peu d'argent, il était en proie à une mélancolie provoquée par la conscience qu'il avait de l'abîme dont le vertige le menaçait.

Pourtant, dans une fièvre provoquée par sa nervosité, sa tristesse et sa lassitude, il chercha dans des endroits impossibles la drogue nécessaire à Barbara. Il essuya les refus humiliants de ses amis, la suspicion des trafiquants qui ne le connaissaient pas, l'inquiétude d'être surveillé. Enfin il trouva les quelques grammes d'opium indispensables et télé-

phona à Barbara qu'il arrivait. Elle lui répondit d'une voix molle mais joyeuse. Un taxi l'emmena rapidement vers elle. Mais quand il arriva elle était partie. Un mot épinglé à la porte lui disait qu'elle n'avait pu attendre et qu'elle était chez des amis. Une colère profonde s'empara d'Antoine.

« Ah ! dit-il à haute voix, qu'elle meure ! »

Et ce souhait n'était pas un mot échappé à sa déception. À la minute même, de tout son corps, de toute son âme, de tout son désir sexuel, de tout son amour il souhaita la mort de Barbara. Le mot « mort » retentissait dans son cœur et sa cervelle et il n'affrontait pas seulement le mot mais la chose avec son cortège de larmes, de regrets et de pourriture. Il avait la vision totale de la mort de Barbara, celle des vers rongeur son beau corps en même temps que le passé de ce corps et l'avenir de ce corps s'il avait été dédié à des puissances de lumières. Il fut, un instant, Barbara elle-même agonisant dans un paysage de nuages et de rochers, il fut sa douleur et ses regrets, il fut son angoisse. Peut-être Antoine n'aima-t-il jamais tant Barbara qu'à cet instant même où il construisait son destin avec une force de persuasion qui ressemblait à l'envoûtement. Il était confondu avec

elle comme dans une étreinte amoureuse, mais cet amour atteignait la haine au sens le plus pur, à sa plus grande puissance. Il n'était pas possible qu'un tel sentiment ne se traduisît pas à travers l'espace par une influence matérielle. Déjà Antoine craignait de voir se réaliser son souhait. Mais sa crainte était semblable à l'espoir. Peut-être ce soir-là était-il au bord de sa perte et celle-ci ne pouvait être évitée que par la mort de son adversaire le plus proche, le plus certain et le plus aimé. Barbara ! Ce nom résonnait comme le son d'une cloche et, soudain, comme il se trouvait dans la rue, marchant dans la fureur et le combat de son esprit, il entendit résonner une vraie cloche. Elle venait d'un collègue. Elle résonnait grêle et suggérait la vision d'un paysage désolé, comme d'un cimetière abandonné depuis des milliers et des milliers d'années, et dont nul ne pouvait plus déchiffrer les épitaphes sur les pierres tombales éparses non dans l'herbe mais dans les profondeurs de la terre et dédiées déjà aux travaux des archéologues. Antoine n'était plus lui-même. Il était Barbara ou plutôt le cadavre de Barbara et même le fantôme de Barbara, et de grands sanglots métaphysiques étouffaient le langage qu'il se parlait à lui seul. L'heure de dormir était passée. Il marcha. L'aube

le trouva au bord de la Seine, au delà de Saint-Cloud. Des mariniers venaient de tirer de l'eau le cadavre d'un noyé. Il s'approcha, persuadé qu'il allait se trouver en présence du corps même de Barbara. Ce n'était pas elle mais une grosse femme bouffie de graisse et d'eau. De son vêtement on ne voyait qu'un tablier de grosse toile bleue et des chaussures affreusement avachies. Son visage vulgaire reflétait une telle douleur, une telle tendresse meurtrie que le jeune homme sentit les larmes lui monter aux yeux. Il imagina le labeur pénible durant des années de ce qui avait été une jeune fille, une jeune femme, une amante, une mère. De sombres tragédies mesquines et domestiques se déroulèrent dans sa pensée. L'eau coulait des vêtements de la noyée, le ventre gonflé palpitait. Antoine remonta l'escalier de pierre qui conduisait au quai.

Et sans cesse il se répétait : « Qu'elle meure ! Qu'elle meure ! »

Son souhait dépassait sa pensée et la conduisait. Il inventait l'horrible tableau de l'agonie et de la mort de celle qu'il aimait, il s'en repaissait. Comme un vautour amateur de charogne, il plongeait sa tête dans ce ventre qui lui avait été refusé,

dans cette cervelle qui n'avait pas été assez préoccupée de lui. Mais les oiseaux chantaient dans les arbres, le soleil dépassait les maisons. Et Antoine ne fut plus qu'une mécanique qui marchait au long des rues et des avenues. Il rencontra le bois et s'y réfugia comme un animal traqué qui cherche un refuge. Il marcha des pelouses de Bagatelle au Palmarium qu'il nommait dans son rêve Columbarium, image de mort totale. Il trouva les champs de course de Longchamp et d'Auteuil. Le bois était vide. Soudain, au détour d'une allée cavalière, il vit passer à cheval un bossu dans un costume de couleur claire. Le bois s'éveillait. Un taxi passait, il l'arrêta et s'endormit d'un sommeil profond dont le chauffeur dut le tirer quand ils furent arrivés. Il monta les étages en titubant. Il s'endormit comme une brute ivre de chagrin et de l'horreur d'avoir découvert sa propre pensée.

Quatre têtes projetaient leur ombre au plafond, quatre têtes groupées autour d'une petite lampe à huile. Parfois d'une aiguille de métal maniée avec agilité partait un éclair mince. Sur les fourneaux de porcelaine un peu verte l'opium résineux se fixait en grésillant. On entendait l'inspiration du fumeur, puis la fumée rejetée se dissolvait dans la pièce. On sonna. Courvoisier alla ouvrir.

— Qui est-ce ? cria Barbara restée sur le divan.

— C'est Dondlinger.

— Ah ! zut ! Encore lui, murmura-t-elle. (Puis plus fort :) Qu'il entre ! – Vous arrivez mal, continua-t-elle, nous étions en train de parler affaires et nous n'avons presque pas de drogue. Tout ce que je peux faire, c'est vous offrir un peu de dross dans une tasse de thé.

L'accueil figea Dondlinger. Courvoisier s'était allongé de nouveau. Les deux autres, Berthe et un

homme inconnu, ne bougeaient ni ne parlaient. Il s'assit dans l'ombre. Un long moment passa. Barbara reprit :

— Vous trouverez le thé dans la cuisine et le dross sur la cheminée. Servez-vous, ne me dérangez pas, ne faites pas de bruit, ne me parlez pas.

Docile, il alla faire bouillir l'eau, se fabriqua un thé aussi noir que du café dans lequel il fit dissoudre l'opium. Comme il ne trouvait pas le sucre il avala la boisson telle qu'elle était. Elle emplit sa bouche d'une amertume profonde qui lui dessécha la gorge et se confondit avec l'état de son esprit. Il hésitait à revenir dans la fumerie. Il s'y décida enfin et, à pas très doux pour ne pas faire de bruit, passa dans l'entrée. Par la porte entr'ouverte il entendit Barbara.

— Je vais m'en aller deux ou trois mois. Je suis trop nerveuse. C'est irritant aussi à la longue de ne plus pouvoir rencontrer qui on veut et seulement qui on veut.

Il n'établit pas un rapport immédiat entre cette phrase et lui, mais elle le tourmenta et se grava dans sa mémoire. Le dernier métro était passé. Il n'avait plus qu'un désir, se faire oublier jusqu'au

matin dans le coin où il s'était étendu sur des coussins.

Mais une découverte devait lui être plus pénible encore. L'inconnu s'étant soulevé sur un coude, la lampe éclaira son visage et il reconnut Columot. Ainsi l'homme auquel il s'était confié un matin, auquel il avait dévoilé son cœur dans sa nudité, celui qui s'était dit son ami et qu'il avait cru son ami ne lui avait pas même souhaité le bonsoir. Désormais il se savait l'intrus et l'exclu d'une communauté à laquelle il avait espéré appartenir. Les barrières d'argent qui le séparaient de ces êtres n'étaient donc pas abattues ou plutôt elles s'étaient relevées. On l'avait envoyé à l'office comme un serviteur dont il n'est pas nécessaire de faire un témoin et ce silence qui l'abrutissait était provoqué par lui seul. Surtout il se sentait éloigné de Barbara. Ses baisers n'avaient été que passade, caprice, amusement. Tous ces hommes étaient tellement plus séduisants que lui, ce Courvoisier frivole et beau parleur, si drôle, si imprévu ; ce Columot surtout qui dégageait une telle puissance, une telle sécurité, une telle virilité d'homme plié aux aventures d'amour et aux combats de la vie. Il était vraiment de trop, mais avant tout il ne pouvait supporter ce spectacle offert à ses yeux.

— Barbara, dit-il, si vous le permettez j'irai dans la salle de bain me coucher sur les coussins pour kieffer à mon aise.

— Monsieur Dondlinger fera comme il voudra. Monsieur Dondlinger est ici chez lui, amour de mon cœur, petit singe de ma ménagerie, répondit Barbara.

Dondlinger se réconforta à l'idée que ce n'était que plaisanterie.

Dans la salle de bain il s'installa commodément, décidé à oublier son énervement. Mais il voyait sur un tuyau la soudure que lui-même avait faite le premier jour où il était venu dans la maison. Et toute sa colère se répandit dans sa chair et la brûla d'un feu intérieur. Il décida de s'expliquer. Il se releva et se dirigea vers le studio. C'est alors qu'il entendit Barbara parler.

— Pourquoi, Columot, voulez-vous que je ne l'appelle pas mon singe ? C'est mon singe, après tout, et pas autre chose. Il est drôle un instant. Je me suis assez amusée avec lui. Je m'arrangerai pour qu'il ne revienne pas. Cela suffit comme cela. Il se croit des droits sur moi, ma parole. Je ne l'aurais jamais supporté de qui que ce soit. J'ai as-

sez excusé sa mauvaise éducation. Ce n'est pas une raison pour en être dupe davantage.

Il ne pouvait s'agir que de lui. Un instant il voulut entrer et éclater de fureur. Il s'arrêta. La présence des autres l'intimidait. Il remit à un autre jour ce débat et, réfugié dans la salle de bain, guetta l'instant où les lueurs de l'aube blanchiraient la fenêtre. Quand elles parurent il se leva et partit. Avant de sortir il regarda dans le studio. Barbara dormait dans les bras de Columot. Berthe était sur un autre divan. Courvoisier allongé près d'un radiateur. Le souvenir de la matinée avec Columot lui revint comme une vieille douleur. Il sortit, mais l'agitation de la rue le frappa. Il avait dormi longtemps sans s'en rendre compte. Il était déjà presque onze heures. Il se sentait très fatigué.

Dondlinger compta son argent. Soixante francs. Il marcha un instant au hasard, puis, brusquement, monta dans l'autobus de la gare Saint-Lazare. Il s'assit au Critérion et but, lentement, un pichet de stout. Il rêvait à moitié. Le monde lui semblait taille dans de l'ouate. De temps à autre la phrase de Barbara émergeait de ses souvenirs.

« C'est mon singe, après tout... »

Ah ! il était son singe ! Eh bien, on verrait. Ce singe-là lui ferait verser des larmes. Il l'imaginait, des années plus tard, par un crépuscule, rêvant à lui et s'attendrissant sur son souvenir.

« Il était bien gentil. Je n'ai pas toujours été gentille avec lui. Il m'aimait et j'ai dû lui faire du chagrin, bien des fois. »

Cet attendrissement futur de Barbara, il l'éprouvait lui-même pour lui-même. Une fontaine de larmes coulait dans sa cervelle. Il se revoyait enfant quand il avait été passer une journée à

Dieppe, en train de plaisir. Ils avaient joué, lui et d'autres enfants, sur la plage avec des galets. Ils les jetaient à l'eau et certains faisaient des ricochets entre les vagues. Il sentait encore dans ses narines l'odeur du sable et des cailloux mouillés. Sous son pied il faisait craquer les algues sèches. Mais non, il était là, dans son costume usé, de mauvaise coupe, à boire un verre dans un café cher, comme un gandin. Il fallait en profiter. Il commanda un whisky dont la saveur évoqua les soirées chez Barbara et chez ses amis. Qu'est-ce qu'ils diront, quand ils sauront ? Ils en auront du regret bien sûr, peut-être des remords. « C'était un brave petit gars que ce Dondlinger. Il n'était pas de notre monde. Mais ce n'est pas lui qui est venu sonner à notre porte. C'est Barbara qui l'a trouvé, l'a arraché à son travail, à sa vie, à son destin. Sans elle il aurait aimé une petite fille sérieuse. Ils auraient vécu heureux ensemble ». Les beaux dimanches à La Garenne ou au stade à voir un beau match de football, et puis les petits dîners dans un bistro tranquille, une petite voiture... Je ne suis qu'une andouille de m'en faire pour tous ces gars-là, pour cette Barbara qui se fout de moi. Quand même elle est bien jolie, Barbara, bien belle, son singe !

Il se leva, entra dans la gare et prit un billet pour Le Pecq. Comme il allait vite, ce train ! mais il était coquet. Les pays traversés étaient jolis comme des images. Le regard plongeait dans des maisons d'apparence heureuse, des jardinets calmes et parfois le regard allait loin vers un horizon plus large vite absorbé par de grands arbres.

La gare du Pecq était déserte. Il se renseigna auprès d'une employée. Le train de Paris allait arriver. Il traversa la voie et resta sur le quai avec un bourdonnement dans les oreilles qui le saoulait et une petite douleur à la tempe. Dans les arbustes bien taillés un oiseau sautillait. Soudain le train partit. Dondlinger cala bien son pied contre le bord du quai, mit ses mains derrière le dos comme il faisait quand, autrefois, en patinant à roulettes, il voulait imiter les grands champions. Le train était tout près. D'un élan de toutes ses forces il se précipita la tête la première contre lui. Ça craqua. De la cervelle jaillit. L'oiseau s'envola. Le mécanicien, blême, freina à fond en jurant. Des têtes parurent aux portières. Le contrôleur sur le quai faisait de grands gestes au chef de gare car il ne pouvait pas parler : il avait envie de vomir.

Estival rêvait devant une feuille de papier. Où irait-il passer ses vacances ? La mer ? la montagne ? La porte s'ouvrit et un camarade vint partager son désœuvrement.

— Alors Estival, ça va le business ?

— Le boulot ? de la merde en bouteille. Toujours des histoires d'intoxiqués. Pas toucher à ceux-ci, pas toucher à ceux-là. Faire des fiches. Emmerder le monde. Être reçu comme un va-nu-pieds par des gens qui le prennent de haut. Arrêter ceux qui n'ont pas de relations. Et encore... la moitié est relâchée. J'ai passé huit jours au parquet pour chiper un dossier que j'avais envoyé trop tôt et qu'il fallait reprendre à tout prix.

— Qu'est-ce que tu veux ? Tout ce que tu dis ne changera rien. Il n'y a qu'à faire son service sans chercher à comprendre ni à réformer le monde. Il durera bien aussi longtemps que nous.

— N'empêche que c'est idiot. Tous ces gens-là, je les connais maintenant. Eux aussi me connaissent. C'est pas des gouapes. Ce sont des malheureux. On les fout en prison, quelques-uns, de temps à autre, quand on s'énerve chez les patrons. Ils sortent. Ils recommencent. On ferait mieux de les soigner.

— Les soigner ? Tu parles comme un enfant. Tu sais bien qu'ils sont inguérissables. Tout ça, c'est des chroniques. Il faudrait les enfermer toute leur vie comme des incurables. N'empêche qu'il n'y a pas qu'eux. Il y a aussi les trafiquants et ceux-là, c'est de la crapule.

— La crapule, bien sûr. Mais il y en aura toujours. S'ils ne font pas cela ils feront autre chose. Je ne sais pas, moi, ils déroutilleront les vieilles rombières ou ils attaqueront les autos sur les routes. D'ailleurs, crapule ou non, eux aussi sont protégés. C'est pas parce qu'il y a des trafiquants qu'il y a des intoxiqués. C'est le contraire. Il vaudrait mieux inscrire les drogués et leur donner leur drogue officiellement. Ce serait moins dangereux. Et puis tous les marchands de drogue on les connaît. On travaille avec eux. C'est eux qui nous renseignent. Les gros ne risquent rien. Ils gagnent des

millions. Les petits, c'est ceux-là qu'on arrête quand ils se font des entourloupettes et qu'il faut qu'on prenne parti contre eux. On ne supprime rien et même on aggrave tout. Tiens, mon vieux, depuis trois ans l'héro est arrivée dans la rue de Lappe. Tous les demi-sel du coin s'en mettent plein les narines. La coco, on n'en parle plus. C'est vieux jeu. C'était bon avant 1914 ou pendant la guerre. Depuis 1920 il n'y a plus d'amateur.

— Oh là là, coco, héro, opium, c'est le même tabac.

— Oui bien sûr. Mais il y a un mois j'ai trouvé de l'héro chez des terrassiers. Tu m'entends, des vrais terrassiers, des purs. Pas des maquereaux maquillés en ouvriers. Encore vingt ans et tout le monde en prendra. Pas seulement les gens de la haute et les putains mais le peuple. Et nous, nous continuerons notre salade. On fera des fiches avec les renseignements des indicateurs, on arrêtera les paumés et ce sera tout.

— Et on palpera notre argent à la fin du mois. Ça suffit. C'est pas toi qui as fait les lois. Tu les appliques, un point c'est tout. Viens faire une belote et pense à autre chose. Si on regardait tout au mi-

croscopie dans la boîte on deviendrait gâteux ou anarchistes.

— C'est tout de même trop con !

— Je ne vois pas pourquoi tu te tourmentes pour des gens qui n'en valent pas la peine.

— Si, ils en valent la peine. Il y a parmi eux des hommes épatants... et des femmes donc ! Tiens, je connais un savant, un physicien... il finira en tôle et ce sera tout. Ce serait idiot et cruel de les enfermer. Cela serait plus honnête que de jouer avec eux comme des chats avec des souris et de leur tendre des traquenards ! C'est pas un métier d'homme qu'on nous fait faire, non, on fait de nous des maîtres chanteurs !

Un des fumeurs souleva le rideau de la fenêtre. Il vit, vers l'orient, une lueur pâle qui annonçait le matin.

— Voici l'aube, dit-il.

— Déjà ? s'étonna Simonne. Je pars. Mon mari ramène mes filles tout à l'heure. En ce moment ils roulent quelque part du côté de Lyon. Que diraient-ils s'ils ne me trouvaient pas à la maison ? Ils ignorent mes escapades.

C'était une femme de quarante ans, toujours gaie, encore fraîche. Elle n'apparaissait que rarement aux fumeries. Il lui fallait être seule ou dérober aux siens quelques heures dans l'après-midi. Après vingt ans de mariage son mari la traitait en associée plus qu'en épouse. La fatigue des maternités, la monotonie de ses occupations, l'oisiveté même l'avaient peu à peu éloignée de son ménage. L'opium était pour elle un refuge, un secret plaisir qu'elle s'accordait de temps à autre. Elle aimait la

société de ces irréguliers dont la fantaisie l'amusaît.

Elle s'habilla en hâte et partit. On entendit dans la rue le coup de frein d'un taxi qu'elle avait arrêté au passage. La portière claqua et le moteur reprit son bruit.

— Où diable, Barbara, avez-vous été la chercher ?

— C'est une amie d'enfance. Elle m'a connue toute petite et m'a fait jouer quand j'étais gamine. Il y a deux ou trois ans, un jour de tristesse, elle m'a dit combien elle s'ennuyait ; alors je l'ai fait fumer... Ça lui fait du bien. Ce ne doit pas être toujours drôle, le domicile conjugal. Son mari ne fréquente que des gens ennuyeux. Et naturellement elle est gaie. Si vous l'aviez connue il y a dix ans... c'était une des plus jolies femmes de Paris.

— Elle fume chez elle ?

— Pensez-vous ? Elle a bien trop peur que l'on remarque l'odeur. Elle n'ose même pas prendre d'héro tant elle craint que son mari la surprenne.

— Mais le jour où on a tous été au commissariat avec Courvoisier elle était là.

— Son mari était absent. C'est une drôle de femme. Un mélange de prudence et d'audace.

— En attendant elle a reniflé une bonne dose de poudre avant de partir. Quand son digne époux rentrera elle sera sûrement en train de kieffer.

— Bah ! Elle dira qu'elle est malade.

Simonne cependant arrivait chez elle. L'ascenseur la monta au dernier étage de l'immeuble où elle occupait un vaste appartement. Elle sortit la clef de son sac et tenta de l'introduire dans la serrure. Elle n'y parvint pas.

« J'en ai trop pris, pensa-t-elle, voilà que j'ai des étourdissements. »

La minuterie s'éteignit. Elle chercha le bouton et ne put le trouver. Par la fenêtre du palier les lueurs de l'aube et de la lune pénétraient lentement.

Elle résolut de s'asseoir et d'attendre le jour. Elle ne voulait pas sonner, réveiller une bonne, la rendre témoin de sa rentrée tardive.

Pourtant elle se releva, essaya de nouveau d'ouvrir la porte.

Mais elle se sentit soudain lourde comme le plomb. Une grande lueur l'éblouit, lui brûla les paupières.

« Encore un étourdissement... dit-elle faiblement. »

Ce furent ses dernières paroles. Elle tomba comme une masse, foudroyée. Son mari et ses filles relevèrent son corps déjà froid quand ils arrivèrent de la gare.

La mère d'Arichetti était une petite bonne femme, sèche, soupçonneuse et volubile. Elle arriva chez Barbara, sans prévenir, un après-midi. L'aspect de l'immeuble l'avait intimidée et elle s'attendait à être introduite par une femme de chambre, après une longue station, dans un salon plein de tentures, auprès d'une grande dame en robe d'apparat. Elle faillit perdre contenance quand Barbara, venue lui ouvrir, ébouriffée et vêtue d'un peignoir de bain, lui déclara qu'elle était Barbara Durand. Celle-ci d'ailleurs la prit pour une trafiquante de drogues et faillit lui fermer la porte au nez. Mais l'autre, précipitamment, lui dit qu'elle était la mère d'Arichetti, M^{me} Arichetti, et qu'elle venait la remercier de s'être occupée de son malheureux fils.

Face à face dans le studio, elles ne surent plus quoi se dire. Machinalement, Barbara se servit un grand verre de fine et en offrit un à la visiteuse.

Elle refusa d'un air pincé. Car elle était venue dans un but précis. Si Barbara avait donné de l'argent à l'Asile c'est parce qu'elle était la maîtresse de son fils et celui-ci, sans doute, avait été rendu fou par elle. Il fallait qu'elle payât les dégâts.

— Mon fils, dit-elle d'un ton pointu, est un beau garçon intelligent et travailleur. Il a l'avenir devant lui. Quand il sera guéri il gagnera des mille et des cents. Ce sera un excellent parti et celle qui l'épousera sera heureuse. Sérieux comme il est... et ordonné, ajouta-t-elle en jetant un regard circulaire sur la pièce. Pas coureur, pas buveur, pas joueur... jamais d'excès. Je souhaite qu'il se marie avec celle qu'il aime et dont j'espère il est aimé.

En disant ces mots elle planta dans les yeux de Barbara stupéfaite un regard aigu. Barbara faillit s'étouffer en buvant sa fine, partagée qu'elle était entre la fureur, l'envie de rire et l'envie de pleurer. Elle se leva.

— Mais qui aime-t-il ? demanda-t-elle.

— Vous devez le savoir mieux que moi. C'est une affaire de cœur et de conscience. Marie-Louis... (et ce prénom si rarement employé par les amis d'Arichetti résonna bizarrement, détonna comme l'arrivée d'un intrus) Marie-Louis est le

modèle des fils. Jusqu'à la veille de tomber malade il m'a aidée. C'est qu'il aime sa mère. Oh ! je l'ai bien élevé. Je me suis privée de tout pour en faire un jeune homme comme il faut. Et c'est dur de voir tant d'efforts perdus pour aboutir à quoi ? À l'asile des fous !

Sa voix dérailla sur les derniers mots comme sur un aveu déshonorant et elle ravala un sanglot ou une nausée.

Il était difficile de comprendre à quelle émotion elle cédaît : avarice, vanité ou amour maternel en détresse. Les trois sentiments sans doute se partageaient cette petite cervelle étrangère à toutes pensées hautes mais capable d'aimer avec acharnement et d'un égal amour son fils, une médiocre respectabilité et l'argent.

Barbara rêvait à l'étreinte qui avait pu engendrer un tel fils dans une telle mère. Cette question n'évoquait en elle que des tableaux de viol un soir de bataille ou d'orgie, dans l'obscurité d'une maison saccagée.

— Et son père ? dit-elle.

— Son père ? Il ne vous a jamais dit qu'il m'avait abandonnée avant sa naissance. Où est-il, celui-

là ? À quoi bon ? À qui servirait-il ? Il ne lui ressemblait d'ailleurs pas.

Barbara se demanda alors à quel ancêtre Arichetti devait sa finesse, son élégance naturelle, son insouciance et sa fantaisie.

— Alors, mademoiselle, reprit la vieille têtue, qu'allez-vous faire ?

Barbara était lasse, lasse de l'entendre, lasse de penser à l'enfermé. Elle prit dans un tiroir une liasse de billets de mille francs.

— Tenez... prenez... ce sera pour améliorer sa vie... et la vôtre. Mais partez.

Méthodiquement, la vieille compta la somme.

— Il y a trente-cinq mille francs. Voulez-vous un reçu ?

— Non... au revoir.

Elle la poussa vers la porte qu'elle referma sur elle. Brusquement elle la rouvrit.

— Et surtout ne revenez pas. Ne revenez jamais. D'ailleurs je quitte Paris. Je pars pour l'Amérique. Adieu.

Le dos rond, les lèvres pincées, M^{me} Arichetti descendait l'escalier en serrant sur son cœur le sac

à main où elle avait rangé les trente-cinq mille francs.

Courvoisier arriva tard chez Lily. La chambre sentait le renfermé. Lily était encore couchée. Courvoisier l'embrassa, mais l'odeur de son corps et du lit le remplit de dégoût. Elle fit monter de l'alcool du café voisin. Elle parlait sans arrêt avec une fièvre qui mettait un rouge malsain à ses pommettes. Parfois la salive lui manquait ; alors elle buvait et reprenait le fil de son discours.

— J'ai demandé de l'argent à Barbara. Croirais-tu qu'elle a refusé de m'en prêter ? Elle m'en a assez donné, dit-elle. Je te demande un peu. Quand j'avais de l'argent je n'y regardais pas. Je ne comptais pas avec les amis. En ai-je donné des bijoux, des robes, sans compter la drogue ! Tiens, Barbara venait chez moi. Ma petite Lily par-ci, ma petite Lily par-là. Mais rira bien qui rira le dernier. Tu ne penses pas que je vais rester ici toute ma vie. Je vais laisser passer l'hiver en me reposant. Au printemps je me désintoxique et alors la drogue finie,

plus pour moi. Comme je suis belle fille il ne manque pas de beaux garçons qui ne demandent qu'à m'aimer. J'ai trop vécu pour les autres. J'ai perdu mon temps à me dévouer pour celui-ci, pour celui-là, et pour servir à quoi ? Je te le demande... pour qu'une pimbêche refuse de me prêter deux mille francs, à moi. Elle me doit plus que cela de drogue ! Sans compter ce que je risquais quand j'allais l'acheter pour elle.

Elle se leva. Courvoisier remarqua qu'elle se couchait avec sa combinaison et qu'elle était sale. Ses cheveux négligés gardaient le souvenir d'une ancienne teinture Auburn et il se rappela que c'était Barbara qui la lui avait offerte pour un anniversaire.

Lily mettait du vernis sur ses ongles en continuant son bavardage. Fuis elle passa à son cou un collier de corail. Encore un souvenir de Barbara. Sur la table un peigne hérissé de démêlures voisinait avec un petit-suisse et un morceau de pain rassis. Elle passa un tailleur que Courvoisier se souvint d'avoir vu sur Barbara, comme cette robe de soirée couverte de poussière suspendue à un porte-manteau.

— Si on allait boire un verre ? Emmène-moi donc au Chatham, comme dans le temps.

— Pas ce soir, je n'ai pas le temps. Au bistro du coin si tu veux.

Lily sourit tristement.

— Toi aussi, tu as honte de moi.

Elle sortit de son sac le rituel petit rectangle de papier blanc et une lime à ongles. Devant sa glace elle pris une dose d'héroïne.

— Heureusement que j'ai l'héro... sans cela je me suiciderais. (Puis brusquement :) Mon petit Courvoisier, sauve-moi. Prête-moi trente francs que j'en achète un gramme.

— Je ne peux pas. Je n'ai que cinquante francs. Vingt francs si tu veux. Je ferai de la monnaie au bistro.

— Écoute, n'y allons pas et donne-moi trente francs, je t'en supplie. Cela reviendra au même. Tu aurais bien dépensé dix francs d'apéritif.

Courvoisier descendit faire de la monnaie. Il remonta et lui remit les billets.

— Merci. Tu es un chic type. Me voilà sauvée jusqu'à après-demain.

Une grande tristesse pénétrait Courvoisier. L'image que la glace lui renvoyait était cruelle. Il pouvait, sur son propre visage, voir les stigmates d'une déchéance qui le mettait au même point que Lily.

Il descendit lentement l'escalier étroit au tapis élimé. C'était presque le crépuscule. Il partit, solitaire, dans Paris. À un carrefour il distingua Antoine Maison qui passait sans le voir ou, peut-être, en l'évitant. Il haussa les épaules sans savoir si ce signe de mépris s'adressait à son camarade ou à lui-même.

Quant à Lily, son souvenir s'estompait déjà dans le brouillard qui lui dissimulait son propre avenir. Il ne devait pas la revoir. Il n'en avait pas le désir et le destin se chargea de les mener sur des chemins qui ne se croisèrent pas. Où tomba-t-elle définitivement ? Sur quelle plage de la vie cette épave échoua-t-elle pour périr ? Il ne devait plus même s'en soucier. Un soir ou un autre son souvenir lui revint en tête. C'était parfois la brillante Lily d'une nuit de fête, le verre en main et riant clair. Ou bien, dans la pénombre tiède d'une fumerie, c'était son beau visage éclairé par la lampe à opium et dont les traits prenaient de la gravité en

tirant sur la pipe. Mais, plus souvent encore, la vision d'une femme déchuée sans charme, sans grâce et sans pudeur et qui perdait jusqu'à son nom jadis prononcé tendrement par des lèvres souriantes.

Marie-Jacqueline habitait chez Lily depuis plusieurs semaines quand Berthe mourut d'une péritonite provoquée par une boulette d'opium. Quelques jours après, Jeanne, à son tour, disparut au cours d'une fièvre typhoïde.

Les deux jeunes femmes n'en éprouvèrent au fond ni chagrin ni émotion. Elles ne trouvaient qu'un aliment à des causeries sentimentales dans ces deux morts que Noëlle était venue leur apprendre. Elles ne devaient pas, non plus, revoir cette dernière. Qu'arriva-t-il à celle-ci, nul ne le sut jamais. On cessa de la voir. Ces disparitions sont fréquentes dans le monde de l'opium. On parle des absents un peu plus longtemps qu'ailleurs, mais on s'attend à les retrouver le lendemain, ou des années plus tard, au hasard d'une rencontre. Était-elle morte, partie en voyage, emprisonnée, mariée ? Avait-elle renoncé à son vice ? Nul ne le sut jamais. Mais pour Lily comme pour Marie-

Jacqueline son souvenir resta lié à celui des deux mortes.

Toutes deux, en outre, étaient en proie à une destinée qui les entraînait avec une vitesse précipitée vers le dénouement de leur vie. Marie-Jacqueline était venue demander asile à Lily et celle-ci avait accepté de grand cœur. Mais ce ménage de femmes n'ignorait pas les orages. Lily considérait volontiers son amie comme une domestique. Elle la chargeait de commissions ennuyeuses, de courses, de démarches et lui faisait supporter une fréquente mauvaise humeur.

Marie-Jacqueline de son côté n'était pas un hôte discret. Elle ajoutait son désordre à celui de Lily, prenait ses vêtements, employait sa poudre et ses fards. Des querelles naissaient pour une serviette de toilette ou une brosse à dents. Mais, menaçant sans cesse de se quitter, elles n'en restaient pas moins liées l'une à l'autre par l'habitude.

Ce genre de liaisons est fréquent. Elles sont d'autant plus durables que les êtres qui sont réunis semblent avoir moins de raisons pour vivre en bonne intelligence. C'est qu'en réalité les uns et les autres n'ont qu'un ennemi : la solitude. Ils la craignent, ils ont la hantise de l'ennui et de la mélancolie.

colie qu'elle fait naître et leur préfèrent les disputes et l'énervement. Il arrive pourtant un jour où la vie se charge de disperser ces associés hostiles. Chacun alors se vante d'avoir mis fin à un état de choses insupportable et charge l'autre de toute la responsabilité d'une rupture inévitable.

Ce fut Marie-Jacqueline cependant qui prit l'initiative du dénouement. Lily s'était absentée pour plusieurs jours. Quand elle revint elle trouva la maison vide, ses armoires pillées : son linge, ses fourrures, ses bijoux avaient été emportés.

Elle apprit par la concierge que Marie-Jacqueline était partie la veille avec deux lourdes malles sans dire où elle allait.

Lily découvrit, par la suite, qu'elle avait laissé de nombreuses dettes chez les fournisseurs, qu'elle avait emprunté de la drogue à la plupart de ses amis.

Où était-elle, nul ne le savait, nul ne le sut.

Ce cambriolage irrita moins Lily qu'il ne lui donna l'obscur satisfaction d'être intéressante auprès de ses relations. Elle se posa en victime jusqu'au jour où elle comprit que son histoire avait cessé d'être actuelle. Marie-Jacqueline passa à son tour sur le plan des souvenirs et des allusions. Elle était

désormais sortie du décor. Le bruit courut qu'elle avait trouvé son dernier port, à bout de tuberculose, dans un sanatorium. Et cela était bien possible.

Il est des jours à Paris où la foule est une forêt de visages inconnus. Il en est d'autres où chaque tournant de rue est un lieu de rencontre. Il semble même qu'il suffise de penser à quelqu'un pour le voir se présenter. Place de l'Opéra, Barbara qui, baignée de soleil et de vent tiède, était sortie, vit Antoine. Elle se dirigea vers lui, mais, au moment où elle allait poser sa main sur son épaule, elle se rendit compte qu'elle se trompait, que ce n'était pas Antoine mais un inconnu qui ne lui ressemblait même pas. Elle n'était pas encore parvenue à la rue Scribe qu'Antoine vint vers elle. C'était bien lui cette fois. Du « Trou dans le Mur », l'étonnant petit bar du boulevard, ils virent sortir Auportain et tous trois marchèrent vers la Madeleine. Devant les Trois Quartiers Barbara désigna une petite femme à la mine revêche.

— La mère d'Arichetti... dit-elle.

Ces rencontres embellissaient la journée, même celle de ce fantôme femelle. Ils s'arrêtèrent à la terrasse de Weber. De longues files d'autos se succédaient, périodiquement arrêtées par les signaux de circulation. D'un taxi une femme leur fit des signes.

— C'est Marie-Jacqueline, dit Antoine.

— Non... je ne crois pas... c'est plutôt Lily, répondit Barbara.

— Admettons que c'est Marie-Jacqueline dans une des robes qu'elle a volées à Lily.

Le cortège des heures continuait sa route à travers la ville et le monde au son des horloges pas toujours d'accord, des moteurs d'autos et d'usines, dans la fumée des cigarettes, au rythme même du sang qui battait de par le monde dans les veines de millions et millions d'hommes.

Tous trois avaient obscurément conscience de cette usure de l'univers, de cette projection d'énergie à travers des espaces inconnus et, peut-être, imaginaient-ils percevoir le mouvement de la planète à travers des distances effroyables, dans les territoires toujours nouveaux du ciel où son destin l'entraîne.

Le bel après-midi avait la mélancolie même du soleil. Une langueur se répandait dans leurs sens. Ils se quittèrent et Barbara prit un taxi pour rentrer chez elle. Au Rond-Point des Champs-Élysées la voiture se trouva prise dans un embouteillage. Elle leva la tête et, dans un autre taxi, arrêté contre le sien, elle vit Courvoisier. Ils échangèrent quelques paroles. Mais le mouvement reprit et, tandis qu'elle était emportée par l'avenue Montaigne vers la place de l'Alma, Courvoisier roulait vers l'Étoile.

Cette succession de rencontres avait incliné son cœur et son rêve vers les souvenirs. Elle se remémorait des jours heureux, des jours de fête, ceux où elle prenait encore plaisir à porter une nouvelle robe, à paraître à Longchamp, à Deauville ou dans un théâtre dans l'éclat d'une beauté que la jeunesse paraît encore de bijoux inimitables. Son taxi longeait la Seine. Elle le détourna de son chemin pour aller revoir le petit bistro où, un matin, elle avait échoué avec Antoine. Il était vide. Les clients, pour la plupart ouvriers, peinaient dans les usines. Le patron dormait entre la fatigue du matin et celle du soir. Seule une servante tricotait et un petit garçon faisait avec application ses devoirs sur un guéridon. Servie, Barbara se sentit plongée dans une atmosphère impalpable qui la séparait du

monde. Celui-ci lui paraissait illusoire et déformé comme ce qu'un poisson en peut voir à travers le verre de son aquarium. Les sons eux-mêmes ne l'atteignaient, semblait-il, qu'après avoir subi une transformation qui les dépouillait de tout sens. Vivait-elle ? Était-elle bien Barbara ? Et cette prison dont elle avait soudain la révélation, n'y était-elle pas enfermée depuis des mois et des années ? Au cœur de Paris elle se sentait exilée et plus lointaine que perdue au fond d'un continent inexploré. Elle se souvint aussi d'avoir vu Dondlinger à ce comptoir. Lui aussi était parti, comme tant d'autres et, à cet instant, elle seule se souvenait de lui. Elle rentra chez elle à pied. La Seine coulait, sans hâte de sortir de Paris, vers des paysages bucoliques, de petites villes coquettes où s'agitaient des êtres ignorés d'eux-mêmes et des autres, vers la mer où rien ne se souviendrait de ce qui avait été une rivière réfléchissant les aspects provisoires de la terre. Là, face à face avec le ciel, l'eau anonyme et informe se perdrait en reflétant le ciel anonyme et informe perdu lui-même dans sa passivité.

Chacun des pas qui la rapprochaient de son logis lui semblait retentir immédiatement dans un passé plus lointain que ses plus lointains ancêtres, hommes et femmes des cavernes et des jungles

préhistoriques, aussi lointain que l'origine même de toutes les origines, au fond des gouffres de la matière.

Le sang coulait régulièrement dans ses veines. Les glaces des devantures lui montraient toujours une séduisante image. Mais un désespoir calme la possédait. Jamais encore elle n'avait connu une telle détresse dont elle ne réalisait pas le poids métaphysique. Elle attribua au besoin de drogue ce désordre moral, cette désagrégation sentimentale. Elle redressa la taille, pressa le pas, espérant, par une attitude vivante, faire reculer la mort qu'elle sentait en elle.

Dès son arrivée elle alluma la lampe et prépara sa pipe. Mais les premières bouffées ne dissipèrent pas son mal. Au contraire, il semblait grandir, et grandir aussi le paysage tandis qu'elle-même rapetissait jusqu'à n'être qu'un atome perdu dans la chair d'un grand être inconnu aux activités incompréhensibles, à la volonté incroyable. La glace de sa chambre était séparée d'elle par des milliers de kilomètres et dans la profondeur de ses eaux se pressaient des milliers et des milliers de visages qu'elle faisait surgir à sa volonté. En même temps elle percevait avec une cruelle lucidité les mouve-

ments mêmes de son corps : le froissement de l'air quand il arrivait dans ses poumons, le voyage du sang dans ses veines, ses artères et son cœur, les palpitations de son intestin et de son estomac, le travail du foie. Jusqu'à ses pensées qui maintenant semblaient concrètes et dont elle suivait l'élaboration dans les replis de son cerveau, jusqu'à ses sensations qu'elle suivait dans leur transmission au long des nerfs.

Non, l'opium ne la libérerait pas ce soir de son cauchemar éveillé qui la faisait souffrir physiquement d'une écorchure totale de son corps et de sa pensée. Elle se souvint d'un gros paquet d'héroïne oublié dans un tiroir. Elle alluma l'électricité après un effort quasi insurmontable, effort non pas physique mais effort de volonté, de décision. Elle retrouva l'héroïne dont elle se répéta comme un refrain le nom chimique : chlorhydrate de diacétylmorphine, chlorhydrate de diacétylmorphine... il y en avait près de cinq grammes qu'elle fit dissoudre dans aussi peu d'eau que possible et en emplit une seringue de dix centimètres cubes.

« Je n'en prendrai qu'un centicube et je laisserai le reste. »

Elle piqua l'aiguille dans sa cuisse et, d'un seul mouvement, poussa toute la solution dans la chair où elle forma une grosse bosse, éteignit l'électricité, et s'allongea dans la nuit.

Il n'y eut plus dès lors qu'un corps invisible dans les ténèbres, un corps, privé de sentiment mais non de mouvement, qui se refroidissait par les extrémités. Un râle doux et régulier résonnait. Une haleine fétide emplissait la pièce où les rideaux laissaient filtrer les lumières de la ville et celles des autos qui passaient. Un klaxon parfois couvrait la voix moribonde et le tic-tac de la pendule. Le téléphone résonna à plusieurs reprises. Un ami inconnu attendait au bout des fils électriques qui ligo-taient la cité.

Mais Barbara n'entendait plus, ne devait jamais plus entendre.

Une couverture glissa sur le sol. L'ascenseur s'arrêta sur le palier. On sonna à plusieurs reprises, puis des pas s'éloignèrent dans l'escalier. Barbara n'entendait plus, ne devait jamais plus entendre.

Peu à peu les mouvements devinrent rares, cessèrent. Cessèrent aussi le râle et les bruits intérieurs d'un organisme en lutte contre la décompo-

sition. Le silence et l'obscurité restèrent seuls maîtres de la maison.

Le soleil du lendemain ne pénétra qu'à peine dans la chambre avec les bruits quotidiens. Puis la nuit revint, puis le soleil du surlendemain.

La femme de ménage découvrit le cadavre vers dix heures du matin.

La mort de Barbara dispersa un peu plus les amis. Il en était d'eux comme de toutes ces associations spontanées provoquées par un vice ou simplement un goût commun. Le hasard les constitue et le hasard les disperse. Dans les sociétés de drogués la mort, l'infortune et les déménagements jouent un rôle plus grand qu'en toute autre. Ce sont des rassemblements saisonniers si l'on donne au mot saison un sens plus large, aux dimensions de la vie. Les plus pauvres d'abord se trouvèrent isolés, puis les hommes que rassemblait seulement leur amour informulé pour Barbara. Courvoisier, Columot et Antoine auraient pu se revoir. Mais les deux premiers étaient victimes de l'argent à travers la drogue. Quant à Antoine, la mort de Barbara le frappa comme un coup personnellement dirigé contre lui. Il se reprocha, pendant des nuits d'insomnie, cette mort qu'il avait souhaitée, comme s'il en était responsable. Cette disparition, sans qu'il s'en rendît compte, l'humiliait comme un

échec personnel. Il regrettait alors de n'avoir pas su la délivrer de sa prison de fumée, de s'être fait le complice de son suicide, le compagnon de sa défaite. Pour la première fois le jeune homme douta de son destin et de la moralité de sa conduite. Ce remords se mêlait au désarroi de ne savoir où passer ses soirées. Non qu'il souffrît de ne plus fumer. Mais, s'il n'était pas intoxiqué, il avait pris l'habitude de ces heures odorantes, de ces conversations sentimentales. Elles occupaient ses loisirs. Elles lui avaient fait perdre contact avec le monde réel et de nouveau il affrontait ce monde, en dehors de ses travaux, avec quelle timidité ! Tout lui semblait morne, hostile, gris. Il refit à son insu le pèlerinage des endroits où Barbara et lui avaient passé, le New-York Bar, le bistro du Vel' d'Hiv', la Seine, tel music-hall, tel restaurant. Et chaque fois résonnaient en lui les mêmes éternels reproches : « Tu aurais dû la sauver. » « Tu aurais pu la sauver. » « Tu as souhaité sa mort. » Il s'intoxiquait savamment d'une douleur plus artificielle que les paradis qu'il avait connus. Il recueillait en fétichiste les moindres souvenirs de la morte et se chantait à lui-même, le jour et la nuit, un hymne funèbre en son honneur. Il pensa se suicider. Mais si l'idée lui en devint familière, elle n'était pas sin-

cère. Non qu'il aimât la vie, mais la vie l'aimait. Elle le possédait. Elle l'avait poussé vers le travail et, par le travail, l'avait préservé de la drogue. Grâce à lui, grâce à elle, il y avait eu des soirs où, titubant de fatigue, il était rentré pour dormir. Et ce sommeil était plus impératif que l'opium ou l'amour. Il le jetait dans son lit, sans dîner, pendant douze heures de ténèbres et de rêves. Ce sommeil, ces ténèbres, ces rêves avaient été des entr'actes salutaires. Grâce à eux la drogue n'était pas autoritaire avec lui. Elle était sa servante et le maître de cette servante ignorait sa fortune. Plus vieux, évoquant ses années de jeunesse et par là même ses années de dissipation, il pourrait parler de force de caractère, de volonté, de tempérament. Mensonges. Il n'avait été que le comparse privilégié d'une tragédie, l'acteur qui a le meilleur rôle sans le savoir et qui, au dernier acte, a pour tâche d'énumérer les noms des morts d'une action meurtrière.

Il devait cependant s'en rendre compte obscurément, car il voua une haine personnelle à l'opium, à l'héroïne, à tous les stupéfiants. Non qu'il en eût peur. Il lui arriva de retoucher au bambou ou de reprendre une prise... Il se souvenait :

« Une petite ? » disait jadis Barbara en lui tendant le sachet et la lime à ongles.

Il fumait une douzaine de pipes, prenait deux ou trois prises puis refusait de continuer. Il n'avait aucun effort à faire pour refuser. La drogue l'ennuyait et cependant, hormis son désir de fortune et de gloire, bien vague pourtant, aucune œuvre ne l'occupait, aucune ambition ne le dirigeait.

Il redécouvrit peu à peu le monde extérieur, la rue, la vie. Il s'habitua à voir des hommes qu'il méprisait jusqu'alors et s'attendrit de les découvrir hommes et humains. Il s'étonna de prendre goût à des spectacles, à des jeux et à des études que la société secrète de la drogue proscrivait. Il s'étonna, plus encore, de se découvrir du désir pour des femmes qui ne ressemblaient pas à Barbara.

Peu à peu le remords envers celle-ci s'atténa, mais son souvenir dura en devenant très doux. La vieille douleur devenait agréable à réveiller. Les larmes qu'il versait en son honneur étaient chaudes mais douces. Sans que rien fût visible physiquement Antoine avait vieilli. Il avait dépassé un palier de l'escalier des âges. Le jeune homme était devenu un homme. Il se surprit à parler à ses

cadets avec une autorité qu'il ignorait. Il se surprit plus encore par sa facilité de travail et de joie. Pourtant, à travers l'un et à travers l'autre, le fantôme de Barbara était là, présent, exigeant et douloureux. Des mois passèrent.

Un matin de soleil froid et de trottoir sec Antoine s'éveilla, lavé de ses vains scrupules et de ses vieilles douleurs. Amour et chagrin s'étaient cristallisés. Peut-être avaient-ils marqué deux rides sur son front ou les premiers cheveux blancs sur les tempes ? De nouveau le monde lui parut vaste et bruyant et digne d'être parcouru. Barbara n'était plus qu'un souvenir, mais un souvenir inoubliable qui devait, dans la suite des années, lui prouver sa puissance.

Ce fut sans surprise qu'Antoine reçut la visite de Courvoisier venu lui proposer de la drogue. Ce fut sans surprise que Courvoisier reçut le refus d'Antoine. Mais la distance était désormais trop grande entre eux pour qu'ils pussent se regarder sans injustice. Injuste, Antoine le fut, Courvoisier aussi, Antoine ne prenait plus de drogue. Nous avons déjà dit que son goût pour celle-ci était lié à la présence de Barbara. Il refusa. Courvoisier imagina aussitôt qu'il avait soit des réserves, soit un autre fournisseur et il se reprocha de lui avoir jadis donné des adresses de trafiquants.

À bout de ressources, il ne pouvait plus demander qu'à la drogue elle-même le moyen d'en acheter. C'est-à-dire qu'il en vendait, qu'il trafiquait lui-même. Il volait d'ailleurs plus qu'un autre car il savait combien le besoin est impérieux et combien facilement, en cas de disette, un intoxiqué peut se satisfaire d'une poudre frelatée, additionnée de bi-

carbonate de soude ou de bismuth. Auportain refusa aussi mais lui donna des adresses de clients possibles. Auportain avait une excuse facile. Il n'usait que d'opium et avait toujours une provision pour plusieurs années. Columot plusieurs mois après se défendit d'en reprendre. Son abrutissement était visible et Courvoisier, auprès de lui, faisait encore figure de jeune homme.

Il connut donc, à part quelques rares clients, la fréquentation des femmes de Montmartre et de Montparnasse qui lui achetaient l'héroïne gramme par gramme. Il n'ignorait pas que c'était le moyen le plus sûr de tomber aux mains de la police ou plutôt d'être sacrifié par elle. Désormais personne ne pouvait plus le sauver en cas de danger. Il n'était plus qu'une quantité négligeable, un nom à donner aux rédacteurs de faits-divers en cas de besoin. Parmi ses clients, combien refuseraient de le dénoncer au jour mathématiquement fatal où ils seraient compromis ? Combien étaient des indicateurs ? Combien le deviendraient, bénévolement, par peur ? Mais il continuait, enchaîné à son besoin physique, excité par le danger et le besoin d'argent.

Il dut avoir des relations professionnelles, connaître des confrères en drogue, leur rendre des services, leur en demander, être leur camarade et observer les règles strictes d'une profession qui a ses cours, ses spéculateurs, ses capitalistes, sa plèbe, son aristocratie et son code. Des sanctions menacent celui qui ne joue pas le jeu, sanctions qui vont de l'amende à l'exécution en passant par la dénonciation à la police.

Il devint suspect moins par ses fréquentations et ses opérations que par l'allure qu'il prit. La crainte de la police était double chez lui. Il craignait moins la déchéance que la souffrance que lui imposerait la prison dont il avait peur en trafiquant et en intoxiqué. Cette peur acheva de ravager son visage, de déformer ses gestes et sa voix, de transformer son vocabulaire.

Mais sa terreur avait pour contre-partie une témérité, un goût du pire, un obscur souhait de la catastrophe. Il tenta et réussit de folles entreprises telles que de fournir de l'héroïne à un client emprisonné. Il pensa un instant se servir d'Estival pour soudoyer un gardien. Il y renonça. Il traîna dans les bars où se réunissent les geôliers, corrompit l'un d'eux, fit remettre la drogue.

Cela n'eut qu'un temps. Le gardien fut promptement arrêté. Courvoisier se cacha durant quelques jours. Peine inutile. Il n'avait pas été dénoncé. Son complice n'avait pas eu la méfiance de lui demander son nom et lui seul supporta les conséquences du délit.

Mais Courvoisier n'était pas assez naïf pour être rassuré complètement par son impunité. Son client emprisonné savait son nom. D'autres trafiquants savaient qu'il le fournissait. Il n'espéra guère avoir été oublié et soupçonna qu'on le réservait pour une meilleure occasion. Il avait d'ailleurs un autre motif d'inquiétude. Cette affaire avait fait beaucoup écrire dans les journaux et beaucoup parler dans les cercles d'opiomanes et les conciliabules de fournisseurs. Il craignait de devenir suspect à leurs yeux et qu'ils n'attribuent sa tranquillité qu'à des relations avec un policier. Soupçonné d'être un mouchard, il savait qu'à la première occasion on l'exécuterait d'une façon ou d'une autre. Il était un trop petit négociant pour se permettre de miser à la fois sur la loi et sur la fraude.

L'usine Columot surprit l'oncle Mazurier. De petite fortune, il avait toujours imaginé le théâtre de l'activité de son neveu comme une forteresse noire, fumeuse, hostile. Et voilà qu'il n'y trouvait ni cheminée de brique dressant haut son col de girafe, ni crassier, ni ouvriers prêts à le dévaliser au détour du chemin. Toutes ses idées en étaient bouleversées, idées confuses, lieux communs alimentés par une propagande réactionnaire.

Des géraniums fleurissaient dans la cour. Des ouvrières et des employées coquettes et jolies passaient. Les ouvriers étaient souriants et ressemblaient à ses amis, à ses relations dans la lointaine ville de province où il habitait. Ils n'étaient ni déguenillés, ni hostiles. Il en conclut, pensant au télégramme de détresse qui l'avait fait venir, que Columot ne savait pas se défendre contre eux et que c'était à cause d'eux que sa situation était tragique. En quoi il se trompait car son neveu savait fort

bien défendre son argent contre les salariés, trop bien même. N'était-il pas le neveu de Columot, le droguiste, dont la dureté de cœur était légendaire dans sa famille et dans sa corporation ?

Non, l'usine était coquette parce que sa destination – Columot fabriquait des produits de beauté – le permettait et même l'exigeait. Les produits devaient être bien présentés, l'usine aussi. C'était nécessaire pour la clientèle. Le personnel était propre et gai, un peu par hasard, beaucoup par obligation professionnelle.

Dès que Columot fut en présence de son oncle il plongea dans les confidences. La présence d'un membre de sa famille, du frère de sa mère, l'attendrissait soudain. Il abrutit le bonhomme en lui racontant pêle-mêle sa vie d'intoxiqué et ses inquiétudes d'homme d'affaires. Sa situation financière n'était pas désespérée. Elle était compromise. On se chargeait de la remettre en ordre, mais il fallait qu'un parent à lui garantît sa tranquillité, le représentât, d'accord avec un notaire soigneusement choisi, devant les bailleurs de fonds, pendant qu'il irait se soigner. De ce côté pas d'ennuis. Dans un sursaut de lucidité il avait parfaitement organisé un plan de redressement. Mais il se mé-

fait de tous, sauf de Mazurier qu'il estimait incapable de le léser et assez méfiant pour ne pas se laisser tromper. Au surplus, son directeur et le notaire conseilleraient le vieillard, qui vérifierait ces conseils auprès d'un autre homme de loi. D'ailleurs Mazurier en tirerait un profit, un petit profit qui éblouit l'oncle comme l'annonce d'un gros lot. Quant à lui, Columot, il irait se soigner à la campagne. Mazurier, pourtant, n'accepta pas immédiatement. Il demanda une journée pour réfléchir. En quittant son neveu il se fit conduire dans le restaurant dont il rêvait dans ses soirées de célibataire solitaire et gourmand, chez Lapérouse. De sa table il voyait, par la fenêtre, un paysage calme où la Seine coulait insensiblement, où le Palais de Justice lui remémorait des histoires compliquées de notaires, d'avoués, d'huissiers, d'avocats, de longues journées passées sur des banquettes cirées. Il devinait, au delà, la place Saint-Michel et le décor de sa jeunesse banale et dorée, les petites amies, les beuveries.

Il s'en remit pour le menu et le choix des vins au maître d'hôtel qui lui confectionna un déjeuner comme il les aimait, où certains plats épicés étaient équilibrés par d'autres plus subtils, plus

fins, où le jerez et le meursault apportèrent un soleil potable.

Au fur et à mesure qu'il mangeait et buvait, le bonhomme retrouvait l'énergie de sa trentième année, quand la mort de son beau-frère Columot le droguiste l'avait placé devant des problèmes difficiles et entraîné dans un drame criminel dont il préférait, pour sa digestion, ne pas relire les détails dans sa mémoire. Quand il eut fini son repas, bu son café, savouré sa fine, il fit demander au téléphone le docteur Despère.

C'était un vieil ami des années d'études, devenu célèbre praticien et qu'il revoyait parfois, d'années en années. Despère était devenu un grand médecin, un riche guérisseur, membre de l'Académie de Médecine et fondateur, au surplus, d'une dynastie en la personne de ses quatre fils, tous quatre triomphateurs aux concours de l'internat et des hôpitaux. Il retrouva au bout du fil la voix rassurante en elle-même de son ami, cette voix dont le propriétaire disait qu'avec sa carrure d'athlète et son évidente santé elle était pour moitié, avec la science, dans les cures qu'il réalisait. La voix cordiale lui dit qu'on l'attendait, s'inquiéta quand il

parla de consultation, se rassura quand il eut dit qu'il ne s'agissait pas de lui.

Un quart d'heure après, Mazurier roulait en taxi vers le boulevard Malesherbes où demeurait Despère. En traversant le Pont Neuf il songea à lui-même et à sa santé. Le pont lui parut soudain le symbole de son rôle. Il y avait un danger à traverser. Lui, Mazurier, solide comme le Pont Neuf, le ferait passer sans encombre à son neveu, à son galopin de neveu dont il enviait sans se l'avouer la jeunesse, les exploits, les vices et même sa chance d'avoir un oncle tel que lui-même.

— Mon cher Mazurier, la drogue, je n’y connais rien. Je ne veux rien y connaître.

Mazurier releva la tête et fixa le docteur Despère.

— Tu n’y connais rien ? C’est bien la première fois que tu me parles comme cela.

— Écoute. Les drogués, j’ai eu affaire à eux. C’est fini. Je ne veux plus en entendre parler. Quand l’un d’eux se présente je l’envoie à une clinique. Il pourrait être sur le point de claquer que je refuserais de m’occuper de lui. Ce n’est pas méchanceté de ma part. Mais les drogués, quels qu’ils soient, sont des ingrats, des menteurs et des lâches.

— Despère ! Il s’agit de mon neveu et il a prouvé qu’il n’était pas un lâche !

— Justement. Mais tu es en consultation. Je te parle avec la franchise qu’on doit à un ami et à un client. Voici ce qui se passe. Un intoxiqué arrive. Il

vous raconte ses souffrances. Il demande de la drogue. Tu te laisses attendrir. D'ailleurs tu l'examines. Le cœur n'est pas fameux. L'état général, les nerfs, tout est en ruine. Tu lui fais une ordonnance d'héroïne ou de morphine. Il meurt. Tu es bon pour la correctionnelle. Ou bien il vit et il te fait une réputation de médecin marron... jusqu'au jour où tu refuses. Et il te dénigre partout. Ou encore il t'envoie tous les fumeurs et priseurs de Paris. Cela se termine toujours mal... le moindre ennui est qu'il ne paie pas. Tiens, un de mes camarades d'internat, un garçon épatant, Fraille... une histoire de ce genre. Il les voyait, ces malades-là. L'un d'eux, arrêté, l'a dénoncé comme fournisseur. Les journaux s'en sont mêlés, comme toujours, à tort et à travers. Résultat : six mois de prison et cinq ans d'interdiction d'exercer la médecine. Il traîne sa vie je ne sais où, dans un coin perdu, fini, vidé. Et un autre dans le cabinet duquel une demi-folle est morte... après une piqûre d'extrait d'opium.

— Mais bon Dieu ! Je ne te demande pas de t'occuper de lui. Je te consulte, je te demande un conseil, donne-le-moi. Tu me connais. Mon neveu, je le sauverai.

— Eh bien, alors essaye... je t'en promets de belles et un joli paiement en ingratitude... Va voir, de ma part, si tu veux, la clinique Thaureau à Mantes. C'est la plus sérieuse. On ne s'y occupe que de ça. Mais je ne te garantis rien.

Mazurier se leva.

— Combien te dois-je ? dit-il.

— Espèce de vieil imbécile ! répondit Despère. Viens dîner ce soir... et n'amène pas ton neveu... Je ne veux pas le voir. Garde ton argent, mais à une condition... Tu me tiendras au courant de tout.

Mazurier se révolta.

— Pour un service que je te demande, une fois par hasard... Je m'attendais à plus d'empressement de ta part. Ce n'est tout de même pas un crime de priser ce sale machin.

— Non, ce n'est pas un crime, mais c'est une maladie grave, très grave. Ah ! Si ton neveu était seulement tuberculeux au lieu d'être intoxiqué !

— C'est si grave que ça ! Mais nom de Dieu, pourquoi avez-vous inventé ce poison-là.

— Ceux qui l'ont inventé ne savaient pas. Mieux, ils croyaient avoir trouvé un sel de morphine qui

n'intoxiquait pas, tu m'entends... et tellement plus actif. Ils se sont trompés et puis ils ne l'avaient pas inventé pour les névrosés, ils l'avaient inventé pour les vrais malades, ceux qui souffrent...

— Mais, maintenant, mon neveu souffre, il est malade...

— Il l'était sans doute avant. Seulement, son cas relève des psychiatres. Si c'était un autre homme je l'enverrais à Henri-Rousselle. Mais c'est encombré, et puis il ne pourrait pas supporter le régime. Il n'a pas le genre de la maison. Crois-moi, vois Thaureau. Fais-le entrer, au besoin par force, et, quand il sortira, ne le lâche pas tout de suite. D'ailleurs on en reparlera. En attendant, viens dîner ce soir, je veux te faire goûter un pommard de ma cave qui t'étonnera.

Mazurier arriva en retard le soir. Il était souriant. Il contempla la salle à manger douillette, la nappe blanche, la verrerie, la vaisselle et l'argenterie. Il devina le parfum des plats dans la cuisine. Il poussa un soupir de contentement. Son regard alla de M^{me} Despère à ses quatre fils, tous solides et gais, puis à Despère lui-même qui souriait lui aussi de satisfaction à voir son vieux camarade dont le retard l'avait inquiété, qu'il craignait d'avoir fâché.

— C'est fait, dit Mazurier, il est à Mantes. Il s'est laissé faire comme un gamin.

— C'est bien, dit Despère, en plongeant sa petite cuillère dans un oursin. Puisse-t-il continuer comme tu le désires. D'ailleurs j'y pense autant que toi.

La ruine sociale de Courvoisier suivit de peu sa déchéance morale. L'une et l'autre se conjuguèrent. L'oisiveté coûte cher à qui n'a pas le goût de la misère. Pour garder quelque apparence de luxe il dut renoncer aux vraies satisfactions de la vie, abandonner sa maison pour l'hôtel, vendre son auto. La drogue, les cigarettes américaines, quelques soins dans le costume épuisaient ses ressources. Il dut bientôt renoncer à toute coquetterie. Ses vêtements, son linge le marquèrent bientôt plus sûrement qu'une étiquette. Il était beau, il devint équivoque. On le rencontra avec des gens dont il semblait subir la présence plus qu'il ne la désirait. On devinait alors qu'il s'agissait pour lui d'être invité à des fumeries, de pouvoir taper l'un ou l'autre pour payer sa chambre. Cette déchéance ne se réalisa cependant pas du jour au lendemain.

Chaque fois qu'il abandonnait quelque chose pour de l'argent Courvoisier retrouvait pour quelques jours, quelques semaines, son prestige, son aisance et sa générosité. Il revoyait alors ses amis qui ne trouvaient en lui aucun changement. Si un bijou de prix avait été remplacé par un autre bon marché celui-ci était encore une trouvaille chez un antiquaire, un objet qui revêtait, grâce à son goût, tout l'éclat d'une fantaisie à son crépuscule.

Quelle avait été jusque-là la vie sentimentale de Courvoisier ? Séduisant, riche, jeune, il n'avait jamais rencontré sa vraie chance qui eût été un profond amour. Ou, du moins, il avait pu reporter ce grand désir passionnel sur Barbara dont il avait soupçonné intuitivement le destin. C'était déjà une morte qu'il avait aimée en elle. Cette présence avait apaisé en lui tout appétit, toute fureur. Elle s'était accordée avec la connaissance que tout homme a de son destin. Il l'aimait, future morte, morte prochaine parce qu'il se sentait lui-même un mort prochain. Moins de finesse aurait conféré à ce garçon, en même temps que la pesanteur indispensable aux statues de bronze, l'équilibre et la gravité, vertus des danseuses de corde, des poètes et des philosophes. La raison lui parlait, mais s'il ne discutait pas avec elle, c'était par faiblesse, et il

préférerait la fuir et chercher une impossible folie, une folie qui n'était qu'un déguisement. Il méprisait Columot, Antoine, Auportain. Ils l'étonnaient, mais il se défendait de les admirer. Leur société lui devint aussi insupportable que la sienne l'était pour eux, mais il ne pouvait les effacer de sa mémoire. Ils étaient les témoins de ses actes, les conseillers dont il n'aurait pas écouté les avis mais dont la contradiction lui manquait. Il songeait souvent à eux et quelquefois se faisait violence pour les visiter. Il se persuadait alors bien vite que son langage ne parlait plus à leur cœur. Il mesurait sa déchéance à leur accueil de plus en plus froid. Il ne pouvait leur en vouloir, leur reprocher leur ingratitude. Ce n'était pas le Courvoisier qu'ils avaient connu qu'ils repoussaient, c'était un Courvoisier, méconnaissable caricature de lui-même, qu'ils chassaient du souvenir gardé des années heureuses.

Leur réunion n'avait été provoquée que par une commune insouciance.

Mais Auportain n'avait jamais renoncé à sa retraite égoïste, à sa mort douce et prolongée.

Mais Antoine découvrait le monde et les saisons et les joies d'une vie débarrassée de tout brouillard.

Mais Columot assassinait chaque jour plus savamment le bel archange qu'il avait été.

Courvoisier connut les soirées d'ennuis mornes, une solitude dont ne pouvait le défendre son indigence morale. Il s'habitua aux cafés où l'on reste jusqu'à la fermeture, aux conversations imbéciles, aux fréquentations non seulement douteuses, ce qui aurait eu peu d'importance, mais stupides.

Et désormais il s'abandonna à un destin dont, s'il n'avait pas été aussi lâche, il eût pu prévoir la fin.

Tandis qu'il respirait l'air de la ville, des instruments de physique jadis utilisés par lui étaient confiés à d'autres. Des jeunes gens jetaient au rebut la balance qu'il préférait. La vie du monde continuait sans lui. Il était visible mais absent.

Si Dondlinger avait trouvé à Henri-Rousselle un sentiment de repos et de salubre isolement, il n'en fut pas de même pour Columot dans la maison de santé de Mantes. Sa résistance nerveuse s'effondra et il fut d'abord une loque hargneuse, distraite et abrutie, incapable de répondre aux questions qu'on lui posait.

Le pire est qu'il avait la notion de cet état.

— Je deviens gâteux, répétait-il.

On employa, au début, le système de la désintoxication lente. Il le supporta mal jusqu'au jour où il soudoya son infirmier qui lui vendit de l'héroïne, fort cher d'ailleurs, mais d'une qualité inespérée. Il retrouva alors son énergie et sa bonne humeur. Mais la maison du docteur Thaureau était un établissement sérieux. On eut vite fait de trouver le secret de ce redressement inaccoutumé et l'infirmier fut mis à la porte sur l'heure après une

semonce qui le décida à abandonner un métier où l'on exigeait de la conscience.

D'ailleurs Despère avait téléphoné pour recommander Columot.

— J'ai refusé à son oncle de m'occuper de lui, par principe. Mais je tiens à ce que le traitement réussisse. Considère-le comme un parent à moi. Si quelque chose ne va pas, prévient-moi.

Mis au courant de la fraude, il fut d'accord avec son camarade pour appliquer la désintoxication rapide au Démorphène. La surveillance redoubla autour du malade. C'est qu'il ne s'agissait pas seulement de suivre le traitement avec exactitude mais encore de défendre un organisme contre les accidents possibles.

Columot fut donc traité à peu près comme les malades de Henri-Rousselle, à cela près que les piqûres, moins fortes, furent faites plus fréquemment. Nuit et jour il était visité, observé, surveillé. Son humeur, redevenue exécration, céda devant le sang-froid de son médecin. Au surplus la promesse d'en finir plus vite excita son espoir. Il n'était d'ailleurs que trop lucide pour ne pas observer lui-même le malade qui était en lui. Un jour il donna à l'infirmier quelques livres qu'il avait apportés et

dont la vue seule l'irritait : *Fumeurs d'opium*, *Fumée d'opium*, dont la sottise était par trop évidente. Par contre il ne put se séparer des *Paradis artificiels* de Baudelaire, dont la morale, qui lui avait toujours échappé, qu'il n'avait pas voulu assimiler, se faisait, pour lui, de jour en jour plus évidente et plus efficace.

Mais son aveuglement était excusable. Comme ses amis, il n'avait voulu lire dans ce livre que ce qui flattait son orgueil. Le nom de Baudelaire, celui de Quincey étaient prestigieux. On pouvait se vanter d'être leur frère d'opium. Tandis qu'il y avait moins de gloire à être celui de tel autre.

Placé en face de lui-même, Columot ne voyait qu'un décor jonché de ruines. Les combats qu'il avait livrés étaient des défaites. Il s'étonnait, brusquement, la quarantaine proche, de compter les faillites du bel adolescent héroïque qu'il avait été. Et cette enfance généreuse n'était pas étrangère à sa malaventure. Il n'osait s'avouer qu'il avait peur de vieillir et qu'il avait demandé à la drogue un philtre d'éternelle jeunesse. Il regrettait le temps où les maîtresses étaient aussi des mères, où son prestige suffisait pour lui livrer de beaux corps frémissants qui cherchaient moins en lui le cœur et

l'esprit que la virilité naissante et le parfum des batailles.

Où était-il, le Columot de 1918, casseur d'assiettes et de verres, enfant terrible et gâté, dont la croix de guerre aux nombreuses palmes excusait les folies aux yeux des plus sévères comme on pardonne les caprices des moribonds. Il n'avait pas cru, lui, à la fin de la guerre. Il l'avait continuée sans se rendre compte que les dangers civils qu'il courait étaient plus précis, plus cruels que ceux de la chasse aérienne. Et voilà qu'à l'âge d'homme il se conduisait comme un vieux gamin, qu'on le berçait comme un nourrisson et qu'il obéissait à des ordres en apparence absurdes.

Les heures étaient longues pour lui. Cette longueur retrouvée du temps le consolait. Les nuages dont il suivait la marche dans le ciel de la fenêtre de sa chambre passaient toujours trop vite.

À son tour il appréhendait la sortie de ce refuge et, seul, l'oncle Mazurier, obtus, borné, fermé à toute pensée haute, le rassurait. La tendresse qu'il trouvait en lui le rassurait comme un plat simple et savoureux offert sans cérémonies dans un intérieur modeste. Le cœur du bonhomme était naïf, mais sa solidité réconfortait les espoirs de Columot. Celui-

ci rêvait maintenant d'une vie obscure dans une ville de province, de travaux sans gloire, de plaisirs médiocres. Il n'envisageait pas sans crainte le jour où il se retrouverait livré à lui-même avec la lourde tâche de se créer de nouvelles habitudes. Il s'interrogeait sans conviction pour savoir s'il retournerait ou non vers le plateau, la pipe et la petite lampe à huile qui brillait dans son souvenir comme une veilleuse au fond d'un corridor sans issue. Il ne pouvait se dissimuler que sa vie avait été sans but, creuse, du jour où il avait cessé d'être soldat, de recevoir des ordres auxquels il avait du moins le rare plaisir de désobéir. Il s'était cru un chef. Il n'était qu'un subalterne. Sa vie de garçon avait émoussé, faute d'une ambition impérative, tout ce qu'il y avait en lui de qualités. Il songeait à se marier avec une femme douce et soumise, mais il craignait d'apporter en dot ses inquiétudes et son instabilité.

Il ne fréquentait pas les autres malades. Il les évita même dès qu'il put se promener dans le parc de la maison de santé. Il y traînait un rêve solitaire, désolé de ne pas trouver de saveur ni de parfums au paysage embelli par l'été.

Le soleil lui-même était pour lui un astre sans résonance, mort, factice et destiné, lui semblait-il, à rouler d'un mur à l'autre d'un cimetière en friche où, sur des tombes dégradées, il déchiffrait des noms familiers qui n'évoquaient plus de visages chéris ni de voix connues.

La désintoxication l'avait emporté dans un monde désert, sans refuge, sans heures, sans saisons, ni jour, ni nuit.

L'oncle Mazurier visita régulièrement son neveu pendant les deux mois de son séjour à la maison de santé.

Il le tenait au courant des affaires en cours, affectait de lui donner un compte rendu de toutes les opérations, ne lui faisait grâce d'aucun détail. Il le forçait à donner des avis. Le brave homme espérait ainsi redonner du goût au malade pour son entreprise. Lui-même n'imaginait pas que rien d'autre dans l'existence valût la peine de préoccupation et de passion. Il y avait en Columot un mystère qui l'intriguait. Qu'avait-il bien pu aller chercher dans la drogue ? Quelle sensation éprouvait-on ? Il rêvait de voluptés indescriptibles et, s'il l'avait osé, il aurait demandé à goûter rien qu'une fois à la poudre magique ou à la résine d'illusions. Il n'en fit

rien. Sa sensualité se bornait à la cuisine de qualité et aux vins de classe.

Aussi, quand Columot fut libéré par le médecin, l'emmena-t-il faire un voyage en Bourgogne de Joigny à Beaune, d'Auxerre à Dijon, d'Arnay-le-Duc à Villefranche-sur-Saône. Il comptait le réconcilier avec la vie à grands coups de pommard et de corton, à force de quenelles, d'escargots, de rôtis à la crème, de festins.

Il ne se rendait pas compte que c'était un corps vide qui l'accompagnait. Columot subissait, sa présence avec passivité, aspirant à l'instant où il serait de nouveau seul, mais incapable de résister aux volontés de l'oncle. Il gardait d'ailleurs à celui-ci une tendre reconnaissance. Mais aussi quel abîme les séparait ! Il ne pouvait pas y avoir échange réel de confidences. L'un aimait la vie sans grandeur mais avec acharnement. L'autre demandait trop, faute d'obtenir ce qu'il désirait d'une façon vague, et songeait au suicide. Mazurier pouvait se croire indulgent, l'indulgence était exercée par son neveu.

Un soir, dans un hôtel où ils couchaient après avoir dîné magnifiquement, Columot, en gagnant sa chambre, remarqua des ombres mobiles sur le

plafond du couloir. Une lumière douce projetait la silhouette de deux mains et il n'eut pas de peine à reconnaître la nature des gestes qu'elles accomplissaient. Il s'arrêta un instant. L'odeur inoubliable de l'opium lui parvint. Il fut sur le point de frapper, de mendier quelques pipes ou une boulette. Mais la lumière s'éteignit et, désespéré, il alla se coucher.

Rentré à Paris, il lui arriva de retrouver l'odeur dans la rue. Il humait alors l'air en levant la tête et cherchant à deviner par quelle fenêtre elle s'échappait.

D'ailleurs l'oncle Mazurier le quitta bientôt. Maintenant qu'il estimait sa tâche remplie, maintenant qu'un autre commandait dans l'usine, il se sentait repris par la nostalgie d'Angoulême. Il repartit, fier de lui, aimant davantage ce garçon qui lui avait donné une occasion d'agir et de s'estimer lui-même un peu plus.

Courvoisier avait un sourire triste en regardant le logement d'Antoine.

— Je reconnais l'influence d'Auportain dans votre maison. C'est une idée de poète d'encadrer des premières pages des suppléments illustrés du *Petit Journal*. Les artistes en sont encore aux images d'Épinal... Cet assassinat du président Carnot, cette arrivée de Barnum, cette éruption du Vésuve sont de l'art populaire moderne et du vrai.

Il s'arrêta brusquement devant un chromo qui avait dû être calendrier dans les années 1880.

Il représentait, sous un ciel d'orage, un cheval étique broutant l'herbe rare d'un enclos où des ossements blanchissaient sur le sol. Au fond, une maison triste portait une enseigne : *Équarrisseur*. Ce chromo, Van Gogh en parle dans une lettre à son frère et dit combien il fut frappé quand il le vit, pour la première fois, sur le mur d'une auberge.

Courvoisier le regarda minutieusement et Antoine notait la ressemblance entre lui et le cheval. Comme lui il avait bondi au vent de la jeunesse, jeune étalon fou d'air et d'espace et d'azur. Comme lui il avait été un bel animal robuste, fier de sa force et insouciant du cortège des jours et des saisons. Comme lui, maintenant, il était marqué. On le sentait trop maigre sous ses vêtements encore élégants mais à la veille d'être usés. Un cerne profond soulignait ses yeux. Son nez aminci semblait trop grand. Son visage ne reflétait plus la jeunesse, mais il paraissait momifié, desséché et cruellement démasqué par le grand jour.

Courvoisier reprit :

— Cela, c'est de l'Auportain tout pur. Voilà qui est comprendre et aimer Van Gogh ! Mais cela c'est de vous.

Et il désignait sur la cheminée deux ou trois jouets nickelés, merveilles de mécanique.

— Nous ne sommes pas si loin de l'enfance, vous et moi... ni personne... ni même Auportain, et ces jouets ont sans doute été réalisés par des messieurs bedonnants, ouvriers, pères de famille ou, qui sait ? un brillant ancien élève de Polytechnique.

Antoine écoutait Courvoisier en s'habillant. Il retrouvait dans ces paroles un Courvoisier qu'il croyait aboli et il le retrouvait avec tendresse. Il avait passé une chemise empesée, noué un nœud noir, enfilé un pantalon de smoking. Il boutonnait son gilet.

— Antoine, dit Courvoisier, je vous dois beaucoup. Grâce à vos bons rapports avec la police...

Ici Antoine crut discerner dans la voix une intention méchante. Elle y était. Il le sentait. Un flot de fiel lui monta au cœur. Mais Courvoisier continuait :

— Grâce à vos bons rapports avec la police j'ai évité la prison et qui sait... pis, peut-être. Si pénible que me soit cette demande je vais encore vous demander un service. Je suis intoxiqué. Vous le savez. Pour l'amour de tout ce que nous aimons, de tout ce que nous avons aimé... prêtez-moi deux cents francs.

— Cela me gênera, Courvoisier... mais c'est entendu.

Antoine reconnaissait avec attendrissement au col de son camarade une cravate de laine usée qu'il lui avait vue jadis, au temps de sa splendeur. Il finissait de s'habiller.

— Excusez-moi de vous importuner, mais c'est pressé. J'ai juste le temps de retrouver le marchand de drogue. Donnez-les-moi tout de suite, voulez-vous ? Nous sommes d'assez vieux amis pour être francs.

— C'est que je n'ai pas de monnaie. Il me faut changer mille francs.

— Donnez-les-moi... je vais faire de la monnaie.

Antoine lui tendit le billet. Courvoisier prit son chapeau. À peine arrivé à la porte il revint et prit son imperméable.

— Je crois qu'il pleut, dit-il simplement.

Antoine, prêt à sortir, sourit. Il le laissa partir sans faire un geste. La porte claqua. Antoine prit un autre billet dans un tiroir, son chapeau et son pardessus et sortit doucement. Il entendit encore dans l'escalier la dégringolade de Courvoisier puis son pas rapide dans l'entrée. Quand il parvint à son tour dans la rue il le vit au coin de la rue monter dans un taxi qui démarra.

Antoine souriait tristement.

— Mille francs de foutus. Un ami de perdu...
Oh ! un ami !

Il alluma une cigarette et se dirigea vers l'arrêt d'autobus. Il prit son numéro d'ordre et, comme un taxi passait, il l'arrêta, lui donna l'adresse d'un restaurant et se cala dans un angle de la voiture.

Désintoxiqué, Columot fut comme un homme auquel un chirurgien enlève une glande indispensable à l'exercice des facultés humaines. Le monde et la vie lui parurent dépourvus de tout intérêt, de toute saveur. En même temps qu'un rassasiement moral il éprouvait une transformation physique. Il engraisait. Son corps prenait une allure avachie qui faisait disparaître une élégance due tout entière à l'énergie et à la vigueur. Ses cheveux devenaient rares. Son regard perdait de l'assurance. Tout cela était encore augmenté par un dédain, un dégoût du vêtement et de la coquetterie. Il se sentait couler à fond, définitivement épave, et plus meurtri par la désintoxication que par dix ans d'opium. Ou, plutôt, cette désintoxication avait révélé brutalement les cicatrices jusqu'alors cachées. Il aurait inmanquablement recommencé à fumer si une rencontre fortuite ne l'avait fait changer de milieu et de vice. Dans un restaurant il se trouva assis à côté d'un gros homme dont le visage reflétait

un souvenir. L'homme, d'ailleurs, semblait aussi indécis et aussi intrigué que lui. Ils finirent par converser et se reconnaître. C'était Platard, un camarade d'escadrille, Platard qu'il avait connu dans leur vingtième année, dans l'enivrement de la guerre et d'une jeunesse qui flambait comme un puits de pétrole. Ils se remémorèrent leurs combats et leurs nuits d'ivresse, leurs maîtresses et leurs folies, la cocaïne, l'alcool, l'insomnie, les assiettes cassées, l'héroïsme. Dépouillés de leurs armures et de leur beauté ils n'étaient plus que deux hommes mûrs évoquant un passé éteint, indifférents à ceux qui vivaient autour d'eux. La guerre ne les avait pas même enrichis d'une belle histoire à transmettre en légende et en chanson. Leurs récits feraient bâiller leurs cadets, les femmes qu'ils avaient aimées étaient vieilles, engraissées et abêties. La fortune qui les avait favorisés était une fortune de papier-monnaie dont ils étaient incapables de tirer des joies durables. Ils s'attendrèrent et burent jusqu'à l'ivresse comme jadis. Ils voulurent se prouver l'un à l'autre qu'ils avaient encore la résistance d'autrefois. Leur débauche qui dura huit jours les entraîna dans les lieux où, jadis, ils triomphaient, dans leurs uniformes de fantaisie, de toutes les palmes de leur croix de guerre. Telle

boîte avait disparu, telle autre avait changé de style. Ils souffraient sentimentalement de ne plus entendre la musique d'antan, la chanson de 1917 ou celle de 1919. Il leur arriva de réclamer à l'orchestre : *J'ai une femme qu'adore les animaux ; Ça c'est pour vous ; Tu le reverras, Paname ; Over there* ou *Elle a un caractère en or, Éléonore, et Salut à la papa*. Il se trouvait toujours un musicien pour s'en souvenir. L'orchestre le suivait. Mais il ne jouait pas dans le mouvement ancien et les deux camarades restaient dans leur coin à tenter de recréer la chanson qui marquait leurs années turbulentes.

Columot sortit de là conquis par l'alcool et définitivement soumis aux exigences de sa vie. Il reprit la direction de son usine à la grande satisfaction de l'oncle qui ne dédaignait pas ces dîners lourds et ces excès de boisson. Quand Columot rencontrait tel ou tel ami des soirs de drogue il s'étonnait de ne plus parler son langage. Il s'étonnait surtout de ressentir si douloureusement l'absence de Barbara. Sa mort, il n'y pensait pas. Son absence, une absence sans motif, seule s'imposait à sa pensée. Il aimait à retrouver sur le visage d'une femme tel détail qu'il avait vu sur celui de Barbara... la couleur des cheveux, la forme des yeux, l'expression

de la bouche, un geste familier de la main ou du corps.

Il s'habitua aux parties de cartes dans un café, aux retours chaque soir dans un brouillard intellectuel qui lui rappelait celui de la drogue, aux réveils sans joie, au travail sans ambition. Il se trouva même qu'il eut plus d'argent qu'il n'en pouvait dépenser. Sa transformation physique s'accrut et nul n'eût deviné dans ce gros homme, qui discutait les cours de Bourse et les nouvelles d'aviation, un pilote du style *Vie Parisienne*. Il devait rester semblable à ce dernier aspect jusqu'à sa mort. Il était Columot, commerçant aisé, industriel solidement établi, exact dans ses échéances, ponctuel aux réunions professionnelles, partageant toutes les idées reçues de son milieu et dont son personnel disait qu'il aimait la bouteille et qu'il avait du coffre, mêlant ainsi en un même mot sa fortune financière et sa résistance physique.

Des années après le souvenir du clan Barbara se mêla dans la brume du souvenir avec les exploits de guerre et les joies de la petite enfance. Il y avait eu, autrefois, un Columot auquel le Columot survivant n'aurait pu servir de témoin et qui n'aurait pu restituer une image vraie de ce personnage dispa-

ru, imaginer ses pensées, conter ses fastes et les dangers qu'il avait courus.

Pourquoi ce jour-là plutôt qu'un autre ? Pourquoi cette fois-là ? Courvoisier se posa la question dès qu'il vit Estival sur le trottoir du boulevard de Courcelles. Il venait de la rue de Prony avec une soixantaine de grammes d'héroïne dans ses poches. Il ne tenta pas de fuir alors qu'Estival n'aurait peut-être pas tenté de le poursuivre. Le policier s'approcha de lui et, sans mot dire, marcha à côté de lui vers la place des Ternes. Ils allaient traverser la rue Pierre-le-Grand, au bout de laquelle brillait le dôme de l'église russe. Cette vision se fixa dans l'esprit de Courvoisier et servit d'illustration à la première phrase de son compagnon.

— Monsieur Courvoisier, ne vous défendez pas. Je ne puis pas faire autrement. Je vous arrête. Venez avec moi au commissariat. Je vous plains et pourtant je vous avais prévenu.

— Ah ! ne me plaignez pas. Faites votre métier et n'en parlons plus.

Au commissariat, Estival fit mine de le fouiller. Il lui retira la plupart des paquets de drogue et, sans doute intentionnellement, lui en laissa deux grammes.

On ne l'enferma pas dans une cellule. On le laissa dans le poste, sur une banquette. À plusieurs reprises le prisonnier demanda à aller aux cabinets. On l'y conduisit sans guère le surveiller et il put priser à son aise. La journée s'acheva. Le soleil, par la porte, entrait et déformait lentement le rectangle qu'il traçait sur le sol.

Puis ce fut la nuit durant laquelle il n'y eut comme distraction que la partie de cartes des agents, les visites d'hommes et de femmes recherchant un objet perdu, l'arrestation de deux ou trois ivrognes bruyants vite sombrés dans le sommeil, au fond de leur cellule. À intervalles réguliers on entendait dans celle-ci le bruit des chasses d'eau automatiques.

Vers deux heures du matin deux agents amenèrent un homme ensanglanté. Quel était le motif de son arrestation ? Courvoisier ne put le comprendre. D'ailleurs il ne s'y intéressait pas.

L'homme était silencieux et les agents parlèrent à voix basse à son sujet. Puis tous, agents et détenus, sombrèrent dans une somnolence à travers laquelle les bruits de la rue et le son des paroles résonnaient étrangement. Le passage des autos se fit rare.

Courvoisier discernait à travers ce brouillard moral le déroulement de son destin et s'y abandonnait. La tête dans les mains, mi-rêvant, mi-lucide, il voyait ses souliers auxquels on avait retiré les lacets.

Seuls les agents rentrant de faction ou sortant pour aller la prendre troublaient maintenant la monotonie de la nuit.

Ses souliers étaient le seul objet réel auquel se rattachait son esprit. Il en discernait les rides, les brisures. Il en comptait chaque point rattachant le cuir à la semelle. Ils bâillaient de tous leurs œilletons vides. Ils n'étaient plus que de pauvres choses colorées dans la couleur desquelles il imaginait des paysages et des visages. Le brun ici virait au rouge, là au jaune, ailleurs au noir. Il balançait un rêve absurde entre ces trois couleurs, rêve d'évasion, rêve d'intervention, rêve d'invisibilité. Tantôt il se sauvait d'une course légère à travers

les rues, tantôt Antoine et Columot entraient dans le commissariat, le faisaient libérer, l'emmenaient finir la nuit dans une brasserie tranquille où l'on servait une bière savoureuse, une choucroute odorante, des moules grasses. Tantôt encore il disparaissait aux yeux des agents et de tous les hommes. Il allait alors se réfugier dans un palais tiède, aux moelleux tapis, où il vivait ignoré des habitants, surprenant leurs secrets, mangeant leur nourriture, buvant leur vin, dormant sur leurs divans, se chauffant à leurs feux, inconnu de tous, témoin insouciant de leur vie et de celle du monde. Il retrouvait dans cet anonymat le parfum des années de son enfance, les jeux insouciantes, la chaleur du ventre de la mère avant la naissance.

Le vent frais du matin le fit frissonner. Un agent revint avec un grand pot de café. On lui en offrit un quart. Il le but en se remémorant des réveils après des nuits de drogue, jadis, au temps où il était heureux.

Soudain le soleil reparut, reflété cette fois par les vitres de la maison d'en face, un soleil pâle, qui ne pétillait pas, comme un champagne oublié dans une coupe au cours d'une fête. Il soupira. Une

main se posa sur son épaule. Estival était devant lui.

— J'ai voulu vous éviter le panier à salade. J'ai une voiture. Venez.

Il lui fit rendre sa ceinture, sa cravate, ses lacets et ils sortirent dans la rue. L'inspecteur affecta de lui parler comme à un camarade, mais un passant habitué aux scènes de la rue ne pouvait s'y tromper. C'était bien un prisonnier qui passait.

Dans la voiture Estival lui passa le bras autour des épaules et lui murmura à l'oreille :

— Je ne pouvais pas ne pas vous arrêter. On va vous interroger. Écoutez-moi. N'avouez pas le trafic de drogue. Niez, niez ! N'avouez que l'usage. D'ailleurs on ne sera pas brutal.

Et Courvoisier se reprit à espérer.

Non, l'interrogatoire n'avait pas été brutal. Il avait été rapide et les inspecteurs avaient parlé sans déférence mais assez poliment. Estival les avait sûrement prévenus. Mais Courvoisier se demandait pourquoi il n'avait pas été présent à l'interrogatoire, pourquoi il avait semblé l'abandon-

ner. En réalité Estival était bien aise de ne plus avoir affaire à lui. Il craignait surtout qu'Antoine ne vînt lui demander d'intervenir en faveur de son ami pour lequel il ne pouvait se défendre de pitié et de sympathie.

Courvoisier relevait maintenant du juge d'instruction. Il se félicita d'abord d'être seul dans une cellule, ce qui lui permit de priser le restant de drogue sans inquiétude. Mais la solitude bientôt lui pesa. Il considérait sans cesse sa vie gâchée sans espoir. Il savait bien que tout était fini, qu'il venait de changer de monde, que plus rien ne lui restait de ce qui avait été ses amitiés, ses relations, ses habitudes, son monde intellectuel et social.

Mais surtout il se répétait les phrases de son interrogatoire à la police judiciaire et constatait avec amertume que, si les inspecteurs avaient été plus curieux, il eût livré le nom de tous ses clients, de tous ses amis et de tous les marchands de drogue qu'il connaissait. Il n'ignorait pas que la délation lui eût fait courir de graves dangers et il en avait horreur pour des raisons purement morales où la peur n'intervenait pas. Pourtant toute force de caractère l'avait abandonné au moment même où il s'était promis d'être le plus courageux. Et il savait

que, placé en semblables circonstances, il serait aussi lâche, aussi dépourvu d'énergie. Il craignait donc de comparaître de nouveau devant les policiers ou le juge d'instruction. Et la solitude l'enserra de plus en plus en même temps que le besoin de drogue commençait à le faire souffrir. Il supposa que c'était par calcul qu'Estival lui en avait laissé, espérant le faire avouer et dénoncer tout ce qu'il savait quand la privation lui retirerait tout orgueil.

La douleur était partout à la fois. Elle transformait en supplice la respiration, elle tenaillait l'intestin, rendait susceptibles jusqu'aux os, aux tendons, aux veines. L'exercice de ses sens était compliqué de phénomènes d'hallucination. Il crut s'entendre appeler. Il crut voir s'ouvrir la porte de la cellule. Il sentit des odeurs immondes se répandre autour de lui. Des saveurs écoeurantes emplissaient sa bouche...

Un gardien entra et lui demanda s'il n'était pas malade. Il eut peur d'un piège et répondit que non.

Quand il fut de nouveau seul il explora méticuleusement toutes ses poches, recueillant tout ce qu'il y trouvait de poussière. Et il pris celle-ci. Peut-être contenait-elle un peu d'héroïne, peut-

être était-ce suggestion, mais il éprouva un soulagement. Soulagement de courte durée.

De nouveau les angoisses de la mort prirent possession de lui. Alors il se mit à gémir sourdement. Mais il eut peur de faire revenir le gardien, peur d'être interrogé, peur d'être transporté à l'infirmierie. Il se tut.

Soudain ses yeux se fixèrent sur le mur. Avec ses ongles il gratta le plâtre et le pris, trouvant quand même une satisfaction dans cet artifice.

Il transpirait maintenant et en même temps des frissons lui parcouraient tout le corps, des démangeaisons mettaient son épiderme en transe.

Il retira son veston pour se gratter plus violemment, plus rageusement. Dans cette rage sa chemise se déchira. Il l'enleva alors, la mit en lambeaux, en fit un lien court qu'il attacha au pied du lit, se passa la tête dedans et, d'une contorsion, il s'étrangla.

Un après-midi d'avril, Antoine rencontra Auportain. C'était sur les bords de la Seine à Auteuil. Auportain lui mit la main sur l'épaule et l'entraîna dans un café presque provençal. Un soleil délavé baignait le paysage. Un remorqueur passa traînant une file de péniches. Le quai était presque désert. Des autos passaient rapidement. On entendait des cris d'enfants qui jouaient sur la berge.

— Que devenez-vous ?

— Je travaille.

— Et la pipe ?

— La pipe ? fini ! Cela ne m'intéresse plus.

— Pourtant vous viendriez bien en fumer une ou deux chez moi, ce soir ?

— Ce soir ? Impossible. Je suis pris. Demain si vous voulez ?

— Impossible aussi. Je pars au train de huit heures pour Cannes.

— Alors tant pis, ce sera pour une autre fois.

— Votre rendez-vous de ce soir est-il si important ?

— Non. Ce sont des amis, de vieux amis, à qui j'ai promis de venir dîner et je ne voudrais pas les blesser.

— Et après le dîner ?

— Je les emmène au théâtre et après je me couche. J'ai un travail important demain matin.

Auportain mit sa main sur celle d'Antoine. Un sourire paternel, un peu triste, éclairait son visage.

— Vous êtes sauvé, Antoine. Ne rien abandonner pour la drogue, tout est là. Vous m'auriez refusé tout à fait, j'aurais pensé que vous aviez votre provision chez vous et que ma compagnie vous ennuyait. Mais aussi vous avez refusé de remettre un rendez-vous que vous reconnaissez vous-même être peu important, vous avez préféré vos vieux amis – pour lesquels je vous sens plus d'indulgence que d'intérêt – à une soirée d'opium. Et cela aussi, c'est très bien. Si je vous rencontre de nouveau, Antoine, je ne vous proposerai plus ma toufiane, mais j'espère que vous me ferez ce jour-là le plaisir

de dîner avec le vieux bonhomme dont la vie n'est pas gaie.

— Auportain...

— Oui, voyez-vous, la mort de Barbara m'a fait une grande peine. J'aurais voulu la sauver... mais je vous chagrine ?

— Écoutez-moi aussi. La mort de Barbara m'a durement marqué. Mais elle m'a replié sur moi-même et maintenant je me demande si je l'aimais réellement. Si je l'aimais pour elle-même ou pour moi-même. Je ne suis pas sûr de l'avoir bien aimée... ou alors j'aurais dû la sortir de là.

— Où avez-vous vu de l'amour sans égoïsme ? On n'aime pas pour soi, on n'aime pas pour autrui. On aime une femme pour elle-même et aussi pour soi-même. Ne vous reprochez rien. Cela n'est pas de votre faute. Ne m'imitiez surtout pas. Une aventure semblable à la vôtre m'a conduit au renoncement. J'ai renoncé. J'ai eu tort. Je suis maintenant le vieux fantôme d'un cimetière sentimental... et depuis un an j'ai enterré bien du monde...

— C'est vrai... que de morts ! Barbara, Berthe, Jeanne, Simone Remige, Dondlinger, Artenac, Courvoisier, et je ne parle pas d'Arichetti, mort vivant dans son asile...

— Tout de même je vous vois là, devant moi, et sauvé, j'en suis sûr. Je ne m'y trompe pas. Et votre présence me console un peu.

D'une cour voisine arrivaient des gammes jouées au piano par des mains malhabiles. Il était quatre heures. Des enfants revenant de l'école passèrent en riant et se bousculant. Tous deux les regardèrent en silence. Puis Auportain jeta un billet sur la table.

— À un de ces jours, mon cher Antoine.

Et il s'éloigna.

Antoine Maison le regarda partir. Une joie mélancolique le pénétrait. Il avait l'impression de tenir l'univers dans son cœur et jamais l'univers ne lui avait paru si grand.

Quelques mois avant les derniers événements qui viennent d'être rapportés, Antoine rentrait à l'aube vers Paris en traversant à pied le bois de Boulogne. Entre Suresnes et Saint-Cloud il s'était attardé dans des bals de mariniers et des caboulots où l'on jouait à la passe anglaise. Déjà il aimait s'évader, seul, loin d'amis dont le destin lui apparaissait de plus en plus misérable, l'amitié de plus en plus douteuse.

Il avait traversé la Seine noire, luisante et bombée. Des lumières s'agitaient à bord des péniches. Le ciel pâlisait.

La bouche amère de tabac et d'alcool, il respirait le vent froid de la nuit expirante. Les lueurs de Paris se délayaient dans le crépuscule du matin. Le bois était engourdi. Annoncée de loin par le trot sonore de son cheval, une voiture de laitier passa à vive allure. Antoine marchait rapidement et joyeu-

sement, lavé et désaltéré par l'air, heureux de se sentir vivre.

Seule la route était blanche. Dans les taillis sombres, une bête, chien égaré ou chat marron, détalait. Il y eut des battements d'ailes dans un arbre. En arrivant aux lacs il entendit un lourd plongeon puis le clapotis d'un peu d'eau contre les barques dont les chaînes tintèrent.

À la rencontre d'Antoine venait une automobile. Ses phares étaient puissants, l'intérieur était vivement éclairé. Un chauffeur impassible la conduisait à faible allure. Elle flottait plutôt qu'elle ne roulait. Antoine, perdu dans ses rêves, ne la regarda pas.

Un instant après il l'entendit revenir derrière lui. Les phares allongèrent l'ombre du marcheur, puis l'auto le frôla. Cette fois il regarda à l'intérieur.

Sur des coussins de satin blanc, entièrement nue, cheveux blonds dénoués, reposait une merveilleuse créature. La voiture continua son chemin, fit demi-tour à quelque distance et revint, plus lentement encore, le frôler de nouveau. Il avançait toujours et l'auto continuait la même manœuvre. À chaque passage Antoine regardait le beau corps blanc, le visage indifférent, les ombres douces qui modelaient la chair.

Enfin, quand la voiture le frôla encore de plus près, il mit le pied sur le marchepied et tendit la main vers la portière. Alors, obéissant à un mot d'ordre, l'auto démarra à très vive allure, manquant même de le renverser.

Cette fois elle poursuivit son chemin. Antoine la vit décroître sous l'ombre des arbres qu'elle éclairait tour à tour comme un décor de théâtre. Puis elle vira dans une allée transversale. Sur la chaussée de celle où marchait Antoine les ombres des troncs d'arbres tournèrent comme les rayons d'une roue gigantesque. Puis la lueur n'apparut plus qu'au hasard d'éclaircies lointaines et disparut enfin complètement.

Antoine arrivait à Paris dans le petit jour. Tous les oiseaux pépiaient dans les arbres. Un coq chanta près d'une maison de garde. On s'agitait dans la gare des tramways du Val d'Or. Des files d'ouvriers franchissaient la porte Maillot. La bonne odeur du café sortait des percolateurs dans les premiers cafés ouverts avenue de la Grande-Armée. Les réverbères s'éteignaient.

Le vin était tiré...

Ce livre numérique

a été édité par la
bibliothèque numérique romande

<https://ebooks-bnr.com/>

en septembre 2016.

— Élaboration :

Ont participé à l'édition, aux corrections, aux conversions et à la publication de ce livre numérique : Isabelle, Françoise

— Sources :

Ce livre numérique est réalisé principalement d'après : Desnos, Robert. *Le Vin est tiré...*, Gallimard (NRF), 1943. D'autres éditions ont été consultées en vue de l'établissement du présent texte. La photo de première page, tirée de Wikimedia, *Vin, vin rouge*, a été prise par Stella Blu, le 03.01.2010 (licence CC Attribution 2.0 Generic), maquette de Laura-Barr-Wells.

— Dispositions :

Ce livre numérique – basé sur un texte libre de droit – est à votre disposition. Vous pouvez l'utiliser librement, sans le modifier, mais vous ne pouvez en utiliser la partie d'édition spécifique (notes de la BNR, présentation éditeur, photos et maquettes, etc.) à des fins commerciales et professionnelles sans l'autorisation des Bourlapapey. Merci d'en indiquer la source en cas de reproduction. Tout lien vers notre site est bienvenu...

— Qualité :

Nous sommes des bénévoles, passionnés de littérature. Nous faisons de notre mieux mais cette édition peut toutefois être entachée d'erreurs et l'intégrité parfaite du texte par rapport à l'original n'est pas garantie. Nos moyens sont limités et **votre aide nous est indispensable ! Aidez-nous à réaliser ces livres et à les faire connaître...**

— Autres sites de livres numériques :

La bibliothèque numérique romande est partenaire d'autres groupes qui réalisent des livres numériques gratuits. Ces sites partagent un catalogue commun qui répertorie un ensemble d'ebooks et en donne le lien d'accès. Vous pouvez consulter ce catalogue à l'adresse : www.noslivres.net.